

6 M. Savard

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

Vol. XXIX, No 33 — Montréal, 19 Janvier 1918

LE NUMERO
5 cents



MARGARET ILLINGTON
Famous Players Paramount.

Mettez Fin A CE RHUME

Peps en aura raison! Faites dissoudre simplement des tablettes de Peps dans votre bouche. Les vapeurs du pin des forêts qui s'en dégagent sont attirées jusque dans les parties les plus retirées des passages de la respiration et des poumons, elles calment et guérissent les membranes enflammées et apportent la guérison complète d'un rhume irritant qui épuise.

Mme Luther Brown de Wilson's Beach, N.B., écrit: "Durant 2 ans, je souffrais d'un très mauvais rhume. La nuit, il devenait pire et je toussais incessamment et ne pouvais dormir. J'essayai tous les remèdes possibles qui ne me firent aucun bien jusqu'à ce que j'employai Peps. Les premières tablettes me soulagèrent, j'en continuai l'usage, avec le résultat que mon rhume est totalement disparu."

Ces tablettes respirables de Peps sont sans égales pour les rhumes, maux de gorge, bronchites, catarrhes, asthmes, les troubles des poumons et de la poitrine. 50 cents la boîte ou 3 pour \$1.25. Chez tous les marchands ou chez Peps Co., Toronto, Ont.

PEPS

Le rhumatisme musculaire vaincu.— Lorsque quelqu'un souffre de rhumatisme musculaire il ne saurait mieux faire que de frictionner la partie malade avec l'Huile Electrique du Dr Thomas. Aucune huile ne réussit plus rapidement à vaincre la douleur. Frottez vigoureusement et continuez jusqu'à ce que vous soyez soulagé. Il y a plus de vertu dans une seule bouteille qu'on ne saurait le dire.



DONNÉ AUX FILLES

Ce magnifique manchon à la mode vous tiendra bien et chaudement cet hiver et il est si élégant et de toilette que vous serez l'envie de tous vos amis. C'est le dernier genre forme coussin, très grand, doublé avec satin noir de bonne qualité, bien fini en entier. Il est chaud et de toilette, vous donnera des années d'usage et satisfaction et est certainement ce que vous désirez le plus.

Avec votre manchon nous vous donnerons cette magnifique sacoche importée fin en argent avec chaîne et anneau pour le doigt. Elle est très à la mode et justement la bonne sacoche pour porter avec un manchon. Une sacoche de ce genre se vend à des prix très élevés dans les magasins de bijouterie. Nous sommes prêts à donner 1000 de ces élégants manchons et une quantité équivalente de ces jolies sacs pour faire connaître promptement les fameuses pilules du Dr. Edson, tonique pour les nerfs, nourriture et renforcement pour le sang. Il est insurpassable dans les traitements contre l'indigestion, constipation, rhumatisme, tempérament nerveux, et contre faiblesse et impureté du sang. Envoyez-nous votre nom et adresse et nous vous enverrons, port payé, 14 boîtes de pilules pour vendre parmi vos amis à 25c. chaque. Vous pouvez vendre 14 boîtes dans quelques minutes.

Retournez-nous \$3.50 lorsque les pilules sont vendues et promptement nous vous enverrons le manchon et la sacoche, port payé, satisfaction garantie, écrites aujourd'hui.

INTERNATIONAL MFG. CO. Dept. M 6
Toronto - Ont.

UNE REPRESENTATION MOUVEMENTEE

Le célèbre acteur anglais, Garrick, qui vivait à la fin du XVIIIe siècle, remplissait dans un drame à succès un rôle de vieillard, et tenait dans ses bras le cadavre de sa fille, en se livrant aux démonstrations de la plus vive douleur, quand, soudain, il éclata d'un rire sonore et prolongé.

Voici quelle en était la cause:

Un spectateur du premier rang, tout contre la scène, avait profité d'une place vide à côté de lui pour y installer son chien, un gros dogue à tête énorme qui, les pattes de devant appuyées contre la rampe, regardait et écoutait gravement.

Mais voilà qu'à un moment donné le spectateur sans gêne, incommodé par la chaleur trouve bon de se débarrasser de sa perruque, et complètement absorbé par l'intérêt du drame, il la pose distrairement sur la tête de son chien.

Au même instant Garrick tourna les yeux de ce côté et voyant ce dogue coiffé d'une ample perruque blonde et l'air si sérieux, si attentif, il ne put contenir son hilarité.

Le public, qui en ignorait la cause, était scandalisé de cette irrévérence, et protestait avec indignation.

Pour comble, l'actrice qui remplissait le rôle du cadavre finit par entr'ouvrir un oeil. Elle aperçut tout de suite le chien à perruque et fut saisie à son tour d'un tel accès de gaieté qu'elle revint subitement à la vie et se sauva dans les coulisses.

Garrick la suivit au milieu des cris et des huées des spectateurs.

PAR INTERET!

Paul. — Je ne sais pas pour quelle raison que tu trouves drôles les simplicités de Louis Petit?

Henri. — Ah! tu rirais toi-même, si tu savais combien sa soeur est belle.

GRATIS



GROSSE POUPEE ET CARROSSE DE POUPEE BAGUE ET PENDANT D'ANNIVERSAIRE

FILLETES.—Voici la plus remarquable prime encore offerte au Canada. Cette grosse poupée est toute simplement superbe. Elle mesure plus de 18 pouces de haut, avec de magnifiques cheveux frisés et les plus jolies vêtements imaginables. Elle est tout articulée, de sorte qu'elle peut rester assise et dans presque toutes les positions. Ce gros carrosse est assez joli pour servir à la promenade d'un bébé. Il est muni de véritables roues caoutchoutées, d'une capote pliante pour protéger la poupée contre le soleil, et son principal avantage c'est de pouvoir être repliée quand on ne s'en sert pas.

Vous et toutes vos amies serez tout simplement enchantées du superbe pendant et de la jolie chaîne fin et pour anniversaire de naissance ainsi que de la magnifique bague que nous vous envoyons. Le pendant est du design le plus nouveau, superbement gravé sur de la pierre de Rhin brillantes avec un joli pendant en perles. En nous disant dans quel mois vous êtes née votre pendant aura la pierre porte-bonheur de ce mois. La bague est en véritable or roulé et elle est sertie de cinq magnifiques pierres brillantes ayant l'éclat du diamant.

Fillettes, nous vous offrons ces magnifiques primes afin d'avoir des agents pour nous aider à faire connaître rapidement "Dainties", nos délicieux "Breathlets" recouverts de sucre et de crème fouettée. Ecrivez-nous aujourd'hui et nous vous enverrons gratuitement un gros paquet échantillon de "Dainties" pour que vous en fassiez l'essai, et rien que 25 jolis gros paquets pour que vous les fassiez connaître parmi vos amis à seulement 10 cts. le paquet. Vous les vendrez aussitôt que vous aurez ouvert votre paquet échantillon et que vous demanderez à vos amis d'y goûter. Tout le monde en achètera un paquet ou deux, car l'on ne peut résister à leur saveur délicieuse. Deux ou trois petits "Dainties" parfumeront l'haleine, nettoieront la bouche et laisseront un parfum durable.

Envoyez-nous nos \$2.50 quand les "Dainties" auront été vendus et nous vous enverrons promptement, franco, la magnifique poupée d'anniversaire de naissance et la bague, décorée plus haut, et la superbe poupée avec son magnifique carrosse aussi pour vendre également montrant tout simplement nos superbes primes à vos amis et en faisant vendre à cinq d'entre eux nos marchandises comme vous l'avez fait vous-même.

Ne différez pas, fillettes. Ecrivez aujourd'hui et en peu de temps toutes ces magnifiques primes vous apparaîtront. Adresse: F.B.

INTERNATIONAL MFG. CO., Dept.
K. 6, Toronto, Ont.

LA REVUE POPULAIRE DE JANVIER SERA EN VENTE BIENTOT DANS TOUS LES DEPOTS

GRATIS



FILLES. Vous pouvez aisément gagner cette magnifique croix gravée, fin dorée avec 18 pouces de chaîne de cou, une petite bague "gold filled" ornée avec trois magnifiques brillants étincelants, et la plus élégante montre-bracelet jamais vue. Possédez un bracelet extension "gold filled" qui fait parfaitement à tout poignet, cadran en porcelaine, sa montre et sa règle sur tige et à l'air aussi belle qu'une montre de \$25.00.

Envoyez votre nom et adresse et nous vous enverrons port payé un paquet échantillon de Fairy Berries gratuit, le délicieux nouveau parfum pour l'haleine couvert de sucre à la crème et avec seulement 20 gros paquets pour faire connaître à vos amis. Ouvrez votre paquet échantillon, essayez Fairy Berries vous-mêmes et demandez à tous vos amis de les essayer. Tout le monde les aime tant qu'ils en achèteront un ou deux paquets immédiatement. Fairy Berries parfument la bouche, adoucissent l'haleine et laissent une odeur permanente. Retournez-nous \$2.00 lorsque les Fairy Berries sont vendus, et nous vous enverrons promptement tout port payé la magnifique croix et la chaîne, la bague à trois pierres (toute grande) et la jolie montre-bracelet vous pouvez aussi recevoir sans vendre d'autres marchandises mais en montrant simplement nos jolies primes à vos amis et en ayant seulement cinq pour vendre nos produits et gagner nos jolies primes tel que vous avez fait. Adresse: F.B.

NATIONAL PRODUCTS LIMITED
Dept. R 6 Toronto, Ont.

BICYCLETTES POUR FILLES ET GARÇONS FACILE À GAGNER—RIEN À PAYER



La grande chose que tout garçon et fille désirent ardemment est une bicyclette. Rien autre chose puissiez-vous posséder, vous apportera autant de plaisir, autant de commodités, une grande opportunité d'acquiescer la santé en plein air, au soleil et l'exercice. Menez votre bicyclette à l'école. Menez-la après la classe. Menez-la dans la ville. Menez-la dans la campagne. Partout où vous apporterez cette grande machine vous aurez du plaisir avec, et vous serez orgueilleux de la posséder.

Les bicyclettes que nous offrons aux garçons et filles qui veulent nous aider dans notre grande campagne d'annonces est une des marques les mieux connues du Canada. Elles sont les dernières modèles de cette année, à la mode, facile à faire marcher, élégantes, bien finies et absolument garanties pour un an. Imaginez-vous donc être capable d'obtenir une bicyclette de haut grade pour seulement un petit travail facile et plaisant dans votre voisinage. A part de l'opportunité d'obtenir cette belle bicyclette, chaque fille répondant à notre annonce recevra la magnifique sacoche "Princess".

Patricia, montrée ici et chaque garçon recevra une vraie machine "Little Giant" Typewriter—la merveilleuse machine qui écrit réellement.

LISEZ NOTRE OFFRE AUX GARÇONS ET FILLES

Nous voulons faire connaître immédiatement à tout le monde notre dernier et plus grand produit "Fairy Berries" le délicieux parfum pour l'haleine, couvert de sucre à la crème que tout le monde aime tant. Envoyez-nous votre nom et adresse aujourd'hui et nous vous enverrons port payé seulement trente élégants paquets que nous voulons que vous fassiez connaître à vos amis à seulement 10c. le paquet. C'est facile. Un des paquets de "Fairy Berries" vous-même. Alors demandez à tous vos amis d'essayer un "Fairy Berry". Ils les aimeront tant que chacun d'eux, en achetant un paquet ou deux immédiatement, enverra un couple de petits "Fairy Berries" parfumeront l'haleine, nettoieront la bouche et laisseront un parfum durable.

Retournez-nous \$3.00 lorsque les Fairy Berries sont vendus et nous vous enverrons promptement la sacoche vanité "Princess" ou la petite machine à écrire "Little Giant".

La grande bicyclette vous pouvez aussi obtenir sans vendre d'autres marchandises mais en montrant seulement votre grand prix à vos amis et en primes comme vous.

PAS D'ARGENT D'AVANCE.—Envoyez seulement votre nom et adresse. Vous ne prenez aucun risque. Nous vous confions les marchandises non-vendues. Envoyez votre nom aujourd'hui et nous vous pouvons être l'orgueilleux possesseur d'un beau présent et aussi d'une grande bicyclette. Mentionnez si vous essayez pour la bicyclette de garçons ou celle de filles.

Adresse: NATIONAL PRODUCTS LIMITED, Dept. F 6

TORONTO

ABONNEMENT
(Payable d'avance)

Canada et Etats-Unis	Montréal et Europe
Un an . . . \$2.50	Un an . . . \$3.50
Six mois . . 1.25	Six mois . . 1.75

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

5 CTS

Fondé en 1889

5 CTS

LE SAMEDI

JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 3rd 1879.

HEURES DE BUREAU :

De 8.30 a.m., à 5.45 p.m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a.m., à midi.

Tarif d'annonce fourni sur demande.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Tél. Est 5281. Propriétaires,
131, rue Cadieux, Montréal.

CARNET EDITORIAL

Les Inventions Méconnues

Assurément il y a des inventeurs qui arrivent à la gloire et à la fortune mais ils sont en petit nombre. La proportion est plus grande de ceux qui ne conquièrent que la fortune seulement mais ils s'en contentent fort bien. Enfin il y a l'immense majorité de ceux qui ont inventé ou cru inventer quelque chose de merveilleux et qui n'ont jamais connu que les déboires de toutes sortes comme récompense.

Parmi ces derniers, il y a pourtant de réels inventeurs, des hommes de talent, de génie peut-être, mais il leur a manqué la publicité suffisante, l'occasion favorable, une circonstance insignifiante parfois pour mener à bien leur invention. Ce qui est pire encore, il peut leur arriver d'être ridiculisé, bafoué et traité de fou parce qu'ils n'ont pas été compris.

Plus tard, beaucoup plus tard, on s'aperçoit enfin que l'homme avait raison, que son idée très pratique et très praticable valait une fortune à qui saurait l'exploiter; des industriels s'en emparent alors et gagnent des millions avec. Enfin on songe à l'inventeur, on le recherche pour l'indemniser quelque peu, le remercier tout au moins, et l'on apprend qu'il est mort à l'hôpital des malheureux ou à l'asile de ceux qui ont perdu la raison...

C'est le roman banal et lamentable de beaucoup; ce le fut tout au moins dans le passé car il faut reconnaître qu'aujourd'hui un certain progrès a été réalisé en ce qui concerne la protection des inventeurs.

Il est donc à croire que l'on ne verrait plus se répéter la triste histoire d'un homme dont le nom est bien peu connu maintenant quoique son invention soit universellement répandue.

Il s'agit de Pierre-Louis-Frédéric Sauvage, mécanicien français, qui naquit en 1785. Habile et instruit, doué d'un esprit très vif, il inventa un moulin horizontal donnant un mouvement continu quelle que soit la direction du vent; puis un soufflet hydraulique pour élever l'eau, ensuite un réducteur pour le travail de sculpture, un physionomètre pour prendre l'empreinte des objets et quantité d'autres appareils ingénieux. Il inventa enfin l'hélice qui permet aux navires modernes leurs grandes vitesses et sans laquelle les aéroplanes n'existeraient pas.

Ruiné et dépouillé par d'avidés plagiaires, Frédéric Sauvage fut mis en prison pour dettes puis traîna une vieillesse misérable qui le conduisit à la folie. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans dans une maison de santé.

Frédéric Sauvage a été victime de la malveillance et de la rapacité d'exploiteurs contre lesquels il ne sut pas ou ne put pas se défendre mais ce qui est peut-être plus triste encore, ce sont ceux qui sont victimes de l'ignorance crasse de prétendus savants.

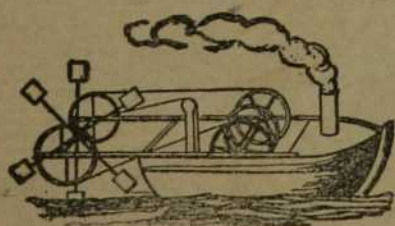
Un exemple. Un appelé du Moncel devait un jour présenter à l'Académie des sciences, à Paris, le phonographe d'Edison. C'était à l'époque où cet appareil rudimentaire n'était encore pas dans le domaine public. Du Moncel montra l'objet, en expliqua le fonctionnement et finalement le fit parler.

Alors, on vit quelque chose d'extraordinaire. Un des membres de la docte assemblée, vieille bête imbue de beaucoup de préjugés et de fort peu de science, se leva d'un air indigné :

— On se moque de nous, s'écria-t-il, mais nous ne sommes pas les dupes d'un vontriloque !

Six mois plus tard, le même honorable crustacé déclarait avec toute sa compétence de vieux fossile : "On nous a présenté un appareil très intelligemment construit mais qui ne saurait tromper que des ignorants, car il s'agit d'une simple illusion d'acoustique."

Cet intelligent n'avait rien à envier, comme subtilité d'esprit à ceux de ses confrères qui, peu auparavant, avaient prétendu qu'il était mathématiquement impossible de se tenir en équilibre sur un bicycle !



Le premier bateau à vapeur.



Le premier chemin de fer.

Les bateaux à vapeur ne furent pas mieux accueillis à leur début. Ce fut le marquis de Jouffray qui en eut l'idée en 1776 ; il y consacra toute sa fortune et lança son premier bateau sur la rivière le Doubs, à Beaume-les-Dames, en France. Un autre essai fut tenté sur la Saône en 1785. Malgré les imperfections obligatoires de ces premières machines, l'expérience fut à peu près satisfaisante; il n'en fut pas de même de l'avis de l'Académie des sciences qui ridiculisa la nouvelle invention.

On se moqua du constructeur que l'on plaisanta sur son projet de vouloir marier le feu et l'eau et on le baptisa lui-même du sobriquet de "Jouffroy-la-Pompe."

Découragé, le malheureux émigra pendant la révolution mais il rentra dans son pays à la faveur du Consulat et il apprit que Fulton avait soumis à nouveau son projet à Bonaparte alors premier consul mais sans plus de succès qu'avec l'ancienne monarchie.

Finalement, Fulton réussit à persuader le gouvernement anglais de la réalité de l'invention en 1804, mais trois ans devaient encore s'écouler avant que des expériences définitives fussent faites sur la rivière Hudson.

Les chemins de fer ont également rencontré le même scepticisme à leur origine; des ingénieurs qui n'étaient pourtant pas des ignorants affirmaient que les locomotives seraient impuissantes, non seulement à traîner des voitures, mais à se mouvoir elles-mêmes car les roues patineraient sur les rails sans pouvoir avancer.

A la Chambre française des Députés, Arago refroidit l'ardeur des partisans de la nouvelle invention qu'il admettait bien mais qu'il accusait de ruiner le commerce des voituriers si elle était adoptée. A son avis, ce commerce diminuerait immédiatement des deux tiers et sans aucune compensation.

Que dirait Arago s'il vivait de nos jours?

Il semble que toutes les grandes inventions aient eu un sort équivalent à leur naissance. Philippe Lebon qui découvrit le système d'éclairage au gaz en 1797 ne connut, lui aussi, que des déboires.

Il mourut, assassiné dit-on, en 1804 le jour même du couronnement de l'empereur sans avoir vu réaliser sa belle invention. La principale objection qu'on lui opposait, c'est qu'une lampe sans

mèche serait dans la complète impossibilité de pouvoir brûler.

Le gaz fut employé, pour la première fois, en Angleterre, pour l'éclairage des rues de Birmingham, en 1805. Huit ans plus tard Londres l'adopta et ce n'est qu'en 1818 que Paris en fit autant.

* *

De nos jours, les inventeurs sont pris un peu plus au sérieux mais ils n'ont quand même pas toujours la possibilité de mener leurs travaux à bonne fin.

La guerre en a stimulé des centaines, des milliers, dans tous les pays et les projets les plus fantaisistes ont vu le jour; les armes offensives et défensives, les explosifs, les autos, les aéroplanes, etc., ont subi des remaniements et des perfectionnements continus. Cette guerre de destruction a fait accomplir, dans un délai relativement court, un progrès énorme à une certaine partie de la mécanique et de la chimie.

Si ce formidable effort avait été orienté dans un autre sens, sous les auspices de la paix, le monde aurait été ébloui du bien-être qu'il aurait réalisé.

Il est à souhaiter que cet effort se fasse plus puissant encore et que des moyens de destruction plus terribles encore soient découverts. Ce sera peut-être alors la paix définitive... à moins que ce ne soit l'anéantissement complet des belligérants...

F. DE VERNEUIL.

UNE FAUSSE ALERTE



1 Mme Bonbec— Ouatchez vot' mari, Mâme Zidore! Il a une nouvelle sténo qu'est jolie en pépère...
Mme Zidore.— Correct ! j'vas voir à ça, j'vous r'mercie ben...

2 M. Zidore (à sa sténo).— Je ne serai pas au bureau de toute la journée, vous pouvez aller vous promener, mademoiselle.
La sténo.— Merci beaucoup, monsieur Zidore.

3 La laveuse de planchers.— Tiens!... y a personne icite... j'me d'mande ben voir c'que c'est c'te mécanique sur le pupitre... faut que j'voje ça!

4— C'est curieux pareil des instruments d'même... pis on dit qu'on écrit avec ça... moé qui sais pas écrire faut que j'essaye...

UNE COMPARAISON BANALE!

—Que veux-tu dire par une vie de chien et de chat? disait l'époux à son épouse enragée. Regarde Carlo et Kitty coucher sur le tapis. Je souhaiterais que l'homme puisse jouir de la moitié de leur bonheur, avec sa femme.

—C'est assez! reprit la dame. Attache-les tous deux et tu veras comment ils s'accorderont!



5 Mme Zidore, (entrant).—Où est monsieur Zidore?
La laveuse de planchers.— Sorti, madame, y s'ra pas là d'ta journée.

6 Mme Bonbec.—Ben... l'avez-vous vue?
Mme Zidore.—Oui, ça va bien, j'suis tranquille asteur!

SIMPLE ERREUR



Le bonhomme distrait, (caressant la pomme du lit qu'il prend pour sa tête).— Acroyé! mais j'suis d'venu chauve tout-à-fait pendant mon sommeil!

POUR RIEN !

Un père irrité (ayant pris son commis à embrasser sa fille).— Maintenant, jeune homme, je ne vous paye pas pour ce genre d'ouvrage.

Le commis.—Non! Monsieur! Mais je ne me propose pas de vous charger quelque chose pour ce travail extra.

LE PORTEFAIX ET LES MAXIMES

Un homme loua un portefaix pour lui porter un grand panier contenant des bouteilles de cristal taillé.

En retour, on lui donnerait une légère somme d'argent et on lui enseignerait, par-dessus le marché, trois belles maximes, dont il pourrait faire son profit. Quand il eut fait le tiers du chemin, le porteur demanda à son client de lui enseigner la première maxime.

—Si quelqu'un te dit que la faim est préférable à la sobriété, ne le crois pas, prononça le propriétaire des bouteilles.

A mi-chemin, il dit encore:

—Si on te dit qu'il vaut mieux marcher que se reposer, ne le crois pas.

Le portefaix, qui s'estimait lésé, en ce que les maximes promises n'avaient aucune valeur, pressa le pas. Arrivé à la porte de la maison dans laquelle il devait transporter son fardeau, il demanda la troisième maxime:

—Si on te dit qu'il existe un portefaix plus bête que toi, ne le crois pas, fit le client d'un air moqueur.

—J'en sais une bien plus belle que celles que vous venez de m'enseigner, affirma le portefaix, jaloux de montrer qu'il n'était pas aussi bête. Cette maxime, la voici:

—Si on te dit qu'il reste une seule bouteille intacte dans ton panier, ne le crois pas!

En même temps, il jetait à terre le précieux fardeau, et son client n'eut que la consolation de ramasser les morceaux de cristal épars sur le sol.

Lincoln, ex-président des Etats-Unis, fut assassiné à Washington le 15 avril 1865, à l'âge de 56 ans.

LE CHAPEAU DE SOIE DE M. LEVERNI



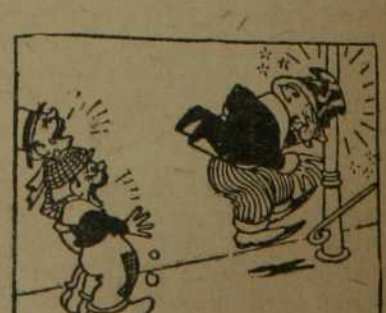
1— Petits polissons, je devrais vous tirer les oreilles pour vous apprendre à m'insulter...



2—...et à vous moquer de mon chapeau de soie. Vous n'en aurez jamais un pareil, vous autres!



3—C'est la jalousie qui vous ronge le cœur, espèces de petits idiots!



4—Ouch!... je pense que maintenant ils n'en seront plus jaloux de mon chapeau...

PAR VOCATION!

Le professeur.—Si tu en avais le choix, Willie, quelle serait ta décision, être sage comme Salomon, grand comme César, riche comme Crésus, éloquent comme Démosthène, géant comme Goliath ou bon comme le prophète Elie? L'élève.— Je préférerais être joueur de grosse caisse dans une fanfare.

DUR METIER



Voleur.—Cent livres de plomb! J'en ai les reins cassés d'avoir porté ça pendant deux heures depuis la maison où nous l'avons volé. Et dire que le monde nous traite de bons à rien et que les juges nous condamnent à la prison... c'est à dégoûter de travailler!

AVANT LA GUERRE!

— Combien vendez-vous vos oeufs, Monsieur?

—Sept pour 6 cents.

—Sept pour six cents, reprit le jeune homme, c'est-à-dire six pour cinq cents, cinq pour quatre cents, quatre pour trois cents, trois pour deux cents, deux pour une cent et un pour rien. Je crois que j'en prendrai un.



L'ART DE VOLER SES MAÎTRES

ASSURANCES

No 4 (Suite)

Prenez pour règle invariable que jamais chaise, table ou tabouret dans l'office, n'ait plus de trois pieds.

C'a été la coutume antique et constante dans toutes les maisons que j'ai connues.

Elle est fondée sur deux raisons, la première est de représenter la position toujours chancelante des domestiques; la deuxième est une raison d'humilité; car il est essentiel que les tables et les chaises des domestiques aient au moins une jambe de moins que celles de leurs maîtres.

Cette claudication épidémique est imputée par les philosophes aux deux causes qui amènent les plus grandes révolutions dans les Etats: l'amour et la guerre.

Un tabouret, une chaise, une table sont les premières armes que l'on saisit dans la mêlée générale...

Je vous exhorte très vivement à la paix et à la concorde. Mais ne vous méprenez pas sur ce conseil: vous pouvez vous disputer entre vous autant qu'il vous plaît; seulement, devant vos maîtres, oubliez vos rancunes pour ne songer qu'à l'intérêt commun que vous avez à défendre comme eux.

Croyez-en un vieux coutumier du fait. Tout domestique, qui, par méchanceté rapporte à son maître, verra une ligue générale s'organiser contre lui pour le perdre.

Tout est permis, en pareil cas, contre le traître. Et si l'on parvient à glisser dans sa malle quelque objet de valeur, ce sera bientôt fait et pain bénit.

Cela lui apprendra à faire de méchants rapports et à se coaliser avec les maîtres contre les camarades.

Le lieu de rendez-vous pour tous les domestiques est la cuisine. C'est là que doivent se traiter les grandes affaires de la livrée.

Là, vous êtes dans votre élément. Là, vous pouvez rire et crier, et sauter en toute sûreté.

Si un domestique rentre ivre et ne peut paraître, vous direz tous au maître qu'il est allé se coucher fort malade, sur quoi madame sera assez bonne pour faire donner quelques douceurs au pauvre serviteur.

Quand monsieur et madame vont dîner en ville ou vont en soirée, il suffit qu'un seul domestique reste à la maison, à moins que vous n'ayez un gamin pour ouvrir la porte et veiller aux enfants.

Pour savoir qui restera à la maison, tirez à la courte-paille, et celui que le sort désigne pour demeurer, peut recevoir la visite de sa bonne amie. Si les maîtres



Visiteur.—Je suis directeur d'assurances... Sais-tu si ton papa est assuré?
Le petit gars.—Sais pas... mais moi j'en suis...
Visiteur.—Ah! quelle assurance?
Petit gars.—Celle de recevoir une fessée pour avoir cassé le miroir du salon...

PREMIER PRIX



—Que faites-vous donc, mes enfants?
—On joue à qui dira le plus gros mensonge et celui-là aura la marmite comme récompense.
—Ce n'est pas bien cela! Moi, à votre âge, je ne disais jamais de mensonge!
—Vous avez gagné, m'sieu, à vous la marmite!

LES INOUBLIABLES



—J'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer, mademoiselle.
—Je m'en souviens, monsieur. Quand on vous a vu une fois, on ne vous oublie pas...

tiennent à ce que le logis soit gardé, ils n'ont qu'à donner l'exemple. Et puis, lorsqu'ils sont invités à passer la soirée dehors, pourquoi n'emmèneraient-ils pas leurs domestiques? Cela ne pourrait que leur faire honneur.

Si monsieur ou madame rentre et a besoin d'un domestique qui se trouve absent, répondez qu'il vient de sortir pour aller voir un cousin qui est mourant. Si votre maître vous appelle par votre nom et que vous ne répondiez qu'à la quatrième fois, il est inutile de vous dépêcher, et si vous êtes grondé pour ce retard, répondez hardiment que vous n'êtes pas venu plus tôt parce que vous ne saviez pas pourquoi on vous appelait.

Quand on vous gronde ne manquez jamais, en sortant, de grommeler assez haut pour être entendu; de cette façon, on vous croira innocent, ou tout au moins on y regardera à deux fois avant de vous faire des reproches.

Quelle que soit la personne qui vient pour voir vos maîtres en leur absence, sitôt qu'elle est sortie ne vous chargez pas la mémoire de son nom, car vous avez bien assez d'autres choses à vous rappeler.

D'ailleurs, c'est là la besogne du portier, et s'il n'y a pas de portier, la faute en est à votre maître. Et qui peut se rappeler les noms? Vous les retiendriez mal, car vous ne savez ni lire ni écrire, ou du moins, vous n'êtes pas obligé de le savoir, n'étant engagé ni en qualité de lecteur, ni en qualité de secrétaire.

(A suivre)

Pour une femme, il n'y a pas de repos d'esprit avec un mari et il n'y a pas de repos de cœur sans mari.

LES YEUX sont les fenêtres de l'âme, dit-on, mais il ne faut pas oublier que toute fenêtre a des persiennes.

LA SCIENCE est moins importante que la sagesse.

UN ÉPICIER n'est pas un journaliste et pourtant il met bien des choses dans les journaux.

QUAND un homme n'éprouve plus aucun plaisir à voir le joli minois d'une jeune fille, c'est un signe qu'il est assez vieux pour donner une "job" à l'entrepreneur des pompes funèbres.

SOUVENT un homme extraordinaire n'est qu'un homme ordinaire au milieu de circonstances extraordinaires.

DÉMOCRITE.

EN PLEIN MYSTERE—ENFIN TOUT S'ARRANGE



1 A l'instant qu'Abel Hart était expulsé, une autre jeune fille entra. Dès qu'elle aperçut le jeune homme elle eut un mouvement de stupéfaction et s'écria: "Vous!... C'est vous!..." Abel Hart, au comble de l'étonnement, put constater que la nouvelle arrivante ressemblait, elle aussi, beaucoup au portrait du journal.

2—Qu'est-ce que cela veut dire! s'exclama-t-il, au lieu d'une jeune fille j'en vois deux exactement semblables!... Pourtant, en les considérant mieux, Abel Hart remarqua entre elles quelques petites différences. La nouvelle arrivée lui parut encore plus jolie que celle qui l'avait mal reçu. Il allait, du reste, avoir une explication.

3 La jeune fille dit ceci à l'autre: "Ma cousine, voici un jeune homme qui m'a sauvé la vie à l'hôpital; c'est lui dont je t'ai parlé si souvent." Abel Hart commençait à voir clair dans toute cette histoire et il se reprit à espérer un bon dénouement de toutes les aventures dont il avait été victime.

POUR ETRE
JOLI !

— Maintenant, si vous désirez une belle photographie, prenez une expression agréable. Pensez à quelque chose d'agréable. A votre femme, par exemple.

— Non! je viens justement d'obtenir la séparation.

— Est-ce vrai ? Alors pensez à la séparation.

TETE DE BOIS !

— Ma tête est presque toujours échauffée par la chaleur du soleil!

— J'étais assuré que ça sentait le bois brûlé quelque part.



4 S'adressant à lui, la fille lui expliqua: "J'ai eu tort peut-être de craindre de la publicité autour de mon nom en vous le laissant savoir quand vous m'avez vue à l'hôpital, je voulais conserver tout ceci secret car je ne pensais pas vous revoir et surtout je ne croyais pas avoir fait une telle impression sur vous..."

5... Ma cousine et moi nous nous ressemblons beaucoup, c'est ce qui vous a induit en erreur quand vous l'avez vue tout à l'heure, mais je dois vous dire une chose: ma cousine ne demande pas vos visites puisqu'elle est pour se marier... mais moi je suis là et si je puis la remplacer... (Un mois plus tard Abel Hart épousait la jolie fille.)

UNE RAISON !

Crawford.— Tandis que votre femme est en campagne, pourquoi lui envoyez-vous des petits montants d'argent à la fois.

Pouliotte.— Si je n'agissais pas ainsi, elle pourrait revenir au moment où je m'y attendrais le moins.

INSATIABLE !

Omer.— Mon collègue est l'homme le plus insatiable que j'ai rencontré ! Il veut tout ce qu'il voit ?

Mme Hortense.— En ce cas, voudriez-vous lui introduire une de nos filles.

PAUVRE THOMAS !



L'oncle, (à la réunion d'enfants).—Thomas, je suis certain que ce morceau de gâteau est excellent! Pourquoi sembles-tu aussi attristé!

Thomas.—C'est mon trouble! Je crois que j'en ai mangé beaucoup trop!

La surdité est plus commune dans les pays froids que dans les chauds, l'oreille étant très sensible aux changements atmosphériques.

MUSSET

Musset fut un enfant très capricieux; l'anecdote suivante nous le dépeint:

Un jour qu'on refusait de se soumettre à l'une de ses volontés, il alla, dans sa colère, briser une glace avec une bille d'ivoire, couper les rideaux avec des ciseaux et coller un large pain à cacheter rouge sur une carte d'Europe, au beau milieu de la Méditerranée—idée de poète! Trois désastres dont il se montra si affecté qu'on n'osa pas lui adresser de réprimande.

Longtemps après, quand son frère Paul le surprenait dans de pareils mouvements de colère, il disait aussitôt:

—Passe encore pour la glace, mais de grâce épargne les rideaux, et, surtout ne va pas mettre de pain à cacheter rouge sur la Méditerranée!

Et Alfred de Musset se calmait immédiatement...

COMMENT ILS FINISSENT !

Le visiteur, (remarquant la cage vide).—Et votre canari est mort de mort naturelle?

Le petit garçon, (promptement).—Oui, le chat l'a mangé.

PREVOYANTE !



Madame.—Un autre soldat est venu te demander. Je croyais que tu n'avais qu'un ami!

Marie.—Non! maman; j'en ai deux! J'en ai un sur la réserve comme on dit à l'armée.

La pesanteur de la terre est 5½ fois aussi grande qu'un globe d'eau de même dimension. Elle pèse 6,000,000,000,000,000,000 de tonnes.

POUR OBLIGER!



M. Cassé.—Ecoute donc, Baptiste! Peux-tu me prêter \$5.00. J'ai oublié ma bourse à la maison!

Baptiste.—Je regrette ne pas pouvoir te secourir, mais je peux t'assister facilement!

M. Cassé.—Ah! merci. Comment?

Baptiste.—Voici 5 cents, prends le tramway et va chercher ta bourse chez toi!

LA PIE VOLEUSE

Parmi toutes les anecdotes qui circulent sur la kleptomanie de la pie, celle-ci paraît digne d'être rapportée: Une concierge, pendant qu'elle était occupée à faire son ménage, était dépourvue de deux billets de \$20 qu'elle avait déposés sur la cheminée de sa loge; d'où émoi bien compréhensible. Bientôt d'autres objets disparaissaient chez les locataires de la maison, et cela en plein jour, sans que jamais on pût surprendre quelque voleur. Le commissaire de police avait été prévenu, les inspecteurs de police étaient venus se poster à l'affût du mystérieux voleur; rien n'y faisait, les vols continuaient. Un hasard permit de déchiffrer cette énigme.

Un des locataires avait une pie, il vit un jour cet oiseau s'enfuir par la fenêtre, en tenant une cuiller à café dans son bec, il le suivit des yeux et le vit se diriger vers un jardin voisin. Il s'y rendit et il retrouva au pied d'un arbre tout ce qui avait été dérobé: c'était la pie l'auteur de tous ces larcins.

Je ne vous décrirai pas cet oiseau, si connu. Je vous dirai seulement qu'il appartient à l'ordre des passereaux, qu'il se familiarise avec l'homme quand il a été pris tout jeune et qu'il arrive à prononcer quelques mots; on ne sait pas au juste quelle est la cause qui le pousse à s'emparer de tous les objets brillants pour les cacher; mais ces méfaits sont légendaires et ont été cause bien souvent de méprises funestes.

—o—

McKinley fut victime de l'anarchie à Buffalo, le 14 septembre 1901, à l'âge de 58 ans:

ET LE SILENCE SE FIT!



Mlle Holo.—Quel genre de profession irait mieux à ma vois, professeur?

Professeur.—Actrice dans le cinéma, je devrais dire!

LOGIQUE AMERICAINE

Prenant un air d'importance, un gros monsieur affirme:

—Oui, la guerre est une nécessité.

—Bah! fait un monsieur maigre, comment expliquez-vous cela?

—Avez-vous lu qu'Edison va mettre toute son énergie inventrice au service de la cause alliée?

—Oui, eh bien?

—C'est la preuve que ce que je dis est vrai!

—Je ne vois pas...

—Allons, suivez bien mon raisonnement: la guerre rend l'invention nécessaire, n'est-il pas vrai?

—Sans doute!

—Et nécessité est mère de l'invention!

—En vérité!

—Donc, guerre et nécessité sont synonymes!

—o—

On rapporte que l'ex-czar de Russie est un cornettiste éminent tandis que l'ex-roi de Grèce peut jouer n'importe quel instrument.

ON LUI CONSEILLERA DE DEMANDER SON EXEMPTION



L'épouse.—William, ma mère et moi retournerons vers 5 heures, probablement avec de la visite. Que tout soit en ordre et beau, et sois certain de l'être toi-même!

FLATTERIE

Un jeune tragédien en herbe, quelque temps avant de passer le concours d'entrée au Conservatoire à Paris, se présente, pour se ménager un appui, chez un membre influent du comité d'admission, acteur lui-même.

Celui-ci, voulant juger des connaissances du candidat, lui demande:

—Pouvez-vous me dire quels sont les noms des trois plus grands tragédiens connus?

Le jeune artiste réfléchit, puis répond:

—Talma, Mounet-Sully et... je... veuillez donc me rappeler votre nom?

—o—

En moyenne, 4 hommes sur six, font usage de tabac.

UN NEZ FAMEUX

Le nez de M. Pierpont-Morgan, milliardaire, était plus fameux que le nez de Cyrano. Un journal d'Amérique décrivait ainsi cet appendice nasal:

"La grandeur, la forme et surtout la couleur de ce nez étaient sans pareilles. Imaginez une protubérance charnue, granuleuse comme une fraise et couleur de pourpre."

M. Pierpont-Morgan n'était pas fier de ce nez-là. Il offrait un million au rhinoplaste qui le ramènerait à des proportions et à une coloration plus modestes.

Et voilà comment un milliardaire peut, à l'occasion, se plaindre d'être trop riche.

BON POUR LA CIRCONSTANCE

—Votre Honneur, je désirerais être renvoyé du jury. —Pourquoi?

—Parce que j'entends que d'une oreille.

—Ah! ça va faire. On n'entend qu'une des parties en cause à la fois.

LA "DERNIERE" DE CALINO

Calino, qui se croit très intelligent, est convaincu également de "s'y connaître" en peinture. Au dernier vernissage, il se répand en compliments extrêmement flatteurs envers un peintre connu. L'artiste sourit, et, pour la forme, croit devoir se défendre quelque peu. Mais Calino reprend avec chaleur: —Non, croyez-moi, je suis sincère, et ce n'est pas parce que vous êtes là que je vous décerne ces louanges, vous n'y seriez pas, je vous les ferais tout de même.

—o—

En Russie, il n'est pas permis de se marier après 80 ans, où après qu'on s'est marié 5 fois.

NOUVELLE HUMORISTIQUE

LE VOYAGE DE NICOLAS BERLUREAU

Par LOUIS ROLAND

La destinée se plaît souvent à jouer les plus vilains tours aux pauvres humains; plus rarement aussi, il faut le reconnaître, elle cause d'agréables surprises à ceux qui s'y attendaient le moins.

Nicolas Berlureau en fit l'épreuve dans les deux sens.

C'était un bon vieux d'une soixantaine d'années qui vivait modestement à la campagne de maigres revenus mais qui se trouvait néanmoins parfaitement heureux.

Sa vie n'avait pas toujours été aussi calme; elle avait été au contraire fort mouvementée vers la vingtième année. A cet âge il était parti avec un de ses cousins pour les régions lointaines de l'Amérique du Sud où l'attirait la fièvre de l'or. Des histoires de fortunes rapides lui avaient été racontées et Nicolas Berlureau s'était facilement persuadé que la chance lui souriait.

Pendant près de cinq ans, avec son cousin Didier Landre, il explora les vallées où il pensait rencontrer le précieux métal; il en trouva un peu—très peu—et finalement comprit qu'à ce jeu-là il lui faudrait plusieurs siècles pour devenir millionnaire.

Les deux hommes eurent la sagesse de ne pas s'acharner indéfiniment à leurs recherches décevantes et, un beau jour, ils firent leurs préparatifs de retour, n'ayant pas conquis la fortune mais possesseurs toutefois d'une valeur d'or non à dédaigner et qui leur faciliterait bien des choses.

Didier Landre revint directement à Montréal, tandis que Nicolas Berlureau, qui se sentait décidément du goût pour les voyages, prenait le bateau pour l'Europe.

—Dans un an ou deux tout au plus, dit-il à son cousin, je rentrerai au Canada; en tous cas l'éloignement ne nous empêchera pas de continuer nos bonnes relations, je t'écirai, poste restante, à Montréal, tu me feras savoir ce que tu deviens et je te renseignerai sur moi-même.

Sur cette promesse, les deux cousins s'étaient séparés, ne se doutant pas qu'il s'écoulerait plus de trente ans avant que les circonstances ne les remissent en présence.

Nicolas Berlureau écrivit bien à son cousin dès son arrivée en Europe, mais comme il n'était pas fixé lui-même sur son futur séjour, il ne put lui indiquer où lui répondre. Plusieurs mois passèrent avec des alternatives d'espoir et de découragement pour Berlureau et les déplacements sans nombre d'une ville à l'autre.

Il trouva enfin une situation assez rémunératrice dans une maison commerciale pour le compte de laquelle il voyagea, parcourant—tel le Juif-Errant—l'Europe à peu près dans tous les sens.

Dix ans s'écoulèrent ainsi. Nicolas Berlureau n'écrivait plus à son cousin depuis longtemps et il l'avait même à peu près oublié. D'ailleurs, soit que les lettres se fussent perdues, soit que Didier Landre eût négligé de répondre, Nicolas n'avait jamais eu aucune nouvelle de son cousin.

Nicolas Berlureau faisait d'assez bonnes affaires et s'accumulait tout doucement un petit capital. Son grand désir était de rentrer au Canada lorsqu'il aurait suffisamment de quoi vivre et il constatait avec satisfaction qu'il pourrait bientôt réaliser son rêve. Ses goûts, d'ailleurs, étaient modestes; lui qui avait tant voyagé ne désirait plus qu'une chose: le repos à la campagne; une maisonnette, un peu de terrain, voilà tout le bonheur qu'il demandait maintenant.

Il s'embarqua enfin. Depuis douze ans il était en Europe et il y en avait dix-sept qu'il avait quitté le pays.

Six mois après son retour il était dans la maisonnette de ses rêves et là, il commençait une vie calme et exempte de tous soucis. Il n'avait plus jamais eu de nouvelles de Didier Landre son cousin dont il s'était, il faut l'avouer, très peu informé lors de son retour au pays.

Les années passèrent encore, plus rapides que jamais, et Nicolas Berlureau fut le premier étonné un jour de s'apercevoir qu'il avait atteint la soixantaine.

C'est alors qu'il devait lui arriver une aventure extraordinaire.

A l'occasion de son soixantième anniversaire, Nicolas Berlureau se sentit repris par l'idée de faire un voyage. Oh! pas bien loin... Il voulait simplement aller jusqu'à New-York, fantaisie

que ses revenus, quoique modiques, lui permettaient bien. Il était loin de se douter, le bon vieux, de ce qui l'attendait là-bas...

Il fut vite décidé et, son léger bagage en main, il monta dans le train qui l'emporta vers la ville des "gratte-ciel". Le voyage, quoique un peu monotone, l'enchantait; cela lui rappelait ses pérégrinations de jadis. Ce fut donc d'un air guilleret et en fredonnant qu'il descendit à la gare d'arrivée.

Il portait à la main son sac de voyage, vieille relique du passé où l'on pouvait lire l'initiale de son prénom et son nom: N. Berlureau.

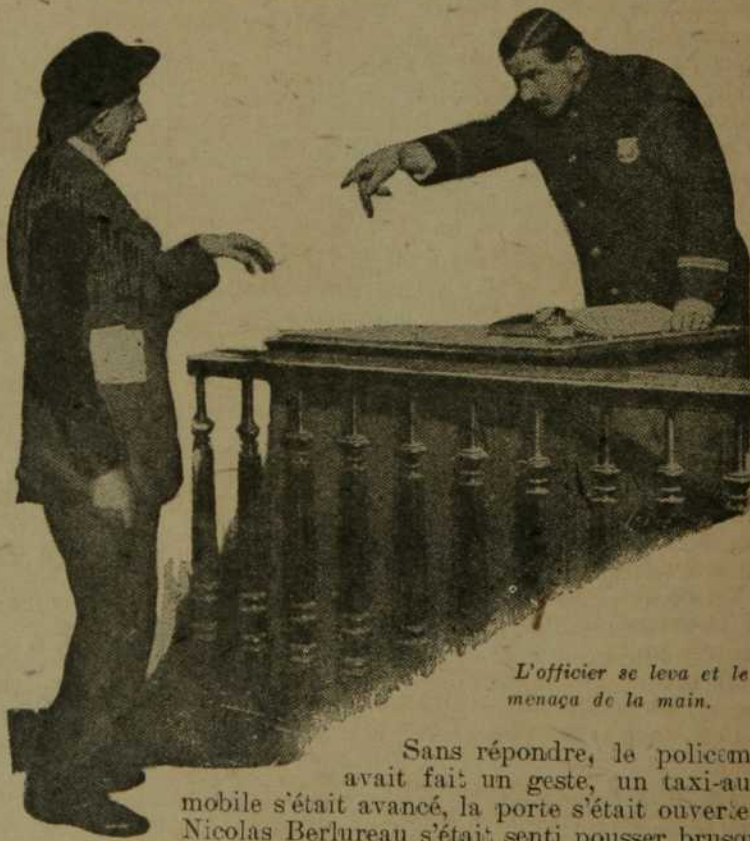
Il avait à peine fait quelques pas hors de la gare qu'un policeman l'aborda et lui demandait:

—Vous êtes bien monsieur Berlureau?

—Mais oui.

—Votre prénom, c'est bien Nicolas?

—Parfaitement, dit le vieux étonné que l'on pût deviner ainsi son prénom. Vous me connaissez donc?



L'officier se leva et le menaça de la main.

Sans répondre, le policeman avait fait un geste, un taxi-automobile s'était avancé, la porte s'était ouverte et Nicolas Berlureau s'était senti pousser brusquement dans la voiture avant d'avoir eu le temps de poser une nouvelle question.

Le policeman avait donné une adresse au conducteur et maintenant l'auto filait à toute allure vers une destination inconnue.

—Mais enfin, dit le vieux qui commençait à reprendre possession de lui-même, qu'est-ce que cela veut dire? Où me conduisez-vous?

L'homme de la police eut un léger haussement d'épaules et ne répondit pas.

Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêtait en face d'une station de police et Nicolas Berlureau, tout hébété, était introduit dans l'édifice.

—Ça n'a pas pris de temps, dit le policeman à l'officier commandant la station, voilà notre homme, le fameux Nicolas Berlureau!

L'officier eut un geste de satisfaction.

—Ah! c'est vous mon gaillard, dit-il, eh bien votre compte est bon.

Nicolas Berlureau sentit sourdre en lui une vague inquiétude. Certes, il n'avait rien à se reprocher, mais il commençait quand même à trembler. Avec la police, sait-on jamais?...

—Mais enfin, articula-t-il, de quoi m'accuse-t-on?
 —Eh!... vous devez le savoir encore mieux qu'e nous!
 —Je vous affirme que je l'ignore complètement!
 —Et moi je vous dis que vous faites l'idiot!
 Nicolas Berlureau se cabra sous l'injure.
 —Hein!... fit-il, un idiot, moi? Sachez donc que je pourrais être votre père mais qu'un idiot comme moi n'en serait pas flatté!
 —Insultes à l'autorité, c'est bien mon bonhomme, vous aggravez votre cas, cela vous coûtera bon!
 —Encore une fois, répondit Berlureau que les craintes reprirent, qu'est-ce que j'ai donc fait pour qu'on m'arrête?
 L'officier se leva et le menaça de la main.
 —Vous êtes un anarchiste, dit-il, je n'ai pas à vous l'apprendre. Vous êtes un triste individu qui venez à New-York pour semer le désaccord entre les citoyens respectueux de la loi... Ne niez pas! Nous étions prévenus de votre arrivée... Maintenant, cela suffit! Le chef s'occupera de vous quand il rentrera... en attendant, aux cellules!

En deux tours de chef, Nicolas Berlureau fut sous les verrous, comprenant moins que jamais quoi que ce fût dans cette affaire et maudissant l'idée qu'il avait eue de venir se promener à New-York.

Après de longues heures d'attente énervante, on vint enfin lui ouvrir.

—Ah, enfin! vous me lâchez! s'exclama le bon vieux.
 —On ne lâche pas si vite les gens comme vous, répondit le policier qui était venu ouvrir, venez avec moi.
 Pressentant de nouveaux malheurs, mais rendu docile par l'inconscience qui commençait à le gagner, Nicolas Berlureau suivit sans mot dire...

Pendant ce temps, une scène d'un genre tout différent se déroulait dans le bureau privé du chef. Dès l'arrivée de celui-ci, le secrétaire s'était avancé et avait annoncé la grande nouvelle.

—Nous avons saisi Nicolas Berlureau!
 —Ah, tant mieux! avait répondu le chef. Est-il gros, petit?
 —Moyenne grandeur, plutôt petit et mince.
 —Ce qui ne lui empêche pas d'avoir autant de méchanceté que dix plus gros que lui.
 —Voulez-vous le voir maintenant?
 —Oh! rien ne presse et je vous dirai même que je me soucie peu au fond de lui accorder même un simple coup d'oeil. Ce serait aussi bon de le jeter au feu immédiatement.
 —Comment... le jeter au feu?...
 —Mais oui. Croyez-vous donc que je veuille en faire des confitures!

—Assurément non, répondit le secrétaire avec un rire forcé, mais il me semble que le procédé est un peu... un peu...

—Un peu quoi?
 —Un peu... moyennageux et même féroce...
 —Oh! vous êtes bien sensible! Eh bien, déchiquetez-le en morceaux si vous aimez mieux ça.

Le secrétaire sentit perler une sueur froide sur son front. Ah ça! Est-ce que par hasard l'esprit du chef viendrait à se déranger? Pourtant, il avait l'air calme et maître de lui-même comme les autres jours...

—Je serais d'avis, hasarda le secrétaire, qu'on se rende tout d'abord bien compte de ce qu'est exactement ce Nicolas Berlureau.

—Oui, vous avez raison. Lisez-le et vous me direz ce que vous en pensez.

—Le lire? L'interroger, voulez-vous dire?
 —L'interroger? Depuis quand les livres parlent-ils?
 —Voyons... je n'y comprends plus rien... Berlureau est un homme et pas un livre!

—Un homme? Mais il s'agit d'un livre! Un livre intitulé "Nicolas Berlureau" et qui a, paraît-il, des tendances anarchistes. J'ai donné l'ordre de le saisir si on l'apercevait à quelque vitrine en ville, après quoi je me réservais de poursuivre les vendeurs s'il y avait lieu. Voilà l'affaire.

—Mais alors, le Nicolas Berlureau en chair et en os, est parfaitement innocent?

—Mais oui, lâchez-le vite, ce bon vieux ou plutôt amenez-le moi que je lui fasse des excuses.

Deux minutes plus tard, le chef et le bon vieux étaient en présence. L'affaire s'expliquait facilement et se terminait à la grande satisfaction de Berlureau par une invitation à dîner le soir même dans un grand hôtel.

—J'ai rendez-vous dans cet hôtel avec un ami, dit le chef, un riche marchand d'immeubles, père d'une charmante fille dont j'espère être le beau-père très prochainement.

Nicolas Berlureau, tout à la joie de sa délivrance, écoutait à peine. Que lui faisait, en somme, que la fille du riche marchand épousât le fils du chef de police? Pourtant, et par politesse, il sembla prendre beaucoup d'intérêt à cette nouvelle et demanda:

—Comment se nomme ce monsieur?

—Didier Landre.

—Hein? Il a comme moi, dans les soixante ans?

—Je le crois. C'est un homme de grand mérite qui a fait sa situation lui-même après pas mal de revers. Il a même été, m'a-t-il raconté, chercheur d'or jadis dans l'Amérique du Sud...

—C'est lui! C'est lui! cria le vieux Berlureau, le doute n'est plus possible!

—Vous le connaissez?

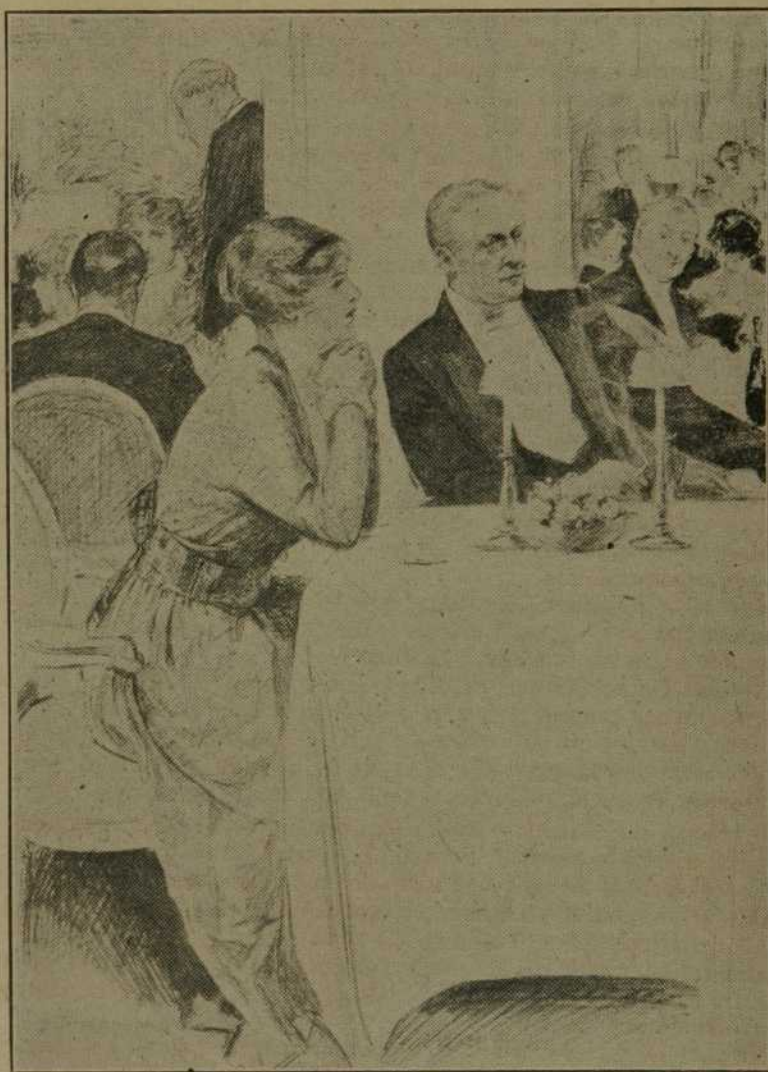
—C'est mon cousin. Il y a trente ans que je l'ai vu et je désespérais d'entendre parler de lui quelque jour... Ne vous a-t-il pas dit le nom de son compagnon lorsqu'il était chercheur d'or?

—Mais oui, en effet, attendez donc! Nicolas Berlureau, ce nom fatal qui a failli vous jouer un mauvais tour! C'est bien cela!

Le soir même, le chef faisait son entrée au luxueux hôtel où il était attendu. Le marchand d'immeubles était déjà arrivé, en compagnie de sa fille réellement en tous points charmante.

Didier Landre eut un mouvement de surprise en voyant entrer le chef et son compagnon. Il regardait fixement dans leur direction, intrigué par le petit homme dont l'apparence lui rappelait de vagues souvenirs; son étonnement devint de la stupeur quand il entendit Nicolas Berlureau s'écrier en arrivant près de lui:

—Eh bien, Didier, il paraît que tes affaires ont prospéré depuis que nous nous sommes vus?



Didier Landre regardait fixement dans leur direction.

—Vous me connaissez?... Mais... je crois deviner... seriez-vous, serais-tu...

—Nicolas lui-même, mon cher cousin!

Le repas fut empreint de la meilleure cordialité; les deux cousins évoquèrent les vieux souvenirs, se racontèrent mutuellement leurs travaux, leurs déboires et leur succès puis Didier Landre emmena son parent chez lui où il lui fit promettre de rester jusqu'au mariage de sa fille avec le fils du chef de police.

Le mariage eut lieu le mois suivant. Didier Landre voulait que son cousin restât définitivement chez lui, mais Nicolas voulut auparavant aller s'occuper de la vente de sa maison et de son terrain.

—Je suis habitué à ces opérations-là, répondit Didier et je m'en tirerai mieux que toi.

—Et voilà, conclut Nicolas Berlureau, comme la simple idée d'un voyage à New-York m'a fait entrer dans les cellules de la police, m'a fait ensuite retrouver un cousin, une charmante cousine et devenir par alliance le parent du fils d'un chef de police qui voulait me brûler vif parce qu'il m'avait pris pour un livre...

UN CHEVALIER DE VALEUR



1 Et le pauvre Timothée eut une crise sérieuse quand il sentit s'ouvrir la glace sous son poids. Il avait l'air d'un saumon tant son visage était rouge.

DESAPPOINTEMENT

L'hôtesse. — Et vous êtes musicienne?

Marie. (qui brûlait de montrer son savoir-faire) — Oui, je crois avoir le droit de me proclamer assez forte en musique.

L'hôtesse. — Je suis contente d'apprendre ceci. Ma fille exécute un morceau actuellement, voulez-vous tourner s'il-vous-plait ses pages.

— 0 —

Garfield, le vingtième président des États-Unis, fut assassiné à Long Branch, N.J., le 19 sept. 1881, à l'âge de 49 ans.

UN CHEVALIER DE VALEUR



2 Ne pouvant sortir de son embarrassante position, il se tint sur les bords de la glace, lorsque Paul Louison vint avec une bouteille pour diminuer son embonpoint. Il en avala le contenu.

DELICATESSE D'UN PRINCE

Napoléon III, qui prisait fort le talent de Frémiet, lui avait demandé de sculpter pour le prince impérial une armée de petits soldats. Le sculpteur s'exécuta et fournit une collection de figurines, cavaliers, fantassins, artilleurs, que l'empereur aimait à faire admirer. On les enfermait dans une armoire, et le prince impérial n'avait pas le droit de les toucher.

Or, un jour qu'il était seul, il ouvrit l'armoire, sortit ses soldats, les disposa en ordre de bataille, et préparait de savantes manœuvres, quand un gros homme entra en coup de vent dans la pièce où il jouait, piétina les dragons, écrasa les grenadiers, et toujours courant, s'éloigna sans même jeter un coup d'œil sur les lieux du désastre. Désespoir de l'enfant qui confia son angoisse à sa gouvernante! On répara les dégâts tant bien que mal, et on s'empressa de ranger à leur place habituelle les débris de l'armée mutilée.

Quand Napoléon III s'aperçut du malheur, il s'efforça de savoir qui en était la cause. Le prince impérial ne voulut jamais le dire, et ce fut quelques années après que Frémiet apprit de la gouvernante que c'était le maréchal Leboeuf.

Aussi, après la guerre, quand on lui parlait de l'incapacité du maréchal, il répondait, en s'efforçant de sourire:

— N'exagérez pas; avec ses pieds, il était capable de tout.

UN CHEVALIER DE VALEUR



3 Et dans l'espace de quelques minutes, il devint tellement petit qu'il put sortir de son armure et réintégrer son foyer sans plus de troubles! Rien comme une bonne médecine bien appliquée!

ETRANGES PLAIDEURS

On reproche généralement aux naturels de la Normandie l'amour de la chicane, et cette accusation se trouve étrangement confirmée par le procès suivant plaidé au XVe siècle pendant vingt-quatre ans dans la bonne ville de Mortain — département de la Manche — et dont la cause était un innocent nid de pies.

Deux gentilshommes campagnards dont les terres étaient limitrophes, revendiquaient la propriété de ce nid, l'un parce que l'arbre qui le portait était planté chez lui, l'autre, parce que la branche sur laquelle était juché ledit nid pendait sur son terrain, et que l'ombre projetée par cette branche nuisait à la culture d'un bout de terre.

Ce maigre dédommagement lui était bien dû, prétendait-il obstinément.

Le procès, qui, nous l'avons dit, dura vingt-quatre ans, aurait pu durer bien davantage, même ne jamais en finir, si deux gamins du pays n'avaient eu l'ingénieuse idée d'y mettre un terme et de trancher le différend mieux que tous les tribunaux réunis n'auraient su le faire en supprimant la cause du litige.

Un beau matin de printemps, le nid disparut avec les petites pies qui gisaient dans le fond déplumées et criardes, en même temps que la fameuse branche toute couverte de jeunes feuilles, débordante de sève, qui n'en pouvait mais.

CHARITE BIEN ORDONNEE...

Toto demande deux sous à sa maman.

— Qu'as-tu fait, lui répondit celle-ci, de ceux que tu avais hier?

— Je les ai, répond le petit Toto, donnés à une vieille femme.

— C'est bien, mon enfant; tiens, voilà deux sous.

— Le lendemain:

— Maman, veux-tu encore me donner deux sous, tu sais, pour la vieille femme?...

— Mais pourquoi t'intéresses-tu si spécialement à cette vieille femme?

— Parce qu'elle vend des bonbons!

SUR LA ROUTE

Le long d'une côte où sa voiture roule lentement, un automobiliste est pris de pitié à la vue d'un homme avançant dans le même sens que lui. C'est un paysan âgé qui s'appuie sur une béquille.

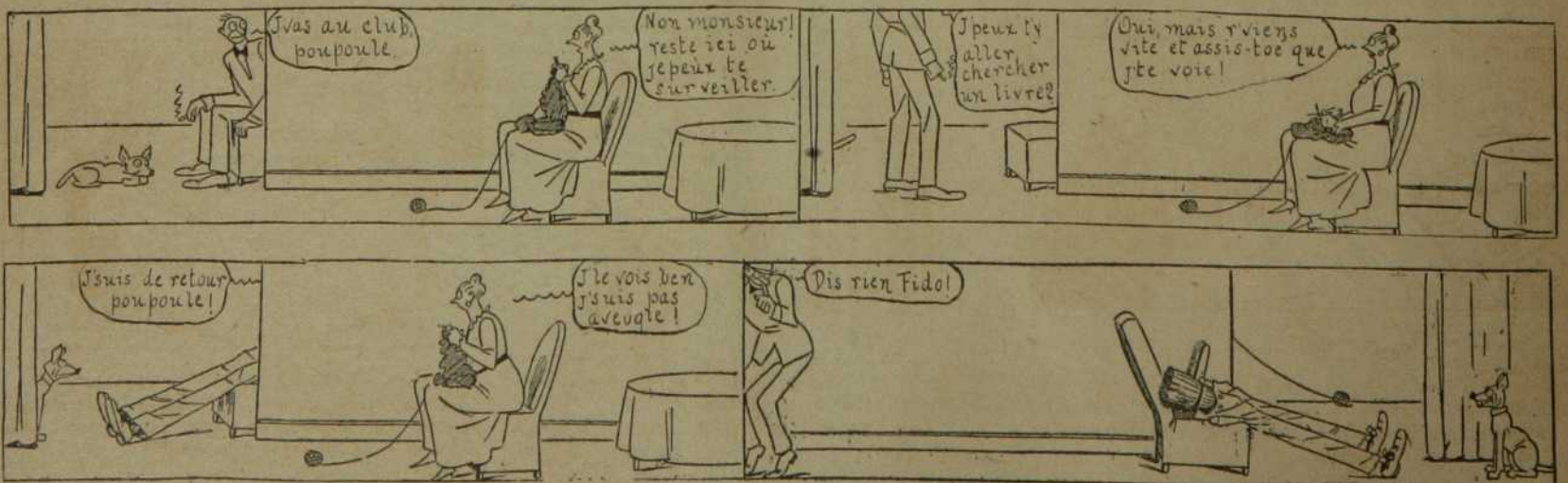
L'aimable automobiliste lui offre de prendre place à son côté, proposant de le déposer au bout de sa course.

— Trop aimable, monsieur... Je préfère continuer à filer mes trois milles, malgré le froid et ma patte cassée... grand merci, monsieur!

— Pourquoi donc?

— Parce que l'unique fois que j'étais monté dans une de ces machines-là, jugez de l'état où ça m'a réduit!

LE CAMOUFLAGE A LA MAISON



PETITE QUERELLE!



Mme Comel.—Je retournerai vers ma mère.
Comel.—Je souhaite que vous y retourniez.
Voici l'argent.

Mme Comel.—Mais ce n'est pas assez pour acheter un billet de retour.

DE LA MUSIQUE!

Le nouvel arrivé.—Je suppose que vous avez de la musique à l'hôtel.

Le commis.—Non! Mais nous avons une bande.

RUDESSE SPECIALE



1ère amie.—Tu as dû remarquer que Joseph est un homme dont le contact est peu agréable?

2ème amie.—C'est vrai; pourtant il m'affirme qu'il se rase tous les jours!

ECHOS DE SALON

—Suis-je le premier homme qui te demande un baiser? —Oui. Les autres ont été plus énergiques. Ils l'ont pris.

LE MARI DE LA BAVARDE



Le docteur.—Ce dont votre époux a besoin, c'est un repos absolu!

Mme Chosegros.—Mais, docteur, il ne m'écouterait pas.

Le docteur.—Alors, ceci devrait l'aider beaucoup. Vous pouvez parler tant que vous voudrez, pourvu que ça ne l'empêche pas de dormir.

LA CONSIGNE EST SEVERE!



Le colonel.—Votre rapport doit être écrit avec une telle précision, que même le plus ignorant le comprenne bien.

Le sergent.—Très bien, alors quelle est la partie que vous ne comprenez pas?

LE MOYEN DE RECONNAITRE UN BON MELON

Le melon est un fruit délicieux, mais qui ne supporte pas la médiocrité.

Aussi est-il important pour une bonne maîtresse de maison d'être familiarisée avec les signes qui indiquent la bonne qualité de la cucurbitacée chère aux gourmets.

A l'inspection de la queue du melon, lorsqu'elle a été fraîchement coupée, on reconnaît que le fruit est venu à maturité sur pied, et non pas sur la paille, ainsi qu'il arrive trop souvent.

Quant au degré de cette maturité, on s'en assure en appuyant son doigt sur l'extrémité opposée à la queue: le melon est à point lorsque l'écorce cède facilement sous cette pression, mais il reste entendu que l'écorce ne doit que légèrement fléchir.

Enfin, le plus ou moins de poids du melon indique si sa chair est ferme ou spongieuse; et, par l'arôme qui se dégage de l'écorce, on se rend compte du degré de finesse et de parfum que possède le fruit.

Cela nous rappelle la petite mésaventure d'un monsieur, qui, faisant lui-même son marché, s'arrête devant un superbe melon, orgueil de l'étalage d'une fruitière.

Il le flaire en connaisseur.

— Combien? demande-t-il.

— Quatre-vingt cents... mon prince.

— C'est bien cher... d'autant plus qu'il ne me semble pas très avancé.

Alors, la fruitière, indignée, de s'écrier:

— Vous voudriez peut-être qu'il vous appelle papa!...

PAREIL!

— Votre mari dit qu'il fait une vie de chien?

— Oui, très semblable. Il entre les pieds boueux, se pose confortablement près du feu et attend qu'on lui donne de la nourriture.

TRES FRANCO!



Elle, (après la demande en mariage)—
Maintenant, Georges, avant de donner ma réponse, tu devras me dire quelque chose. Prends-tu de la boisson?

Lui, (un peu gêné).—N'importe quoi, ma chère!

A L'ECOLE!



L'institutrice.—Comment corrigerez-vous cette phrase: "Je n'ai pas eu de plaisir, sur le bord de la mer."

L'élève.—Alors, procurez-vous un amoureux, Mademoiselle.

TOUS FRERES

Un homme se présente à une barrière de Paris en 1792, — on lui demande son nom:

— Monsieur le marquis de Saint-Cyr, répondit-il.

— Citoyen, le mot monsieur n'est plus français.

— Ah! pardon, le marquis de Saint-Cyr.

— Citoyen, la nation a aboli les marquisats.

— C'est juste, je me nomme de Saint-Cyr.

— Nous ne connaissons plus aujourd'hui des "de" devant le nom.

— En ce cas, je me nomme Saint-Cyr, tout court.

— La nation a destitué les saints.

— Eh bien! alors je suis Cyr.

— Il n'y a plus de "sire" en France, il n'y a plus que des frères.

— Alors, je suis votre frère.

— A la bonne heure. Cela se peut d'ailleurs, car j'ai été élevé aux Enfants-Trouvés.

LE BEL HAUTBOIS

Dans un théâtre de province, le hautboïste, très vieux et très fatigué s'est endormi. Lorsqu'il s'agit de faire sa partie, il ronfle à poings fermés. Le chef d'orchestre, surpris et ennuyé, a beau lancer des psitt! psitt! formidables, le musicien ne se réveille pas!...

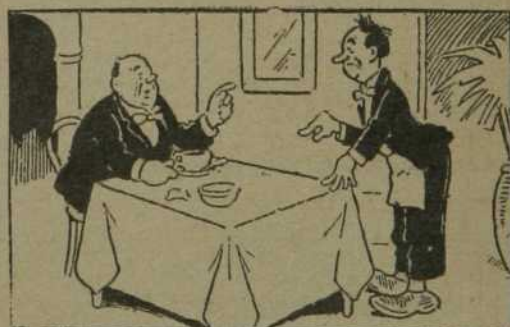
— Le bel hautbois dormant, fait simplement l'un de ses camarades.

C'EST PAS CHER!

Mme St.Louis.— avec indignation. Voici un article qui dit qu'à Formose une épouse coûte \$4.00.

M. St.Louis.— pensif. Bien, une bonne femme les vaut bien.

LA RAISON!



— Garçon, où est ma portion de sucre?

— Ce doit être encore les mouches. Aussitôt que je mets une portion de sucre sur la table elles viennent et la prennent à la dérobée.

CHARLIE CHAPLIN S'AMUSE TOUT EN AMUSANT



1 Charlie Chaplin, ayant été augmenté de salaire, samedi dernier, se permit de se payer un repas plus copieux et se rendit à un restaurant italien dans ce but. Son mets favori fut du macaroni.



2 Le plat servi, il commença à lui faire honneur. "Mais ce n'est pas une balle de cordes que j'ai ordonné", pensa Charlie, et il s'arrangea de manière à l'utiliser pour boire la bière de son voisin.



3 Tout marcha à merveille, Charlie s'abreuva sans que ça lui coûte trop cher, et en peu de temps le contenu de la bouteille voisine changea de domicile et Chaplin ne s'en porta pas trop mal.



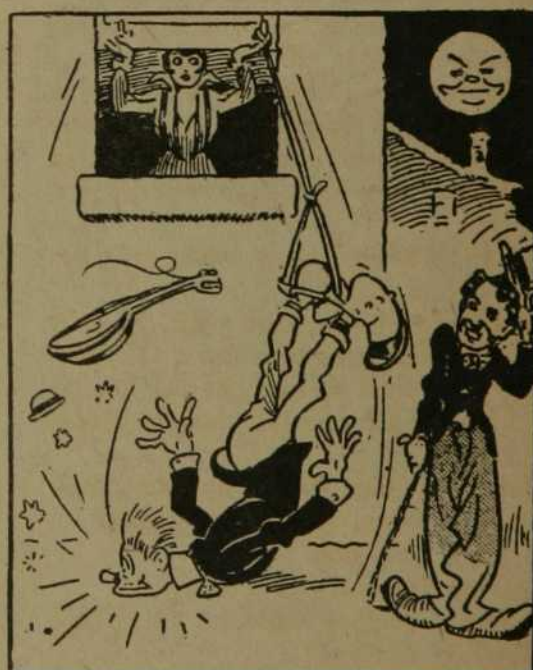
4 Après quoi, Charlie décida de déménager, regardant d'un oeil satisfait son gros voisin qui ne pouvait s'expliquer que sa bouteille fut vide sans qu'il en eût goûté le contenu.



5 Charlie ne resta pas sur place pour résoudre le mystère, et s'enfuit pour rencontrer Maud. A son arrivée près de la demeure de son amante, il aperçut un rival qui jouait sous sa fenêtre.



6 Ah! c'en est assez! pensa Charlie! J'utiliserai cette vieille corde! Et il attacha les pieds du musicien en ayant soin de placer la corde au crochet de la fenêtre.



7 Maud excitée en voyant son Charlie, ouvrit soudainement la fenêtre et le musicien tomba sur son frontispice et belles furent les étoiles qu'il vit. Comment ça va Maud! s'écria Charlie.

MASSENET A L'ORCHESTRE

L'auteur de *Werther*, avant d'être compositeur illustre, avait dû, pour gagner sa vie à Paris, accepter un poste de timbalier dans l'orchestre d'un théâtre de drame.

Un soir, on jouait le *Napoléon*, de Dumas; le figurant qui représentait l'empereur ne parut pas sur la scène. Emoi du régisseur affolé.

Les autres figurants se mettent à crier néanmoins: "Vive l'empereur!" Et Napoléon n'apparaissait toujours pas.

Massenet eut l'idée d'exécuter un roulement prolongé. Et ce roulement, qui symbolisait le mystère et la silhouette impériale restée dans la coulisse, produisit une impression bien meilleure que si le malheureux figurant s'était montré.

Fait remarquable, les endroits les plus creux de la mer sont toujours très près du rivage.

CURIEUX EFFET DE L'IMAGINATION

On sait, sans qu'il soit besoin d'y insister, que l'imagination joue un grand rôle dans les sensations que nous éprouvons et l'histoire suivante n'en est qu'une nouvelle preuve:

Le parfum de certaines fleurs est difficilement supporté par des personnes nerveuses. L'odeur des roses, souvent très forte, incommoda des dames quelque peu névropathes.

Dernièrement, à New-York, une jeune dame avait des crises de suffocation dès qu'elle s'approchait d'un bouquet de roses. Elle alla consulter un médecin, qui, après l'avoir fait causer, la pria de revenir le lendemain.

Quand la dame franchit, le jour suivant, le seuil du cabinet du docteur, elle fut stupéfaite de voir le médecin qui l'attendait en souriant avec une énorme rose à la main; l'effet fut immédiat, la dame eut une crise violente; quand elle fut calmée, le médecin fit constater à la dame que la fleur était en papier!

FEUILLETON DU "SAMEDI"

NICHÉE de FAUVES

PAR PAUL BERTNAY



Deuxième Partie—Jacques Lepradier

III — BROCELIANDE

No 5

"Suite"

Mais tout ça — comme disait le père Marignan qui trouvait très naturel que l'enfant de son cœur se donnât un peu de bon temps — tout ça, c'étaient les fleurs qu'on cueille dans les prairies au bord du chemin.

Il fallait s'y avancer, dans le chemin, ne pas s'endormir sur un premier succès.

Et le bonhomme répétait à Jacques :

— Ce n'est pas quand tu seras un vieux comme moi, que tu auras le feu sacré qui fait éclore les chefs-d'œuvre. Profite de ta jeunesse, profite du moment où tu chantes tout naturellement, comme les oiseaux au printemps. Où en es-tu de ta nouvelle partition ?

— Ah ! j'hésite encore entre deux sujets.

— Décide-toi vite, mon petit. Et puis quoi, s'ils sont bons tous deux. On commence par l'un et on continue par l'autre. Voilà comme j'aurais fait, moi, si j'avais eu du génie.

Mais il fut bien étonné, quelques jours après en le voyant arriver tout vibrant.

— Qu'y a-t-il donc ?

— C'est Astarac !

— Il y a quelque chose qui ne va pas, au *Nouveau-Lyrique* ?

— Tout va très bien. On a encore fait le maximum toute la semaine. Le mois donnera plus de trois cent cinquante mille francs de recettes.

— Eh bien ! mon garçon, ça fera dix-huit mille francs de droits pour toi et autant pour Rolly. Vous allez bien.

— Et puis, il y a la partition.

— Qui a été vendue un bon prix, j'ose le dire. Mais ça, tu le dois à moi.

— Ah ! je sais bien !

— Parce que ce que tu aurais été volé ! Seulement, le papa Marignan était là, il connaît les cavernes éditoriales.

— Ah ! quand on me proposait de traiter, la veille de la répétition générale...

RESUME DES NUMEROS PRECEDENTS

Deux prétendants, le marquis Robert de Saint-Gyran, un gentilhomme de la vieille noblesse française, et le comte hongrois Prodoczi, chassé de sa famille, un aventurier qui ne recule devant aucun crime, aspirent à devenir le mari d'une riche Américaine Arabella Smithson. Par un ami Robert reçoit des renseignements extrêmement compromettants pour son rival ; il les lui communique afin de le forcer à lui laisser le champ libre. Mais le Hongrois l'assassine et réussit à faire accroire que le coupable est un ami de sa victime, le marquis de Pontailly, et ce dernier est arrêté.

Mais Prodoczi a une ancienne amie, la Gioconda, qui découvre son secret en voyant une de ses manchettes tachée de sang et sa canne à épée encore ensanglantée. Elle garde ses preuves pour s'en servir au besoin.

Mme de Pontailly se rend à Nice pour essayer de sauver Urbain qu'elle croit innocent, mais le juge d'instruction a une foi entière dans les dépositions de Prodoczi. L'Américaine retourne à New-York en pleurant la mort de Saint-Gyran, mais Prodoczi doit aller la retrouver et l'épouser. Le Hongrois, pour faire prendre patience à la Gioconda lui fait les plus belles promesses.

Urbain de Pontailly est jugé et condamné à vingt ans de travaux forcés, mais il meurt de la rupture d'un anévrisme en protestant de son innocence.

Mme de Pontailly, sous le nom de Lepradier, prend un petit magasin de papeterie à Paris et fait la connaissance du père Marignan, un excellent homme, qui s'intéresse à ses infortunes.

Le père Marignan découvre l'adresse de Prodoczi, maintenant prince Miklovitz, qui est fixé à Paris et Mme de Pontailly entreprend de faire réhabiliter le nom de son mari, mais ses efforts se brisent devant la Justice. Elle meurt de désespoir et le père Marignan se charge de son fils qu'il lance dans la carrière musicale. Premier triomphe de Jacques.

— ...Et que, vu le risque qu'on affrontait, on t'offrait noblement trois mille francs.

— Mais vous m'aviez bien stylé. J'ai répondu : "Adressez-vous à monsieur Marignan, il est plus compétent que moi et il a tous mes pouvoirs".

— Et moi je leur ai dit : Attendons... Nous avons tout le temps... rien ne presse... Je ne voudrais pas vous laisser courir le risque d'une mauvaise affaire... pas mieux que vous ne voudriez exploiter ces innocents...

— Et le lendemain de la première... après les comptes rendus... vous avez eu douze mille !

— Ce qui t'en fait déjà vingt-quatre pour ton premier mois. Dire que, dans toute ma carrière, je n'ai pas gagné la moitié de ça en dehors de mes appointements... Ah ! c'est beau l'art... mais ce n'est pas de la monnaie courante... Enfin, profite, mon petit, pendant que ça plaît.

— Justement, je venais vous dire : Astarac me demande un autre opéra.

— Il n'est pas bête, ce citoyen. Il sait ce que ça lui rapporte.

— Voilà. Avec la *Fête à Venise*, avec un opéra italien qu'on répète déjà et où il y a toutes les brutalités amusantes qu'ils y mettent à présent et qui ne déplaisent pas au public, il fera de l'argent jusqu'à sa fermeture annuelle.

— Alors... C'est pour la rentrée ?

— Pas tout à fait. A la rentrée, en octo-

bre, il vivotera avec des reprises de tout ce qu'il a monté depuis deux ans... et il faut qu'au mois de décembre... au moment le plus épatant du grand tralala... passe la nouveauté à sensation.

— C'est à toi qu'il la demande ?

— A moi.

— Il t'en laisse le choix ?

— Non, il a un sujet.

— Ça t'enlève de la responsabilité. Il est bon ?

— Excellent.

— Le titre ?

— *Brocéliande*.

— Oh ! l'enchanteur Merlin ?

— Oui, une légende très poétique dans des décors du moyen âge.

— Combien d'actes ?

— Cinq. C'est Henri Abel qui a écrit le livret.

— Bigre. Et tu devras livrer ça ?

— Au plus tard, fin septembre. Il faudra bien deux mois pour le monter.

— Nous voilà en mars. Tu n'as pas de temps à perdre. Mais enfin, en six mois, on peut faire du travail... et du bon.

— On a même le temps de revoir... et de défaire... si c'est mauvais...

— C'est encore vrai... A la condition d'avoir ta merveilleuse facilité de composition... Ah ! si j'en avais eu... je ne dis pas le quart... mais le dixième... je ne serais pas maintenant dans la peau d'une vieille bête qu'on enterrera avec les honneurs militaires... C'est même ça qui me fera une bel-

le jambe... Tu ris, sans coeur, mauvais fils...

Et élargissant le plus épanoui de ses sourires...

— Moi aussi, tiens, j'ai envie de rire... Eh oui, sacrédieu, elle me met en joie, la nouvelle que tu m'apportes... Parce que, je suppose bien, tu as accepté.

— Oh! comme vous y allez!

— Tu n'as pas pris la balle au bond! Et si un autre allait te l'enlever... sur le nez... petit malheureux!...

— Allons... papa... ne nous fâchons pas. J'ai dit que je donnerais ma réponse ce soir. Astarac ne traitera pas avant de m'avoir vu. Je voulais cependant vous consulter, père impitoyable.

— Ah... *Senon è vero*... Enfin... tu es un bon fils... et je te donne mon assentiment, des deux mains. Va t'enfoncer dans ta forêt de Brocéliande.

— C'est bien ce qui me taquine un peu. Je devrais peut-être bien y aller, dans une forêt. J'y serais moins dérangé que je vais l'être ici pendant six mois. C'est étonnant ce que le succès vous fait faire des connaissances.

— Sans compter les tapeurs qui éclosent aussitôt... comme des moustiques en été. Enfin tu pourras toujours te verrouiller dans ton cabinet de travail. Lorsque Catherine aura compris sa consigne, n'aie pas peur. Le Petit Caporal ne passerait pas.

— A moins qu'il ne se déguisât en gardien de la paix pour venir m'imposer silence à l'heure où les bourgeois ont le droit de dormir... Ah! oui, c'est commode... c'est gai, de travailler à Paris... dix heures par jour... pendant la canicule... fit Jacques.

— Eh bien... si tu allais à Epinay-sous-Sénart — Chez la mère Grenier!

Elle serait enchantée, la brave femme.

— Elle en tomberait malade, ou folle. Voyons... une maison où je jouerais du piano toute la nuit... parce que je me connais. C'est la nuit que j'opère, moi... Et il y a là des gens qui travaillent tout le jour... qui ont besoin de leur repos... et la maison n'est pas grande... Pour ne pas devenir enragés, ils me ficheraient à la porte et ils auraient bien raison...

— Alors, mon ami, trouve mieux... Mais commence par accepter *Brocéliande*... Tu chercheras ensuite le moyen de l'écrire. On appelle ça se jeter à l'eau pour apprendre à nager... Alors... on te reverra après le spectacle?

— Bien sûr.

— Et tu auras traité avec Astarac?

— Sans doute.

— Tu sais... s'il y a moyen... comme il va te demander une gros effort... un véritable éreintement... il faut demander toi, en retour, une prime payable le jour où tu livreras la partition. Six mille... C'est une moyenne... Je connais un tas de margoulin qui ne te vont pas à la cheville et qui

n'hésiteraient pas... demande six mille.

Et il s'en alla, tout guilleret, trainant, hélas! la jambe, prendre le métro qui aboutit place de la République.

C'est là qu'il trouverait son ami Galibert et qu'il s'offrirait avec lui un de ces dominos... mais un de ces dominos...

... ..

Jacques arriva au théâtre avant Astarac.

Il alla tout naturellement faire un tour dans les coulisses.

Il y était bientôt rejoint par Florentine:

— Roger est dans ma loge... il voulait justement te parler.

— J'y vais. Ça me fera passer le temps en attendant le patron...

Il s'y dirigea tout droit... poussa la porte qui n'était qu'entre-bâillée.

— Qu'as-tu donc d'important à m'apprendre?

— Oh! important... Ça dépend de l'importance que tu attaches à une bonne nouvelle.

— Bonne pour toi?... Alors dis vite... oui, ça me fera plaisir de savoir ce qui t'arrive d'heureux.

— C'est parlé, cela, en ami dévoué. Tu vas en être récompensé... tout de suite.

... Veux-tu faire une croisière d'un mois? C'est bon, ça, pour un artiste, de voir du pays... On partira par Saint-Nazaire, côte de France, côte d'Espagne, Gibraltar, côte d'Afrique, côte d'Italie, Côte d'Azur, retour par le P. L. M. Est-ce chic? C'est mon cousin d'Arthis qui nous emmène dans son yacht.

— Mais je ne le connais pas!

— Un être charmant. Il n'est plus bien jeune... ce qui ne l'empêche pas d'être resté vert... un globe-trotter enragé... Je lui ai parlé de toi... il serait ravi d'avoir un grand homme à bord... Tu viens?

Jacques hocha la tête.

— Tu ne viens pas?... Un mois seulement. Que diable as-tu donc qui te retienne? Une petite amie? Non... tu me l'aurais dit. Alors?...

— Quand tu voudras me laisser parler. Je suis retenu ici par cinq actes d'opéra dont j'ai lu le poème ce matin... et que j'ai accepté de livrer le 1er octobre... dans six mois.

... Si je m'écoutais, je serais déjà dans un trou de rat inconnu au reste des mortels, pour y trépigner sur mon piano pendant toutes les heures où cet exercice est interdit aux pianos parisiens.

... Malheureusement un trou de rat assez solitaire pour me permettre ce dévergondage, je n'en connais pas. Raison de plus pour ne pas perdre une minute et pour profiter de toutes les heures du jour et du soir que la police nous accorde...

— Alors, tu vas te terrer...

— Me claustre rue Caumartin, avec défense de m'approcher tant que durera l'incubation du chef-d'oeuvre.

— Tu en tomberas malade.

— Tu me fais rire.

— J'en ai peur. L'été... un entresol... au fond de la cour... dix heures de travail par jour... six mois de ce régime... c'est stupide.

— Au moins, tu en as, toi, des encouragements.

— J'ai une idée, ce qui vaut mieux. Ecoute...

IV

A LA TOUR DU ROUVRE

Le marquis prit un temps — comme pour mieux la préciser, cette idée.

Et puis, s'installant bien à son aise sur le divan de la loge:

— Je t'ai plusieurs fois parlé du château de la Tour du Rouvre.

— Dans le Vexin.

— Oui, près de Meulan, à une heure de Paris, par l'express... ou par l'auto. C'est à deux pas et au diable. Ou se trouve, là-bas, entouré d'immenses prairies où paissent des troupeaux et où les routes blanches ressemblent à des sentiers dans des pelouses, vus avec un verre grossissant.

... C'est d'ailleurs assez sauvage... et assez loin dudit Meulan pour que les gêneurs ne risquent pas de s'aventurer jusqu'au château, qui est, ne l'oublions pas, au milieu d'un parc d'une vingtaine d'hectares.

... Et vingt hectares, ça fait tout de même deux cent mille mètres carrés.

— Saprelotte! Comme tu es calé en géométrie!

— Ce serait bien désolant si je ne savais pas la superficie de mon bien.

... Il est très pittoresque et pas trop peigné, ce parc, avec, au milieu, notre vieux nid de hiboux... pas trop dégradé tout de même: un nid de hiboux en somme très confortable.

— Oui, tu m'as raconté. Tu m'as même dit qu'à partir d'avril, toutes les années, ta mère et ta soeur...

— S'en allaient passer là-bas leur printemps au grand air. Je ne peux que te féliciter de ton excellente mémoire. Seulement, il y a une chose que je n'ai pas pu ajouter: — Cette année, ce n'est pas à la Tour du Rouvre que maman et Gisèle iront passer le printemps et l'été.

— Ah! vraiment!

— Elles ont été invitées par un cousin à nous qui habite le Midi, qui prétend qu'on ne se doute pas de la beauté du printemps et de la douceur du premier été si on ne les a pas vécus dans l'Estérel ou dans les montagnes des Maures. Il demeure là-bas entre Toulon et Cannes, au bord de la mer qui déverse sur la côte une brise délicieuse

dès qu'arrivent les beaux jours... ceux qui sont torrides chez nous... Enfin, elles se sont laissées tenter et elles viennent de partir.

— Ce qui fait que tu n'es plus qu'un pauvre jeune homme abandonné de sa famille.

— Et que j'avais sauté sur l'invitation de Pierre d'Arthis...

— Mais Florentine?

— Oui... la petite difficulté était là... Tu mets le doigt dessus. Florentine ne peut pas en être puisqu'elle préside tous les soirs, ou peu s'en faut, au triomphe de la *Fête à Venise*...

— Alors... elle a manifesté son mécontentement.

— Avec énergie, tu n'en doutes pas...

— Ça n'a pas dû être commode.

— Je dois t'avouer qu'il y a un certain collier livrable au retour de la croisière, qui n'a pas été étranger à la conclusion du traité de paix.

— Tu m'en diras tant.

— Alors... j'aurais voulu que tu fusses de la petite fête... Je me figurais déjà que tu allais accepter, comme moi... avec enthousiasme...

— Je t'ai dit l'empêchement.

— Oui, je vois bien... pas moyen... Oh! j'ai parfaitement compris... et on va s'arranger autrement.

— C'est bien simple: tu partiras sans moi...

— Et, pendant mon absence, je te confie la garde de la Tour du Rouvre où je te donne l'hospitalité.

— Quelle folie!

— J'ai plus de bon sens que toi. Tu cherches un coin pour y être seul comme Robinson dans son île. Tu n'en trouveras pas un second, aussi bien disposé que le mien pour te livrer à cet exercice individuel.

— Mais... il est immense, ton château... aussi princier qu'historique... Je me rappelle très bien ce que tu m'en as raconté, toi-même... Que diable veux-tu que je fasse dans ce Versailles désert?... J'y prendrai peur tout seul.

— Enfant! Je ne t'ai donc pas dit qu'il y a dans le parc, tout près du château, un pavillon qu'on appelle le pavillon de l'abbé? attendu que le chapelain y logeait... au temps jadis où on officiait dans la chapelle.

... Il est gentil comme tout, ce petit prieuré laïcisé depuis la Révolution et qui se perd derrière un rideau de chênes devenus séculaires... Car nous sommes là-bas au pays des chênes... des rouvres qui ont donné leur nom à la maison et à ceux qui l'habitaient... Tu verras d'ailleurs au milieu du parc celui qui est notre parrain à tous... il a au moins six cents ans... et on danse deux cents à l'abri de son branchage.

— Et... ce pavillon?

— Ah! ça commence à t'intéresser. Il y a là un appartement de trois ou quatre pièces que j'adore. C'est là que je vais coucher quand j'arrive à l'improviste au château et que je trouve ma chambre prise par quelque aimable douairière ou quelque voltigeur de Charles X auxquels maman a voulu faire les honneurs de mon appartement au premier étage...

... Il y a là une bonne chambre... une salle à manger... un salon dont on peut faire ou un fumoir... ou un cabinet de travail...

— Où on pourrait alors transporter un piano?

— Il y est, le piano... un piano à queue... et pas jeune... il doit dater de longtemps... mais ils étaient déjà bons, dans ce temps là... Tu pourras taper dessus... il résistera...

— Oh! tentateur!

Et le marquis Roger passant à un autre ordre de séductions:

— Jacques... Il y a là-bas la femme du jardinier qui fait la cuisine à s'en pourlécher les doigts jusqu'au coude... il y a la fille du jardinier qui fait le service de femme de chambre à ne plus jamais vouloir d'autre camériste...

... Nous allons partir dans mon auto... Je t'installe... je te recommande comme un objet précieux à mes fidèles serviteurs... Je les préviens de ne s'étonner d'aucune de tes originalités de grand artiste... D'ailleurs, ils ont le sommeil dur et ils ne se retourneront même pas dans leur lit quand il te prendra fantaisie d'ouvrir tes fenêtres et de remplir la nuit d'harmonies redoutables jusqu'au lever du soleil...

... Il y a là-bas, si tu veux aller te promener, des chevaux qui ne font rien et des voitures qui s'ankylosent à force de ne jamais rouler...

... Quand y allons-nous?... Aujourd'hui? demain?

Jacques était plus qu'ébranlé.

— Et... tu m'affirmes... Je serai seul?

— Comme un prisonnier au secret.

— Et ta mère et ta soeur?

— Elles ne doivent pas mettre les pieds, cette année, à la Tour du Rouvre, attendu qu'en revenant du Midi, elles sont obligées d'aller faire un séjour assez long dans une de nos propriétés sur les bords de la Loire, tout près de Chenonceaux.

— Tu en as donc partout, des châteaux héréditaires?

— Ah! non... pas celui-là. Il nous est venu assez récemment d'un frère de ma mère qui est mort sans postérité... Et comme elle était sa plus proche parente...

— L'eau est allée au moulin.

— Mais c'est arrivé trop tard pour nous laisser, à ma soeur et à moi, le moindre souvenir d'enfance. Nous nous y ennuions et dès que nous y sommes nous vou-

drions partir. Aussi les gardiens et les fermiers abusent de la situation — et maman a décidé que, cet été elle irait voir de près ce qui se passait là-bas et mettrait bon ordre aux dilapidations qu'elle devine...

... Elle y restera donc jusqu'à la rentrée... et tu seras, toi, le seul seigneur et maître de la Tour du Rouvre.

— Alors... oui... j'accepte de grand cœur...

— Ce que de tout cœur je t'offre, mon cher Jacques.

— Et je te remercie bien sincèrement de la trouvaille inespérée que tu me procures si gentiment.

... Seulement, c'est à une condition...

— Tu ne vas pas exiger, j'espère, que j'y aille avec toi... je dois faire une croisière d'un mois avec Pierre d'Arthis... Au retour, je ne dis pas... J'irai te voir... mais pas trop souvent, hein?

— Non, tu m'empêcheras de travailler. Ce n'est pas ça que je te demande.

— Voyons.

— Si tu m'établis dans le pavillon, seigneur et maître, ce sera pour y vivre à ma guise et pour y régler à ma façon le service des domestiques que tu attacheras à ma personne.

— Naturellement. Tu feras à la Tour du Rouvre ce que tu voudras et comme tu voudras. — Si tu ne te trouves pas bien au pavillon, tu iras voir si le grand salon du château est plus sonore... ou plus frais pendant les chaleurs...

... Et puis, tu entendras bien ce que je leur dirai, à mes fidèles serviteurs, quand je les présenterai au noble étranger qui, pendant mon absence, représentera le maître auquel ils devront obéir comme à moi.

... Parce que, se hâta-t-il d'ajouter, tu as bien compris: C'est chez moi que je t'invite. La Tour du Rouvre est à moi, rien qu'à moi. J'y donne l'hospitalité à ma mère et à ma soeur, mais il n'y a là-bas qu'un maître — et c'est ce maître-là que tu représenteras pendant quelques mois. C'est dit?

— Tu es trop gentil. Oui, j'accepte.

... ..

Jacques rentrant chez lui trouva le père Marignan qui fumait sa pipe en l'attendant.

— Eh bien... *Brocéliande*?

— Je la fais... et je vais même vous raconter où la chose se passera...

Il le mit d'un trait au courant de la bonne fortune inespérée.

— C'est un brave garçon, ton marquis... Tu pourras le lui dire de ma part...

... Et tu y vas?

— Demain, son auto vient me prendre avec ma valise.

— Ah! bigre... il faudra qu'elle soit prête. Et cette petite dinde de Catherine qui est déjà couchée... je vais...

— Non... laissez-la dormir... Ce soir, je commencerai par mettre en ordre les papiers que j'emporterai... Demain, de bon matin, Catherine m'aidera à ranger, sans trop les froisser, mes vêtements et mon linge...

— Vous oublierez la moitié de ce qui te sera indispensable.

— Je suis à une heure et demie d'ici par le chemin de fer... Je viendrai chercher ce qui me manque et ça me donnera l'occasion de vous embrasser, mon cher maître.

— D'autant... je vois bien... il vaut mieux que je n'y aille pas...

Ne dérangez jamais un homme qui compose.

— C'est un vers... vous êtes poète...

— Tâche, toi, d'être plus habile en musique que moi en poésie... Et va commencer ton paquetage, comme on disait au régiment...

... Moi, je vais me coucher, la joie dans le cœur...

Il sortait déjà pour regagner sa chambre... il s'arrêta :

— Je suppose qu'il y a un piano... pas trop antédiluvien, dans ce château historique.

— Un piano à queue, mon cher maître.

— Alors, tu n'as plus d'excuse si tu n'écris pas un chef-d'œuvre... A demain, mon garçon.

— Bonne nuit, monsieur Marignan.

— Elle sera excellente.

Et le bonhomme disparut enfin tout exultant.

... ..

Le lendemain, Catherine avait bourré la valise... et tout était prêt quand l'auto du marquis de la Tour du Rouvre s'arrêta devant la maison de la rue Caumartin.

Roger y était déjà venu.

Il connaissait M. Marignan, il était signalé aux respects de Catherine.

Pendant qu'on transbordait les bagages il monta serrer la main du vieux musicien... l'inviter lui aussi à venir quand il voudrait à la Tour du Rouvre.

Mais le bonhomme, élargissant son sourire, pendant qu'il hochait la tête :

— J'accepterais bien volontiers, monsieur le marquis, si Jacques allait là-bas pour se reposer; mais, il va y donner un coup de collier, pendant lequel il n'a pas besoin qu'on tourne autour de lui... Nous attendrons, si vous le permettez, que l'opéra soit fini...

— Alors, c'est moi qui serai de retour de ma croisière et qui pourrai vous faire les honneurs de mon parc.

... Es-tu prêt, Jacques?

— J'attends que tu donnes le signal.

— Donc... au plaisir de vous revoir, monsieur Marignan.

— A bientôt quand même, mon cher bon maître.

— Et fabrique-nous quelque chose d'admirable, mon garçon...

— On fera son petit possible, comme disait le condamné à mort quand l'aumônier lui prêchait le courage... Au revoir, Catherine. Allons... il ne faut pas pleurer parce que je vais à la campagne...

— C'est plus fort que moi... monsieur Jacques, s'écria avec un sanglot la fille de la mère Grenier.

— Quand on est dinde, c'est pour longtemps, grommela M. Marignan...

Et les deux jeunes gens disparurent.

... ..

Il est admirable ce parc de la Tour du Rouvre dans la majesté un peu négligée de ses étonnantes futaies.

C'est là qu'au milieu d'une immense pelouse, on voit ce chêne, ce rouver géant qui compte plusieurs siècles d'existence et qui est une des merveilles du Vexin.

Jacques arriva là dans l'automobile du marquis un peu avant onze heures du matin.

Il faut croire que le personnel était prévenu.

Les voyageurs trouvèrent au portail grand ouvert le concierge qui saluait respectueusement.

— Bonjour, Benoît, fit le marquis en descendant de voiture, suivi par ce monsieur... ce grand musicien qui allait séjourner quelques mois, tout seul, à la Tour du Rouvre...

... Bonjour. Transportez tous ces bagages dans le pavillon de l'abbé, où préfère habiter M. Lepradier.

... Et nous, Jacques... commençons par faire le tour du propriétaire, pour nous dérouiller les jambes...

... ..

Cette promenade les avait enfin amenés à ce pavillon de l'abbé, qui se cachait si pittoresquement derrière une futaie de chênes.

— Voilà l'objet... complètement isolé... invisible... et propice à souhait aux cacophonies les plus infernales. Tu constateras, à ta première expérience, que les murs du pavillon à la Tour du Rouvre, bien mieux que ceux de la Tour de Nesle, étouffent les cris, éteignent les sanglots... absorbent l'agonie...

Et maintenant allons déjeuner. Je vois Claudine en sentinelle sur la porte de la salle à manger.

... Est-ce prêt, Claudine?

La jeune fille — car c'était une jolie jeune fille... une brune aux joues de la couleur des pêches mûres :

— Oui, monsieur le marquis. Maman n'attend que le bon plaisir de ces messieurs...

— Alors, à table, Jacques... et faisons honneur à la cuisine de Mme Coural.

Roger de la Tour du Rouvre n'avait pas exagéré les mérites de la femme du jardinier.

C'était exquis — ça n'en finissait plus...

Enfin, on prit le café... on présida au rangement de tout ce que Claudine sortait de sa valise...

Jacques essaya le piano : il était excellent...

On termina le tour du propriétaire par la visite du château qui était assez éloigné du pavillon... On revint admirer le rouver séculaire de la grande pelouse...

Roger, avant de partir, fit comparaître jardiniers et concierge pour déposer, devant eux, entre les mains de Jacques, le sceptre du commandement...

L'automobile arriva du garage...

Les deux amis s'embrassèrent.

— Quand tu iras à Paris... n'oublie pas.

— Oui, j'irai tailler une grande bavette avec Florentine.

— Alors... pas avant un mois...

— Bonne croisière!

— Bon travail!

L'auto mise en action gronda en trépidant... L'instant d'après, elle avait disparu sur la route blanche entre les prairies...

Et Jacques resta seul... dans ce château encore presque inconnu et dont il était, jusqu'à nouvel ordre, le seigneur et le maître.

... ..

Aussi bien se souciait-il assez peu d'en faire plus ample connaissance.

— Il s'agissait de se mettre au travail... et tout de suite.

Il fit comparaître Mme Coural :

— Vous me servirez désormais, à midi, deux oeufs et une côtelette. A sept heures, un légume et un peu d'entrecôte... Un fruit, n'importe lequel, là-dessus, et une tasse de café... Je serai dispos et je ferai du bon travail. Si vous continuiez à me gaver comme aujourd'hui, il ne me sortirait plus une idée de la tête. C'est entendu?

— Bien, monsieur, fit avec résignation la jardinière... Mais monsieur le marquis ne sera pas content...

— Il sera enchanté de voir comme vous m'avez bien obéi. Maintenant, qu'on ne vienne pas me déranger. Je travaille.

Et c'est ainsi que Jacques Lepradier, en quelques instants bien employés et en quelques paroles bien senties, organisa son existence dans le pavillon de l'abbé.

Quand il ne noircissait pas du papier à musique ou qu'il n'essayait pas ses trouvailles harmoniques et mélodiques sur le vieux Pleyel, il promenait, dans le parc désert, son inspiration, toujours éveillée, toujours fiévreuse.

Les jardiniers et les concierges disaient de ce sauvage et acharné travailleur :

— Il est un peu fou, tout de même.

Mais la consigne était aussi bien de respecter cette folie que de se conformer aux ordres de ce fou.

A vrai dire, il n'avait ni la pensée, ni le temps d'en donner.

Même pendant ses repas, la jeune Claudine le voyait parfois s'arrêter, — et sans savoir seulement s'il mangeait et ce qu'il mangeait, — prendre dans sa poche du papier réglé et y tracer de petites barres hiéroglyphiques.

De temps en temps... il disait à Claudine :

— Je ne dînerai pas ce soir... Je sors.

Il faisait un peu de toilette, allait tout simplement prendre le chemin de fer... passait l'après-midi et la soirée à Paris... ne rentrait que par le dernier train...

Et, de plus belle, se remettait farouchement, sans mot dire, à sa besogne.

Cela dura ainsi quelques semaines, jusqu'à un certain soir où, pendant qu'il dînait, il entendit rouler une auto dans le parc.

Ce bruit inattendu... inexplicable surtout — car Roger était au diable dans le yacht de son cousin, — ce bruit le fit sortir de ce rêve que Claudine appelait "le cafard de monsieur Jacques"...

Et il demanda à brûle-pourpoint à sa petite femme de chambre :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, monsieur, c'est madame la marquise...

Jacques faillit s'étrangler en avalant de travers la bouchée qu'il mastiquait...

V

GISELE

— LA marquise, répétait-il stupéfait... la marquise de la Tour du Rouvre ?

— Oui, monsieur... elle arrive avec mademoiselle...

— Mademoiselle Gisèle !

— Ah ! si monsieur les connaît, ça va aller tout seul... parce que nous nous demandions... depuis que papa a reçu la dépêche...

— Vous étiez donc prévenus ?

— Bien sûr... Madame la marquise prévient toujours... pour que tout soit prêt au château quand elle y arrive...

— Et vous ne m'avez rien dit !

— Monsieur... on n'a pas osé... monsieur n'aime pas quand on lui parle...

— Mais sacrebleu, pour une chose de cette importance !

— Oh ! bien, monsieur, vous le savez maintenant.

Et Jacques, encore plus troublé que mécontent, acheva son dîner à la six-quatre-deux — pour se précipiter aussitôt dans le salon qui lui servait de cabinet de travail.

— En voilà bien d'une autre ! Cette marquise qui ne devait pas mettre ici les pieds de tout l'été...

... Qu'est-ce que je vais faire ?... Je ne peux plus travailler... Je ne peux plus rester ici... Il faut que je me défile... et vivement.

... Il y a peut-être encore un train ce soir... J'ai justement là un indicateur...

Il s'arrêta au moment où il allait ouvrir le petit livret.

— Voyons... voyons... je ne dois cependant pas me conduire comme un gamin... ni agir en malappris...

... Je lui ai été présenté, à cette marquise, je la connais... Je ne peux pas décemment quitter cette maison, qui est aussi sa maison, sans la saluer et prendre congé.

... Ou bien j'aurai l'air d'un individu entré ici par contrebande et qui se sauve quand arrivent les maîtres du logis... Non, je ne partirai que demain...

... Ah ! quel embêtement ! Et ce Roger qui ne me prévient pas ! Au fait, sur son bateau, il ne doit rien savoir que par le sans-fil... et sa mère n'a pas dû lui envoyer de ces dépêches-là... Mais pourquoi revient-elle ? Pourquoi n'est-elle pas allée en Touraine ? Moi qui travaillais si bien... Ce que je vais terminer rue Caumartin ne vaudra rien du tout...

Il en était là de ses réflexions amères, lorsqu'on frappa à la porte du salon.

— Qu'est-ce encore ?... Entrez, fit-il d'une voix qui réellement était peu engageante.

On ouvrit — et Jacques entendit la voix de Claudine :

— C'est une lettre que la femme de chambre de Mme la marquise doit remettre à monsieur.

Il fronça involontairement les sourcils.

— Ça commence déjà, murmura-t-il entre ses dents...

Mais, s'armant aussitôt de son sourire le plus correct :

— Bien. Donnez.

Et il lut :

"Cher monsieur,

"On m'apprend que vous êtes au pavillon, que vous vous y êtes réfugié pour "travailler en paix — et que j'arrive à la "Tour aussi malencontreusement que possible.

"Vous allez voir que tout cela s'arrangera. Si vous avez, ce soir, un moment à "vous, venez voisiner au château. Je vous "expliquerai ce qui m'a forcée à modifier "mon programme du printemps, — et je "serai très heureuse de vous serrer la main "et de vous rassurer sur les suites que "pourrait avoir pour vous ma petite aventure.

"Marquise de la TOUR DU ROUVRE."

— Ça y est, grommela-t-il encore... Il faut déjà commencer à marcher... Pendant ce temps, c'est ma marche du troisième tableau qui ne marchera pas...

... Enfin...

Et s'armant à nouveau de son sourire :

— Dites à madame de la Tour du Rouvre que j'aurai tout à l'heure l'honneur... et le plaisir... de me présenter chez elle.

Et il ajouta à part soi :

— La visite sera faite... et je partirai demain matin.

... Oui... mais quand on va prendre congé des gens, ce n'est pas une raison pour leur faire peur.

Et puis... elle avait beau arriver malencontreusement, la marquise de la Tour du Rouvre était une charmante... une exquise maman aux cheveux gris...

Sa fille, la soeur de Roger, une blonde délicieuse...

Il ne les avait vues qu'une fois, mais il eût été impossible de se montrer plus accueillantes, plus aimables que ces dames ne l'avaient été...

Lui, — il s'en souvenait aujourd'hui pour se moquer de lui-même, — lui, il en avait rêvé, de cette blonde, aux yeux pleins de flamme...

Donc, il fit un petit bout de toilette, assez discrète pour passer inaperçue... assez adroite pour qu'il ne perdît aucun de ses avantages — au contraire...

Il se regarda une dernière fois dans la glace de l'armoire anglaise, constata avec satisfaction qu'il n'était pas plus mal qu'un autre — et prenant son chapeau, il s'en alla faire sa visite.

Un grand valet de pied, arrivé sans doute en même temps que la marquise, l'avait introduit dans le salon déjà débarrassé de ses housses.

Par une autre porte, la marquise y entra presque aussitôt.

Elle était seule... et allant à lui, la main tendue :

— Avant tout, cher monsieur, j'ai mille pardons à vous demander.

— Oh ! madame... protesta-t-il : — Pour être venue dans votre maison ?...

— Certainement... à l'improviste... sans crier gare... et pour avoir troublé... inquiété... un artiste en train de travailler. Cependant, j'ai une excuse.

— Vous êtes chez vous, madame... Tant pis pour l'intrus qui profitait sournoisement de votre absence... La voilà, l'excuse.

— J'en ai une meilleure. Brusquement, je me suis trouvée sans asile.

— Oh ! fit-il sans pouvoir s'empêcher de sourire.

— Mais oui. On fait des réparations, rue de Bourgogne.

— Je sais... Roger me l'a dit...

— Et notre pauvre cousin, là-bas, à St-Aygulf...

— D'où vous arrivez...

— Notre pauvre cousin vient de prendre une abominable crise de goutte... Il remplit la maison de ses gémissements et de ses cris... il ne veut voir personne... nous devenions chez lui, ma fille et moi, des créatures aussi gênantes qu'inutiles...

— En effet, dit Jacques.

— Et lorsque je lui ai fait mes adieux en lui annonçant notre départ, je crois que pour la première fois, il a éprouvé un petit mieux qui lui a permis de m'embrasser tendrement en me disant: — "Oui, partez vite... Laissez-moi hurler tout seul: j'aime mieux," ajouta la marquise.

— Au moins, il y mettait de la franchise, ce pauvre monsieur.

— Alors nous avons envoyé une dépêche... nous avons pris le train... sauté dans l'auto. Et vous ne vous figurerez jamais notre stupéfaction lorsque le fidèle Benoît nous a appris, pendant qu'il nous aidait à descendre de voiture, que Roger avait installé un hôte au pavillon de l'abbé — et que cet hôte c'était vous, mon cher maître...

— Oui. C'est au moment où il partait pour sa croisière...

— ...dans le yacht de Pierre d'Arthis... Je sais. Il m'a écrit... sans me fixer, d'ailleurs, sur l'époque de son retour... que sans doute il ignore lui-même...

— Il avait parlé d'un mois.

— Mais le mois s'avance... Il ne m'a plus donné signe de vie. Et à vous?

Jacques ne pouvait cependant pas raconter à la marquise de la Tour du Rouvre que Mlle Florentine, du Nouveau-Lyrique, avait eu l'autre jour, en le voyant arriver, une petite... toute petite crise de larmes, parce qu'elle venait de recevoir une lettre écrite "en vue de Candie" — et que cette lettre lui annonçait une prolongation d'itinéraire et, par conséquent, d'absence... peut-être de plus d'un mois encore...

Il se borna donc à répondre:

— A moi non plus, il n'a pas écrit.

... Mais, s'empressa-t-il d'ajouter, le travail que j'étais venu faire ici dans de merveilleuses conditions de solitude et de calme...

— Un nouvel opéra? demanda-t-elle avec un intérêt souriant.

— Oui, madame... qui m'a été demandé par Astarac pour la saison prochaine. Ce travail est maintenant achevé... et je compte justement partir demain...

... Au moins, aurai-je pu vous dire toute la gratitude que j'ai à Roger, pour le service qu'il vient de me rendre en me donnant une hospitalité...

— ...A laquelle vous renoncez le jour où j'arrive...

— Je vous ai expliqué, madame, que mon travail...

— ...Était achevé, oui, mon cher maître.

C'est même un beau mensonge que vous venez de faire...

— Je vous assure...

Et voilà que, juste à ce moment, la porte s'ouvrait — et que Gisèle de la Tour du Rouvre entra, toute souriante... tout enveloppée de sa beauté blonde...

— Eh bien, faisait-elle gaiement, celui qui nous aurait dit que nous allions nous retrouver ici avec M. Lepradier...

La marquise ne la laissa pas achever.

— Il t'aurait fort étonnée, celui-là. Eh bien, je vais t'étonner beaucoup plus. M. Lepradier est ici depuis trois semaines... Il était venu pour y composer un opéra... l'opéra qu'Astarac lui demande pour la saison prochaine. Je suppose qu'il a au moins trois actes, cet opéra... Est-ce que je me trompe, monsieur Lepradier?

— Il en a quatre, fut obligé d'avouer le compositeur.

— Eh bien, en trois semaines, il l'a commencé et achevé — voilà ce qu'il vient de m'apprendre en m'annonçant qu'il partait demain.

— Oh! monsieur!... s'écria la jeune fille, — avec un si gentil accent de reproche, — Oh! monsieur, c'est donc nous qui vous faisons partir?

— Ne le croyez pas, mademoiselle...

— Mais il n'est pas fini, votre opéra... vous en avez peut-être encore pour un mois... deux mois... Je sais bien que c'est très long à composer une belle œuvre comme celle que vous donnerez au public après votre grand succès de la *Fête à Venise*... Alors... Si ce n'est pas parce que nous arrivons, pourquoi partez-vous?

Oui elle était gentille... elle était délicate en lui disant cela d'un petit air de reproche qui ressemblait aussi à de la déception... à un peu de chagrin...

Et Jacques tout embarrassé, tout troublé:

— Je pars, mademoiselle... parce que j'ai besoin d'une solitude que je ne trouverais plus ici... Pendant trois semaines j'ai vécu en sauvage... en loup-garou, dans cette maison où je m'hypnotisais sur ma tâche... et où je ne devais compte à personne de mes excentricités involontaires et de mes sautes d'humeur quand ça marchait bien ou quand ça allait mal...

... Mais maintenant!...

— Maintenant, interrompit la marquise, qu'y a-t-il de changé dans votre programme et dans votre existence?...

... Nous sommes au château... Vous êtes au pavillon... un rideau d'arbres nous cache les uns aux autres... et c'est trop loin pour qu'on vous entende d'ici taper sur votre piano... même quand vous le châtiez avec le plus de mauvaise humeur...

— Vous ne vous doutez pas, madame, de la ridicule mentalité des pauvres artistes...

— Et vous, cher monsieur, vous vous figurez peut-être que, dans tous les coins du

parc nous allons jouer avec vous à cache-cache...

... Détrompez-vous, nous sommes de pauvres femmes. Nous venons pour nous reposer après une crise inattendue qui, je vous l'avoue, m'a coupé bras et jambes. J'ai assez, pour prendre l'air, pendant le jour, du parterre qui est là, devant les fenêtres du salon... Demandez à Gisèle: jamais nous n'allons plus loin...

— C'est vrai, affirmait la blonde jeune fille, maman est d'une paresse... Voilà au moins cinq ou six ans... depuis que je ne suis plus une gamine... qu'elle n'a pas voulu aller jusqu'au rouvre... au fameux rouvre que vous connaissez maintenant, monsieur Lepradier.

— Une merveille, mademoiselle.

— ...Où Claudine nous a dit, — parce que nous l'avons fait bavarder, Claudine, — où elle nous a dit que vous alliez quelquefois vous promener la nuit... en marchant à grands pas... en chantonnant entre les dents... et puis en vous sauvant tout à coup, pour aller jouer sur le piano du pavillon des choses jolies... jolies... Vous voyez que tout se sait...

— Et vous voyez, vous, mademoiselle que ces exercices-là ne peuvent s'exécuter que dans la solitude...

— Mais vous ne vous figurez peut-être pas, s'écriait la marquise, que nous avons l'habitude de nous y promener à la belle étoile, dans les allées du parc... Nous restons chez nous, après dîner, comme de bonnes bourgeoises... Surtout en ce moment de l'année où mes rhumatismes recherchent le coin du feu... Vous aurez demain, comme vous l'aviez hier, toute liberté de continuer vos cavalcades autour du vieux rouvre...

— Je vous certifie, madame...

— Et puis, fit-elle avec un sourire qui devenait un peu autoritaire: c'est moi, monsieur Lepradier, qui vous prie d'essayer au moins. Vous ne voudriez pas que mon fils m'adressât le reproche — et il serait en droit de me l'adresser — de n'avoir pas fait tout mon possible pour vous empêcher de partir.

— Vous ne voudriez pas? insistait Gisèle.

Et la marquise, comme si elle prenait un engagement décisif:

— Je vous promets que si vous ne venez pas au château et dans ce parterre, vous ne nous rencontrerez jamais.

... Je vous promets que nous vous ignorerons autant que vous voudrez nous ignorer vous-même... ne réclamant de vous qu'une visite d'adieu quand ce bel opéra sera terminé... mais terminé pour tout de bon, cette fois.

... Je prends cet engagement pour ma fille et pour moi.

— Oui, monsieur Lepradier, pour moi aussi, répéta la blonde jeune fille dont le

sourire commençait déjà à mettre en déroute les résolutions du compositeur.

— Vous n'aurez, spécifiait la marquise, affaire qu'à Claudine et à sa mère... exactement comme cela existait avant notre arrivée. Vous vivrez comme un sauvage... comme un loup garou...

Il ne put s'empêcher de rire :

— Roger disait "comme un ours qui joue de la lyre"...

— Bravo, s'écria Gisèle... C'est mon frère qui a prononcé le mot définitif... Rentrez dans votre tanière, monsieur l'ours... et allez pincer les cordes de votre instrument.

— Je vais essayer, mademoiselle... Et je vous promets, c'est à vous que je dédierai *Brocéliande*...

— C'est le titre ?

— Oui, mademoiselle. Ça se passe dans des forêts de chênes... c'est plein d'enchantements et d'amoureuses... Ah ! que je voudrais faire quelque chose de très bien !... de très beau !...

... Mais oui, s'écria-t-il, pris d'une fièvre soudaine, j'allais partir comme un sournois, comme un niais... et je vis dans le décor de mon opéra... Je suis dans un parc enchanté...

... Je vous remercie, madame... je vous remercie de tout mon cœur d'avoir eu la bonté d'insister pour me retenir ici...

... Laissez-moi faire l'ours encore quelques semaines... laissez-moi mettre l'œuvre sur pied... Quand je n'aurai plus que mon orchestration à écrire... je vous de-

Lui, il avait pu les plonger, ses yeux manderai la permission, mesdames, de vous jouer *Brocéliande* au piano...

C'est vous qui en aurez la première audition... L'ours se sauve... il va travailler !...

Et puis, ce qui devait arriver arriva.

Quand une belle jeune fille et un jeune homme, un impulsif, un imaginaire, un artiste, sont à quelques pas l'un de l'autre, il y a une instinctive attraction qui les fait, par hasard, se détourner de leur chemin pour s'aventurer, par hasard aussi, dans le chemin de l'autre.

En dépit de ses résolutions, à lui, — en dépit de sa réserve, à elle, — Gisèle de la Tour du Rouvre se rencontra dans une allée du parc avec Jacques qui y promenait sa fiévreuse... son inquiète inspiration...

Ils échangèrent quelques mots... repartirent bien vite, chacun de son côté.

Mais ces quelques mots avaient été échangés avec une bonne humeur qui ressemblait presque à une complicité rieuse.

Mais Gisèle avait eu le temps de bien constater que les yeux noirs de Jacques la regardaient avec un plaisir où il y avait une discrète... très discrète nuance d'admiration.

Lui, il avait pu les plonger, ses yeux noirs, dans le regard limpide — bleu comme la mer — de Mlle de la Tour du Rouvre.

Il y avait découvert plus de sympathie encore que de curiosité...

Et, pendant qu'il regagnait le pavillon de l'abbé, il s'était dit en poussant un grand soupir :

— Comme elle est jolie !

Toujours par hasard, ils se retrouvèrent plusieurs fois... souvent... sur le chemin l'un de l'autre...

Chaque fois, ils s'attardèrent un peu plus longuement... un peu plus familièrement à causer — comme des camarades qui se rencontrent — et qui se donnent des nouvelles de ce qui les intéresse.

— Eh bien !... *Brocéliande* ?

— Elle prend tournure.

— Vous en êtes content ?

— On n'est jamais tout à fait content. Mais enfin... ça ne va cependant pas trop mal.

— Je suis sûre, moi, que c'est exquis.

— Ah !... je voudrais que ce fût encore plus aérien... plus immatériel... et cependant tout enveloppé de passion...

Et voilà qu'il se laissait aller à lui raconter :

— Pensez donc ! j'ai là deux amoureuses qui, en s'éveillant à l'amour font aussitôt naître de la beauté... Comme dans le conte de *la Belle et la Bête*...

... Ah ! Je me figure cependant que je leur ai chanté à ce moment de jolies choses...

Et brusquement :

— Je sais par Roger que vous avez un goût musical d'une délicatesse affinée. Voulez-vous que je vous donne une idée de cette scène... Vous m'en direz franchement votre opinion... C'est à cela surtout que je tiens.

Et comme ils n'étaient pas loin du pavillon de l'abbé dont le salon, par ce joli après-midi du premier printemps, ouvrait toutes grandes ses baies vitrées, — ils étaient entrés...

Jacques aussitôt s'était mis au piano.

Il avait préludé en donnant quelques explications à la jeune fille debout à côté de lui, regardant du coin de l'œil les feuillets tout raturés, où il avait jeté l'idée, toute frémissante de son envol...

Et puis, — de cette jolie voix de baryton qui lui avait été si utile pour faire entendre à Astarac la *Fête à Venise*, — Jacques avait chanté la phrase du duo, — celle qui est devenue si célèbre :

Dans les enchantements de la forêt pro-
[fonde...]

— Oh !... encore une fois... redites-la,

voulez-vous ?... fit la jeune fille d'une voix qu'étouffait une émotion sincère.

Il la recommença — avec plus d'intensité dans l'expression...

Et quand il eut achevé :

— Ah ! il faudrait maintenant, pour bien vous donner une idée de la suite, il faudrait deux voix... celle de Chislaine qui répète la phrase que je viens de chanter, celle de Rimbault qui se fait alors entendre... Enfin, je vais vous dire la phrase de Rimbault...

Et voilà que Gisèle :

— Voulez-vous que j'essaie, moi, pendant ce temps, de répéter celle que vous venez de si bien dire... Je vois qu'elle est assez lisiblement écrite... et je suis un peu musicienne...

Non seulement elle était musicienne, mais elle avait une voix charmante...

Ce fut une révélation...

Ce fut pour donner aussitôt — mieux qu'un prétexte — une attrayante nécessité à ces rencontres devenues quotidiennes et aussi désirées maintenant par le musicien que par la jeune fille qui devenait son interprète et aussi sa collaboratrice.

On travaillait ensemble.

C'était tout naturel, à présent, qu'au sortir d'une séance fiévreusement laborieuse, Jacques allât prendre un peu de repos dans le salon du château... dans ce salon hospitalier où il pourrait encore parler de l'œuvre dont il subissait l'empêrueuse obsession.

Gisèle en lui faisant comparer l'excellent piano du château au vénérable instrument relégué dans le pavillon de l'abbé, l'avait forcé à s'apercevoir que la sonorité de cette vaste pièce était bien meilleure que celle du petit salon où il travaillait.

De là à essayer au château tous les effets de *Brocéliande*, tous les récits, toutes les scènes où maintenant Gisèle s'aventurait audacieusement, — pour l'étonnement souriant de la marquise et pour l'admiration attendrie de Jacques, — il n'y avait eu qu'un pas bien vite franchi.

D'ailleurs, l'œuvre commençait à se tenir à peu près sur ses pieds.

On en était aux détails — aux sélections — au choix des variantes que, décidément on adopterait...

Et c'est surtout à ce moment que la collaboration de la belle fille blonde devenait réelle et importante.

C'est elle qui, par son exécution, leur donnait leur charme... leur couleur... à ces variantes qu'elle exécutait, l'une après l'autre, — attentivement... presque anxieusement écoutée par Jacques...

Après quoi, c'est encore elle qui, le plus souvent concluait : — Voilà celle que je préfère...

Et c'était de plus en plus rare, qu'il ne décidât pas aussitôt :

— Prenons donc celle-là. Moi aussi je la

trouve meilleure à présent.

Et pendant ce temps, — sans qu'ils se fussent jamais dit un mot étranger à cette collaboration, à cette communion d'art, — pendant ce temps, il n'y avait dans leurs regards, — dans l'instinctif éveil de leurs jeunes floraisons, — il n'y avait que l'émotion, que le trouble d'un amour naissant.

... ..

Ce jour-là, ils étaient au piano dans le salon du château.

La marquise, qui aimait bien la musique, mais qui éprouvait cependant le besoin de passer parfois à un autre plaisir qu'à celui qui renaissait toute la journée autour d'elle, — la marquise n'était pas là.

Elle venait de recevoir des nouvelles de Roger qui annonçait — enfin! — son retour incessant, et elle s'occupait d'installer sa chambre au premier étage...

Et, dans le salon, après avoir essayé le final du quatrième acte, — qui était aussi la fin de l'énorme travail de composition exécuté par Jacques pendant ces deux mois d'un incessant, d'un gigantesque effort, — ils parlaient un peu mélancoliquement des choses de demain.

— Voilà Roger qui arrive.

— Et moi qui vais partir.

— Oh!... parce qu'il revient?

— Non, parce que j'ai fini... vraiment fini, cette fois.

— Et votre orchestration?

— C'est un métier d'ouvrier, cela... Plus besoin d'inspiration, ni d'inspiratrice.

— Ah! soupira-t-elle en souriant: — l'inspiratrice... vous l'aurez bien vite oubliée.

— Jamais! s'écria-t-il avec une involontaire... une soudaine chaleur.

Et elle, toujours en souriant, et en le regardant du clair regard de ses yeux bleus:

— C'est vrai... vous seriez ingrat d'oublier, ce dont je me souviendrai toujours avec tant de douceur... Vous m'avez initiée à votre art, monsieur Jacques...

— Ah! si joyeusement... pendant quelques jours d'une intimité... qui auront été les plus heureux de ma vie... Vous m'avez été une si précieuse collaboratrice!...

— Oh! collaboratrice!... se récriait-elle.

— Oui! je vous devrai une part... plus grande que vous ne croyez... du succès de *Brocéliande*!... et je vous en garderai tant de reconnaissance!

... C'est si bon de conserver dans son cœur une reconnaissance attendrie... C'est si rare d'avoir trouvé sur son chemin une femme qui vous comprenait... qui vous complétait... qui devenait la compagne d'art... de joie...

... Oh! Qu'est-ce que je dis! s'écria-t-il, presque épouvanté de sa hardiesse.

Mais il entendait Gisèle lui répondre:

— Vous dites ce que je pense moi-même. Devenir la compagne... la collaboratrice...

quel rôle admirable!... Quel rôle que les plus orgueilleuses seraient fières de jouer auprès d'un artiste aimé...

Mais c'est elle, maintenant qui se taisait en rougissant...

... En même temps que la marquise de la Tour du Rouvre entraînait dans le salon un papier bleu à la main:

— Voilà une dépêche, Roger arrive ce soir...

... ..

C'était une diversion...

Jacques en avait profité pour s'esquiver... pour se sauver chez lui.

Et maintenant, enfermé dans le pavillon de l'abbé, — bien seul avec lui-même, — il revoyait, plein d'épouvante, l'abîme où, tout à l'heure, il avait failli se jeter.

Sans l'arrivée providentielle de la marquise, quelles folles... quelles irréparables paroles n'allaient pas s'échapper de ses lèvres et de son cœur?

Car il ne songeait plus à s'en défendre. Il l'adorait, cette enfant blonde...

Il se sentait attiré vers son printemps par tout ce qu'il y avait en lui de jeune, d'ardent, d'amoureux...

Oui, il aimait... Il s'était laissé aller à la douceur, à la griserie de cette exquise aventure... Il avait obéi à la loi qui commande à l'amour de naître et de faire éclore l'amour...

Et il avait bien vu qu'elle aimait aussi. Elle ne savait pas s'en cacher, la délicieuse, la pure, l'adorable fille.

Elle l'aimait! Quand il s'était laissé aller à lui dire ce que jamais ses lèvres n'auraient dû avouer, elle avait aussitôt répondu par des mots qui l'engageaient, elle aussi... des mots dont il restait tout tremblant d'une folle... oh!... d'une funeste ivresse.

Parce qu'il ne devait pas... il ne pouvait pas se faire aimer d'elle.

Ah! s'il s'était vraiment appelé Jacques Lepradier! c'est sans déchoir, sans s'amoindrir, que Gisèle de la Tour du Rouvre aurait pu devenir la femme d'un artiste dont l'avenir se dessinait déjà comme un brillant... ils disaient tous comme un superbe avenir.

Mais il s'appelait Jacques de Pontailly.

Il était le fils d'un pauvre homme condamné injustement, mais condamné régulièrement par un arrêt de cour d'assises, à vingt ans de travaux forcés.

Son père était innocent... C'est pourtant en vain qu'une fois déjà sa pauvre mère avait essayé d'en proclamer l'innocence...

Les juges l'avaient menacée, si elle persistait, de la condamner elle-même... et ce nouveau déni de justice l'avait tuée...

Est-ce ce nom déshonoré — Pontailly — qu'il irait offrir à cette jeune fille en lui disant:

— ...Voilà comment je me nomme, voilà

ce que je cachais par honte. Pour vous épouser, il faudra bien que je le reprenne, ce nom de Pontailly... il faudra bien que je rende public, scandaleux, le déshonneur que personne à présent ne soupçonne... que personne ne devait connaître avant le jour où je pourrais crier la réhabilitation en même temps que j'avouerais la honte...

Et, se révoltant lui-même contre la pensée de cet aveu:

— Non! non! Je le garderai ce secret abominable... Et puis — ah! cela surtout — je serai un honnête homme.

... Mon opéra est composé. Je peux maintenant le terminer partout: dans le tapage d'une auberge de village comme dans le bruit d'une rue de Paris.

... Ce n'est plus qu'une besogne d'artisan... d'ouvrier, qu'il me reste à poursuivre et à mener dur, — à la journée — pendant cinq ou six semaines...

... Je partirai demain.

... Roger arrive ce soir. Ce sera un prétexte pour lui serrer hâtivement la main et le laisser en famille.

... Pendant ce temps, je ferai discrètement mes préparatifs de départ.

... Et, demain, c'est à lui d'abord que je dirai adieu en prétextant que j'ai absolument besoin de rentrer à Paris pour mener à bien ce qui me reste à terminer.

... Alors... c'est accompagné par lui que je prendrai congé de sa mère et de sa sœur... que je leur dirai ce que je viens de dire à lui-même...

... Et puis j'ajouterai, avec l'accent de la vérité — car il faudra l'avoir, l'accent... — que je viendrai bientôt... que trop de profonds souvenirs me rattachent à la Tour du Rouvre pour que je n'y revienne pas avec empressement... avec joie...

... Et je partirai pour ne plus jamais ni revenir, ni apparaître.

... Si, plus tard, Roger me demande pourquoi je fuis sa maison... Eh bien! je trouverai une raison... je répondrai un mensonge...

... Et j'aurai été un honnête homme.

... Je ne peux pas... je ne dois pas aimer Gisèle...

... Elle restera dans mon cœur, comme un souvenir inconsolé... mais je ne ternirai pas la limpidité du sien... et il n'y aura eu, entre nous que l'imprudence de quelques mots... Ah! Dieu merci... bien vite oubliés.

VI

DANS LES FLAMMES

Pendant ce temps, Roger de la Tour du Rouvre arrivait au château.

Il était enchanté du beau voyage qu'il venait de faire avec son cousin d'Arthis, — déjà reparti, lui, pour d'autres aventures.

Il était heureux, infiniment heureux de retrouver cette mère qu'il adorait et dont

il se savait pourtant l'inquiète préoccupation en même temps que le grand amour.

Heureux aussi — joyeusement heureux de serrer dans ses bras cette soeur cadette qu'il essayait d'aimer un peu comme un papa, maintenant qu'il était le chef de la famille.

Entendons-nous: c'est comme un très jeune papa qu'il l'aimait... un papa qui ferait beaucoup la fête et dont l'amour paternel ressemblerait ainsi à un petit remords, quand il mettrait les baisers doubles pour faire oublier à cette Gisèle les jours et les semaines où il n'avait pas eu le temps de trouver une minute pour penser à elle.

C'est l'ensemble de ces grandes affections et de ces petits remords qu'il appelait "le sentiment de la famille"...

Et ce sentiment-là, au sortir du train, l'avait poussé tout droit dans une auto qui, de la gare de Lyon, l'amènerait bien plus vite à la Tour du Rouvre que la ligne de l'Ouest-Etat.

De cette façon, son premier bonjour, sa première étreinte seraient pour celles de son sang: pour sa mère et pour sa soeur; Florentine, qui l'attendait depuis deux mois, attendrait bien encore vingt-quatre heures.

Aussi, de Marseille, ne lui avait-il télégraphié son arrivée que pour le lendemain — en se gardant surtout de lui dire à quelle heure et par quel train il débarquerait à Paris.

Et il combinait:

— Je passe tranquillement ma soirée avec maman et Gisèle. Je leur donne, pauvres chères, quelques heures de grande joie... Je termine cette petite fête par une nuit idéale, dans ma vieille bonne chambre... dans mon vieux bon lit...

... Et puis, demain reposé, dispos, je prends le train... Je tombe, comme un bolide matinal, avenue Gabriel, chez Florentine... qui me fera une scène de larmes... qui prendra une crise de nerfs... et qui, après cet indispensable préambule, me sautera au cou et me témoignera, sans erreur possible, que mon retour ne la laisse pas dans une froide indifférence. Cette autre petite fête sera tout à fait charmante.

.. .. .

C'est donc dans ces dispositions que Roger était arrivé à la Tour du Rouvre.

Pour commencer, tout s'était à peu près passé comme il l'avait prévu... avec cette légère modification au programme, cette modification à laquelle il ne songeait plus: l'apparition de Jacques Lepradier qui venait lui souhaiter la bienvenue en le remerciant des deux mois de merveilleux travail dont il lui était redevable.

Roger, enchanté de le revoir, lui avait affectueusement serré la main... et, presque aussitôt Jacques avait eu la discrétion

de disparaître, le laissant tout entier à sa mère et à sa soeur.

C'est après son départ qu'une chose assez inattendue avait surpris Roger et lui avait fait dresser l'oreille:

La façon dont la marquise — dont Gisèle surtout — parlaient de Jacques Lepradier.

Roger n'était ni un enfant, ni un naïf.

A l'enthousiasme qui éclatait dans les yeux bleus de sa soeur, aux admirations qui débordaient quand elle parlait du chef-d'oeuvre dont elle avait été un peu la collaboratrice, il avait complaisamment répondu en disant toute la sympathie que lui inspirait l'homme et toute l'admiration qu'il avait, lui aussi, pour l'artiste.

Mais il s'était aussitôt demandé, à part soi:

— Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que Gisèle s'est mis en tête? Qu'aurait-elle ébauché avec Jacques?...

Bah! cela ne pouvait pas être bien grave.

Et comme il était tard... comme Roger se sentait très las du voyage...

— Je tirerai ça au clair, demain... tout simplement avec Jacques...

Et il était allé se coucher.

Sa mère et sa soeur l'avaient accompagné — et, arrivés au grand escalier:

— Nous montons au premier étage?... avait-il demandé à la marquise.

— Nous te conduisons chez toi... dans ta chambre, oui, mon chéri.

— On ne l'a donnée à personne, cette fois?

— Tu as bien vu qu'il n'y a ici que M. Lepradier... et c'est toi-même qui l'as installé au pavillon de l'abbé.

— Il y est même admirablement, faisait-il en riant, il a deux chambres... il peut changer quand il veut...

— Mais non, protestait Gisèle, il n'est pas indiscret comme cela, monsieur Jacques. Il n'en a pris qu'une... celle qui s'ouvre sur le salon dont il a fait son cabinet de travail. L'autre est telle que tu la connais. On n'y a pas touché... pas plus qu'on n'a touché ici à la tienne... la chambre d'honneur... la chambre de monsieur le marquis...

Ils y arrivaient.

— Oui, faisait la marquise, c'est moi qui ai passé la journée avec deux femmes de chambre pour que tout cela soit bien en état.

— Vois, insistait Gisèle, c'est moi qui ai fait et qui ai mis ce petit bouquet, là sur la cheminée... oh! tout petit, pour qu'il ne t'incommode pas pendant la nuit... et pour qu'en le voyant tu penses à moi.

— Oui, ma jolie, c'est en pensant à toi et à maman que je vais m'endormir du sommeil du voyageur éreinté...

... Ah! que je vais donc bien dormir!

Et, en effet, après les avoir embrassées

et leur avoir souhaité une nuit aussi bonne que celle qu'il allait passer lui-même — il s'était hâté d'ouvrir son nécessaire, de faire sa toilette... et de se fourrer dans ces draps qui sentaient une bonne odeur d'iris...

Il s'endormait déjà lorsque, se retournant paresseusement, il vit, par la porte restée grande ouverte, que le cabinet de toilette était éclairé.

— Ah! que c'est ridicule... je n'ai pas tourné le bouton d'électricité... Il faut que je me lève...

Mais se retournant presque aussitôt pour ne plus voir cette lueur dénonciatrice.

— Et puis, zut! Ça brûlera jusqu'à demain comme dans les villages des Alpes, où on n'éteint jamais les ampoules que les chutes d'eau actionnent jour et nuit... Ah! non, je ne sortirai pas de mon lit... j'y suis trop bien.

Il ferma les yeux.

— Tout de même, ça me fera plaisir de la revoir, cette petite Florentine... Elle est insupportable... mais gentille pourtant... très gentille avec ses yeux et ses cheveux noirs comme la jalousie.

... Gisèle aussi est gentille avec ses cheveux blonds et ses yeux qui sont devenus des yeux d'amoureuse...

... Voilà ce qu'il faudra tirer au clair, demain...

... Oui... demain matin... pas ce soir..., j'ai trop envie de dormir...

Il n'acheva pas. Il était parti pour le pays du sommeil et des rêves...

.. .. .

Il fut brusquement réveillé par une insupportable sensation d'étouffement...

Il ouvrit les yeux: la chambre était pleine d'une épaisse fumée...

Là-bas... du côté du cabinet de toilette. Ah! Dieu! des flammes... des flammes allongées qui léchaient les tentures... qui roulaient vers lui...

C'était un incendie... Il avait couvé là... pendant combien de temps?... et il éclatait maintenant dans toute sa foudroyante intensité.

Roger sauta du lit...

Suffoqué... les yeux pleins de larmes... à moitié étourdi, il trébucha sur le tapis qui, là-bas, commençait à s'enflammer... pendant qu'un mur infranchissable se dressait maintenant entre lui et la porte donnant sur le vestibule... la seule par laquelle il aurait pu s'enfuir.

Et voilà qu'à présent il entendait des clameurs... en bas... au-dessous de sa fenêtre...

C'est là — s'il ne voulait pas mourir étouffé... brûlé... — c'est là qu'il fallait aller... pour ouvrir cette fenêtre... pour donner de l'air dans cette chambre où on ne respirait plus que des flammes... pour crier au secours!...

Mais c'était effroyable, cette sensation qu'il éprouvait maintenant... cette sensation de manque d'air... d'asphyxie mortelle... pendant que sa tête... sa pauvre tête éclatait.

Il avançait cependant, en chancelant... en s'accoudant aux meubles... il s'avancait vers cette fenêtre qui semblait reculer.

Ah!... il avait pu s'y traîner... saisir éperdument l'espagnolette...

Et pendant qu'en bas on criait... on appelait toujours, il avait d'un effort désespéré... suprême... tiré à lui un des battants de la fenêtre...

Oui. C'était un suprême effort...

Et, au moment même où la fenêtre s'ouvrit, cédant brusquement à son impulsion, il avait, lui, perdu pied... et il était allé rouler sur le parquet... où il restait sans mouvement... sans connaissance...

Au même instant, trouvant une issue nouvelle, la flamme, qui léchait déjà les rideaux, s'élançait au dehors en tourbillons incendiant la nuit.

Et on entendait crier:

— Ah! le malheureux!... il y était!... il a essayé de sortir par la fenêtre... il n'a pas pu... il est perdu!...

.. .. .

A ces clameurs se mêlaient à présent des cris de femmes.

— Mon enfant!

— Mon frère!...

— Une fortune!... je donne une fortune à qui le sauvera!

Et terrifiés plutôt qu'encouragés par les supplications... par les larmes de, cette mère affolée, ils étaient là — les jardiniers, les domestiques, les gens du voisinage — qui s'attroupaient devant cette fenêtre d'où sortaient des flammes — et qui répondaient en tremblant:

— On ne peut plus passer par l'escalier... la porte qui donne dans la chambre est une fournaise... Par là, si on essayait d'y appuyer une échelle, c'est une fournaise aussi... Il n'y a que les pompiers avec la pompe... Il faut attendre qu'ils arrivent...

Et quand les malheureuses femmes insistaient désespérément, tous ces hommes murmuraient en baissant la tête:

— On ne peut cependant pas aller à la mort... sans espoir de ramener autre chose qu'un cadavre...

Et toujours, la marquise criait de sa voix d'agonie:

— Une fortune!... tout ce que je possède... c'est le dernier de la famille et du nom.

Ah! voilà qu'un garçon de ferme, un solide gaillard arrivait avec une échelle.

— Je risque le coup, madame la marquise!

Il avait appliqué l'échelle, dont l'extrémité pénétrant dans l'intérieur de la

chambre, venait de repousser l'autre battant de la fenêtre...

Ce fut, par cette ouverture soudainement agrandie du double, ce fut un nouveau et soudain jaillissement de flammes...

Si lumineux... si terrifiant dans la demi-obscurité de la nuit, que cet homme, reculant de quelques pas:

— Non... fit-il d'une voix qui frémissait. Non... on se tuerait sans sauver l'autre...

Mais un nouvel arrivant se précipitait alors.

Un homme à demi vêtu qui avait jeté sur son épaule un drap... un drap de lit tout ruisselant de l'eau où il venait de le tremper.

— Jacques!... oh! c'est bien... c'est beau... balbutia la jeune fille...

— Le seul vaillant... le seule héroïque! sanglotait la mère.

Non, il ne s'était pas attardé à seulement répondre à ces femmes éperdues.

Il avait déployé le drap... le drap mouillé... s'en était enveloppé comme d'un manteau sous lequel il disparaissait...

Et puis rapidement, il avait monté jusqu'à la fenêtre...

Là... déjà léché par les flammes, il avait eu lui aussi un mouvement de recul... d'effroi, peut-être.

Mais cet artiste aux mains soignées avait plus d'énergie dans le cœur que ce colosse aux bras musclés qui venait de défaillir devant un trop grand danger.

Il s'était avancé de nouveau... il avait semblé chercher du regard dans l'intérieur de cette chambre illuminée par l'incendie qui la dévorait.

Alors... d'un geste brusque, il avait rabattu sur sa tête un pan de ce drap mouillé qui l'enveloppait tout entier.

On avait — dans le silence soudain de leur angoisse à tous — entendu ces mots bizarres:

— Si je ne le sauve pas... ce sera au moins une belle mort... une mort qui réhabilite...

Et il s'était élancé dans les flammes.

.. .. .

Il y eut dans la foule — car appelé par la cloche du château... par la lueur du sinistre... ils étaient là une foule, à présent, — il y eut la stupeur qui suit les téméraires héroïsmes... ceux où il y a bien plus de chances pour l'échec et la mort que pour le succès qui sera aussi le salut...

Ils restaient muets, haletants... lorsqu'ils se galvanisèrent tout à coup, d'un cri d'indicible terreur...

D'en bas, on venait de voir s'effondrer les poutres en flammes du plafond de la chambre...

Les deux malheureux étaient maintenant ensevelis sous ces débris brûlants...

Mais voilà que d'autres cris répondaient maintenant de l'intérieur de la maison...

où quelques hommes s'obstinaient, avec la petite pompe de jardin, à inonder les couloirs donnant sur l'escalier, pour empêcher la propagation de l'incendie — et donner aux pompiers le temps d'arriver.

Miséricorde de Dieu! c'étaient des cris de joie!

Et ces hommes les avaient poussés en voyant tout à coup, — comme une apparition fantastique, — jaillir du brasier une forme monstrueuse... blanchâtre... tachée de flaque humides et noires... un énorme paquet de linge mouillé qui avait roulé jusqu'en bas de l'escalier.

Alors... une main qui n'avait plus besoin de se protéger contre les flammes avait apparu... le drap tout souillé de fumée boueuse s'était entr'ouvert...

Et Jacques Lepradier avait déposé sur les marches de pierre le corps de son ami encore évanoui — mais préservé de l'incendie, intact... sans brûlures graves... sauvé!...

— Ah! que tu es lourd, soupira-t-il...

Et il perdit à son tour connaissance à côté de Roger qui lui, commençait à renaître à la vie...

.. .. .

A ce moment la pompe du village arrivait avec les pompiers qui apportaient aussi l'échelle de sauvetage...

Et, — selon l'expression du brave capitaine, — on attaquait le foyer d'incendie par des moyens scientifiques.

Ce qui veut dire qu'on y déversait le plus d'eau possible.

Ce qui d'ailleurs, en une demi-heure arrêta à peu près complètement les progrès du feu, permettant de pénétrer sans grand danger dans cette pièce où on pouvait aussi étayer le plafond tout fumant et à demi effondré...

Et bientôt le capitaine pouvait dire à ses pompiers s'escrimant toujours au balancier de la pompe:

— Halte! nous sommes entièrement maîtres de l'incendie... et les dégâts seront, grâce à nous, moins considérables qu'on n'était en droit de le redouter.

Et comme la marquise qui, — pauvre femme — se prodiguait, courant du salon où se ranimait son cher enfant sauvé de la mort, — déjà soigneusement pansé de ses légères brûlures — au jardin où on travaillait à présent pour sauver des flammes le château de la Tour du Rouvre, — comme la marquise remerciait avec effusion le brave capitaine...

— Oui, répondait-il en essuyant son front tout baigné de sueur, oui... mes hommes ont bien fait leur devoir... mais je crois qu'ils boieraient volontiers un coup, maintenant que le devoir est accompli.

— Justin... Thérèse... Marie... apportez à monsieur le capitaine tout ce qu'il vous

demandera pour ses hommes... jamais il n'en demandera assez...

Et elle avait couru au salon où la rappelait toute la joie infinie de son cœur de mère.

Ils étaient là... Roger tout frémissant encore d'avoir été frôlé de si près par la mort hideuse...

... Jacques bien revenu, lui, de sa passagère défaillance...

... Et Gisèle qui pleurait de tendresse... d'effroi... d'admiration...

— Oui, répétait-elle en sanglotant — comme si elle eût peur qu'il n'en fût pas assez persuadé, — oui, Roger, pendant que tous les autres te laissaient lâchement mourir... c'est lui qui t'a sauvé... qui nous a tous sauvés... parce que maman n'aurait pas survécu à son désespoir... et moi... je crois que j'en serais devenue folle...

Et Roger tendait la main à Jacques :

— Oui... c'est pour ma pauvre mère que je te remercie, tout autant que pour moi... Je le sais bien, va, que ma mort l'aurait tuée...

... Et maintenant, nous deux...

Il eut un regard... presque bizarre qui alla de Jacques à Gisèle...

— Nous deux... tu verras si je t'aime... et comme je te le prouverai.

Mais la marquise venait de reparaitre...

... Toute vibrante à présent d'une joie fiévreuse... et s'étourdissant de ses paroles pour calmer un peu l'agitation de ses nerfs.

— Ah ! le bonheur de vous voir là, réunis, sains et saufs... Ah ! Jacques, laissez-moi vous appeler par votre nom... comme aurait fait votre mère... parce que désormais je veux que vous me regardiez un peu comme une mère... Ah ! si heureuse... si reconnaissante, ajouta la marquise.

— Oui; maman, interrompait joyeusement Roger, elle aura son tour, la reconnaissance... parlons maintenant du bonheur.

— Parlons le l'héroïsme ! s'écriait Gisèle.

— Et de la maladresse de ce Roger qui se fait griller dans son lit... ajoutait bien vite Jacques tout ému... tout troublé et qui essayait, par cette diversion, de leur cacher son émoi et son trouble...

... Sait-on seulement comme il s'y est pris pour arriver à ce superbe résultat ?

— Oui, on le sait, s'écria la marquise. Le brave capitaine des pompiers vient de me l'apprendre... C'est encore cette infernale électricité... Il y a eu un court-circuit.

— Comment le sait-il ?

— Il a vu ça dans le cabinet de toilette où les dégâts n'ont pas été très grands parce qu'il ne s'y trouvait pas de tenture pour alimenter l'incendie qui, tout de suite, a gagné la chambre à coucher.

— Un court-circuit, faisait Jacques... Il y avait donc un courant établi... et des

lampes qui brûlaient dans le cabinet de toilette... à deux heures du matin...

Et Gisèle toute stupéfaite.

— Tu n'avais donc pas éteint ?

— Non, avoua Roger en baissant la tête comme un coupable qui renonce à nier l'évidence. Non... J'avais même parfaitement remarqué que l'ampoule du cabinet de toilette fonctionnait toujours... mais j'avais tellement sommeil... j'ai eu la paresse de ne pas me lever pour tourner le bouton...

— Le capitaine a deviné juste, s'écria la marquise... Et comme en faisant installer cette électricité... cette chose diabolique qui m'a toujours fait peur... comme tu avais eu l'imprudence, — c'est toujours le capitaine qui parle, — de ne pas établir de coupe circuit dans le cabinet de toilette, les fils ont rougi... ils ont enflammé la boiserie de la porte... De là, le feu a gagné les tentures de la chambre...

— Enfin... il est éteint.

— Complètement, Dieu merci. Le capitaine laissera deux hommes pour surveiller le moindre retour offensif de l'incendie. Il ajoute que c'est même une précaution inutile qu'il ne prend que pour nous rassurer... Et il nous engage à aller nous reposer dans nos lits, des terreurs... Ah ! mon Roger... des mortelles angoisses de cette effroyable nuit...

— Enfin, mère chérie, tout cela c'est de la douleur déjà oubliée... La Tour du Rouvre n'a pas brûlé... Jacques, par un bonheur providentiel, n'a que les cheveux un peu roussis... Moi, je m'en tire avec une brûlure à la main qui ne me fait déjà plus souffrir, grâce à l'acide picrique de votre pharmacie... Oui, il faut essayer de dormir.

— C'est vrai, s'écriait anxieusement Gisèle... C'est vrai... bien vrai... que, ni l'un ni l'autre... vous n'avez pas plus de mal ?

— Quand nous te le disons, soeurette...

Allons essayer de fermer les yeux.

— Mais où vais-je t'installer ? demandait la marquise encore toute bouleversée. Il y a des pompiers dans ta chambre, mon pauvre petit.

— Et puis, elle n'a plus de plafond, ma chambre.

— On va vite t'en préparer une autre.

— C'est bien plus simple. Il y en a une toute prête dans le pavillon de l'abbé : celle que Jacques n'occupe pas. Elle ne te sert à rien, Jacques ?

— Je ne l'ai même pas ouverte.

— Elle est toute prête. Je vais m'y établir. Adieu, maman, adieu, Gisèle... Embrassons-nous bien fort... bien fort...

Ils eurent une grande étreinte... et pendant que la belle fille blonde était dans les bras de son frère, Roger eut le temps de lui demander tout bas :

— Ça t'ennuiera que nous causions de toi avec Jacques ?...

Elle ne répondit qu'en l'embrassant plus fort encore...

Et lui :

— Maintenant, bon repos. Allons nous coucher, Jacques.

VII

L'AVEU

Ils arrivaient au pavillon d'où Jacques, il y a deux heures, s'était précipité, comme un fou, arrachant un drap à son lit, et partant pour son aventureux sauvetage... pour la mort peut-être...

Depuis que l'incendie était maîtrisé et qu'on revenait de tous ces affolements, la jeune Claudine, la fille du jardinier — celle que Roger appelait la perle des caméristes, — Claudine était bien venue remettre tout cela en état.

Mais si elle avait refait le lit de Jacques, elle n'avait pas touché au désordre de ces valises ouvertes... à moitié remplies... et qui étaient là, autour de la table du salon où Jacques avait rassemblé tout son petit bagage de vêtements, de linge, de cahiers et de rouleaux de musique...

Et Roger voyant ce bizarre assemblage d'objets assez hétéroclites :

— Oh ! s'écria-t-il, tu déménageais donc, quand tu as couru au feu ?

— Je... oui... en effet...

— Tu allais tout boucler ? Pourquoi donc ?

Jacques s'arma de tout son courage pour lui répondre :

— Mon Dieu... je te l'ai dit... mon opéra est fini... J'ai déjà usé et abusé de ta généreuse hospitalité...

Roger le regarda avec des yeux stupéfaits.

— Tu veux t'en aller !

— Dame ! répondit-il en s'efforçant de sourire.

— T'en aller... demain ?...

— Oui... c'était mon intention.

— Comme ça... sans crier gare... sans convenir de rien... Comme ils ont raison les autres de t'appeler le sauvage... Quel ours tu fais !... Tu es donc si pressé que ça de quitter maman et Gisèle ?

— Oh ! peux-tu croire !

— Ou bien, c'est parce que je reviens que tu te sauves...

— Roger... je te répète que je n'ai plus qu'à écrire l'orchestration de *Brocéliande*. C'est un travail que je ferai beaucoup mieux à Paris... Voilà pourquoi je commençais mes préparatifs de départ... juste au moment où j'ai entendu crier...

— Et où tu as fait la petite opération dont tu n'as pas l'air de vouloir me parler ?

Jacques le regarda tout étonné :

— Je ne comprends pas.

Et Roger :

— Oui, l'opération de te jeter dans le feu pour m'en tirer. Allons, vieux frère, ça change un peu le programme, ce petit... ce minime incident.

— Ça me rend très heureux, Roger... oui, très heureux de laisser ici un bon souvenir. Mais...

— Mais tu files quand même... et pour m'annoncer ton départ tu prends un air bizarre... contraint... Tu ris... et je t'assure, tu ne ressembles pas à un monsieur qui a envie de rire...

Et brusquement :

— Tu sais que tu vas faire beaucoup de peine à maman...

Il prit un temps :

— Encore plus à Gisèle.

— Quelle folie !

— Tu as l'air convaincu en me répondant, comme tu avais l'air joyeux en riant.

... Voyons, Jacques... Ça ne te fait donc rien, à toi, de quitter brusquement une maison où, maintenant, tu es aimé comme un fils par ma chère maman ?

— Moi aussi, je l'aime !... Si tu savais comme j'ai été touché quand ta mère... ta délicieuse mère m'a dit des paroles... Ah ! Roger, que je n'oublierai jamais !

— Et Gisèle ?

— Elle est exquise... elle est adorable, ta sœur.

— Alors... tu l'aimes aussi.

— Oui !... comme un frère !

— Est-ce bien sûr que ce soit comme un frère ?

— Oh ! Roger !

— Parce que je me figure, moi, qu'elle t'aimerait mieux qu'un frère, cette petite, si tu voulais y mettre un peu du tien.

— Que veux-tu dire ?... balbutia-t-il en pâlisant.

— Eh ! ce que je dis, grande bête. Je te vois tout tremblant... tout pâle... avec des yeux de détresse... des yeux comme en ont les amoureux qui manquent de courage...

Il haussait les épaules :

— Tu crois donc que je n'ai pas tout de suite compris, en arrivant ici... au premier regard... au premier mot ?...

... Je tombais dans la plus classique et la plus charmante des idylles. L'amour lui sort par tous les pores de la peau, à cette petite fille... elle adore son musicien... son grand homme... son sauvage...

... Et lui, il se demande avec effroi, — avec effroi, parfaitement, j'ai bien vu et bien compris, — il se demande : Où vais-je ?... Où mon élan m'entraîne-t-il ?... Je ne suis qu'un artiste... Je n'ai que mon jeune talent à lui offrir... Hier, j'étais encore un inconnu...

Il l'attira à lui d'une brusque et chaude étreinte :

— Mais tu t'es fait connaître... et puis tu as d'autre chose à offrir à maman que ce talent qui serait déjà une caution... Tu viens de lui rendre son fils vivant... Tu lui

as fait ce don en risquant toi-même une mort effroyable... L'amour de Gisèle a doublé par l'admiration... maman t'appelle son fils... Moi, je veux t'appeler mon frère, Jacques Lepradier. Je te donne ma sœur qui t'aime, que tu aimes.

— Non ! Non ! s'écria-t-il, éperdu.

— Tu ne l'aimes pas !

— Je ne peux pas !... Tu me brises le cœur... Je te jure que je ne peux pas !... Tu me montres le paradis qui s'ouvre... Et moi je ne peux pas... je ne veux pas... je ne dois pas !...

— Tu as un engagement ?... une liaison ?... une chaîne ?...

— Ah ! Dieu non !

— Alors, quoi ? Il n'est plus question entre nous de ridicules vanités de caste... Lepradier vaut la Tour du Rouvre...

— Je ne m'appelle pas Lepradier ! s'écria-t-il follement.

Et il s'arrêta, blême, frémissant, prêt à défaillir.

Roger le regardait avec un immense étonnement.

— Tu ne t'appelles pas Lepradier ?

— Non ! fit Jacques en secouant la tête d'un mouvement fiévreux.

— Alors, comment t'appelles-tu ?

— Je ne peux pas ! je ne peux pas !

Et pris d'une irrésistible crise de désespoir :

— Je suis l'être le plus malheureux de la terre, mon nom est un nom déshonoré...

— Qu'as-tu donc fait ? Quelle faute as-tu commise ?

— Ni moi, ni mon pauvre père... qui est mort victime de la plus abominable erreur judiciaire...

... Roger ! un misérable qui avait tué, qui avait assassiné lâchement un homme dont il se disait l'ami, a accusé mon père du meurtre qu'il venait lui-même de commettre...

... Il l'a fait condamner... aux assises où mon pauvre père est mort, tué par la rupture d'un anévrisme... mort en criant encore son innocence aux juges qui venaient de l'envoyer au bagne...

— Oh ! Jacques, il y a longtemps ?

— Voilà dix-sept ans que ce crime est accompli. L'assassin n'a plus rien à redouter... Il échappe maintenant à la justice... Il peut jouir en paix de la femme qu'il a prise à son ami en le tuant... et de l'immense fortune que cette femme lui a apportée...

Roger était devenu aussi pâle que Jacques.

— La fortune... la femme... où donc cela se passait-il ?

Mais Jacques dont les nerfs s'exaspéraient, Jacques qui ne mesurait plus ses paroles :

— Que t'importe où cela s'est passé ? Si je te dis que c'était à Nice, à Monte-Carlo, dans ce monde cosmopolite de prin-

ces d'aventure et de filles de milliardaires, tu voudras que je t'en dise davantage... que mon supplice dure plus longtemps...

... Que m'importe ! que t'importe ! Je t'ai fait l'aveu du malheur... du désastre qui me désespère et qui me tuera !

... Tu sais que je cache mon déshonneur, que je suis obligé de le cacher pour que les autres — toi aussi, — ne s'écartent pas de moi comme d'un pestiféré...

... Voilà pourquoi j'étais un sauvage ! voilà pourquoi je me sauvais de l'amour de ta sœur, quand cet amour aurait été mon délice, mon paradis !

... Alors, tu vois bien que je ne peux pas rester ici... pas mieux que je ne peux te dire mon vrai nom...

— Eh ! s'écria Roger, je le sais maintenant, ton nom. Je la connais aussi bien que toi ton histoire.

— Qui t'a appris ? que sais-tu ?

— C'est de l'assassinat du marquis de Saint-Gyran que tu viens de me parler.

— Il sait !

Et pendant que Jacques le regardait avec des yeux d'indicible angoisse :

— Allons, c'est bien de lui qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

Jacques eut un sourd gémissement qui était un aveu.

Et Roger :

— Ne me regarde pas avec ce regard effaré. Si les deux ou trois indications — oh ! si vagues — que tu m'as données m'ont tout de suite mis sur la trace des noms que tu te gardais bien de me révéler, c'est que j'ai le droit, moi, d'être bien au courant du crime de Monte-Carlo. Le marquis Robert de Saint-Gyrand était mon oncle...

— Oh !

— Mais oui, le frère de maman... qui est une demoiselle de Saint-Gyrand. Je m'étonne même que jamais, au hasard de la conversation, je n'aie fait allusion à cela, ou que tu ne l'aies pas appris par d'autres.

... C'est maman qui a hérité de toute la fortune qu'il laissait. C'est à elle qu'appartient le château de Saint-Gyrand, en Touraine où justement, elle doit aller passer quelques semaines quand la belle saison sera plus avancée.

Et Roger de la Tour du Rouvre démontra aussitôt à Jacques comme il se rappelait bien tous les détails de cette vieille affaire en ajoutant presque jovialement :

— Eh bien ! si je me doutais que tu t'appelles Pontailly !

— Tu vois donc, il faut que je parte, il faut que je me sauve !

— Tu veux te sauver parce que cette canaille de Miklovitz a assassiné mon oncle !

— Je veux me sauver parce que ce misérable a fait condamner mon père, et qu'il a su échapper au châtiment de son crime... du crime qui n'a profité qu'à lui.

— En effet, il les a eus, les millions de l'Américaine.

— Et il est riche à présent, il est puissant tandis que moi je me demande avec terreur si jamais je parviendrai à me dresser devant lui et à prouver son infamie...

— Pourquoi donc?

— Parce que tout cela est vieux de dix-sept ans... couvert par toutes les prescriptions.

Et moi, tu comprends bien que je ne peux pas songer à salir ta soeur de mon nom, qui est peut-être irrémédiablement déshonoré. Oui, je mes aube, mais je te crie encore: "C'est lui l'assassin! C'est lui que ma mère accusait à son lit de mort!"

Roger lui prit la main:

— Ajoute aussi, Jacques, que ma mère et moi nous estimons ce prince exotique à sa juste valeur. Ah! quand je t'aurai dit ce que mon cousin Pierre d'Arthis nous a déjà raconté sur ce Jean Miklovitz qui était alors Jean Prodoczi...

Et pendant que Jacques l'écoutait, le coeur sautant dans la poitrine:

— Sais-tu seulement que quelques jours avant le crime, Pierre avait écrit, du fond de la Hongrie, à mon oncle Robert pour lui dévoiler la vie d'expédients, de vols, de méfaits encore plus graves, que Jean Prodoczi avait menée pendant dix ans?

... Sais-tu que cette lettre n'a jamais été retrouvée... pas mieux d'ailleurs que le portefeuille de mon oncle...

— ...Dont on n'avait pas parlé pendant tout le cours des débats. Ah! je les ai assez lus et relus!

— Parbleu, on ne l'avait pas trouvé en possession de celui que Prodoczi désignait comme le coupable. On n'avait donc attaché aucune importance à ce détail inutile à l'accusation.

... Et puis c'est bien plus tard que Pierre nous a appris qu'il avait écrit à mon oncle et que cette lettre avait dû lui arriver peut-être la veille, peut-être le jour de son assassinat.

— Une lettre qui révélait...

— ...Qui suffisait à faire chasser Prodoczi — oui, chasser comme un malfaiteur de la maison où il est entré bientôt en mari et en maître.

— Ton cousin t'a dit, t'a affirmé tout ce que tu m'apprends!

— Trop tard, je te répète, pour que cela pût influencer en rien sur les événements qui s'étaient passés depuis plusieurs années, car ce n'est que longtemps, très longtemps après l'assassinat de mon pauvre oncle qu'on a appris le mariage du prince Miklovitz et de Mme Smithson.

Et puis, ma mère, — parce que moi je n'étais encore qu'un enfant, — ma mère aurait donc été obligée de se faire la dénonciatrice de ce gredin. Quel intérêt y avait-elle? Dans quelles aventures n'allait-

elle pas s'engager?

... C'est Robert d'Arthis qui lui a conseillé de garder tout cela pour elle, et, — tout en restant bien convaincue que l'assassin de son frère n'était pas celui que la justice avait condamné, — de ne pas engager la lutte avec l'autre, le vrai coupable.

... Mais toi, ce n'est pas un coupable que tu dénonces pour qu'on le punisse, c'est ton père que tu veux réhabiliter. Tu as un intérêt, toi, à démasquer ce gredin.

— Puisque la prescription de dix ans le couvre!

— Il n'y a pas de prescription pour une réhabilitation. Vois les enfants de Lesurques: soixante-dix ans après son exécution, ils ont encore essayé.

— Et ton cousin, qui t'a dit tout cela?

— Il le redira quand nous voudrons... où nous voudrons. Il m'en parlait encore l'autre soir, sur le pont du yacht.

— Où est-il?

— Oh! lui, pas encore de retour. Après m'avoir débarqué, il a pris fantaisie avec un autre de ses amis d'aller pousser une pointe à Java, où je ne sais plus ce qui les attirait. Mais je suis bien sûr que le mois prochain... parce qu'il a ici des intérêts qui nécessitent sa présence...

— Ah! si ma pauvre mère avait su ce que j'apprends! si elle avait pu le dire aux juges!

— Eh bien! Jacques, tu le sais, maintenant.

— Trop tard!

— Allons donc! ce n'est jamais trop tard pour faire éclater la vérité quand elle devient évidente.

... Eh! quoi! tu restes là, irrésolu! Tu ne t'apprêtes pas à remuer le ciel et la terre? Tu ne vas pas consacrer ta vie à stigmatiser ce scélérat?

— Il m'échappe à présent.

— Que t'importe que la justice ne puisse plus le châtier, si tu peux, toi, reconquérir l'honneur qu'il t'a volé.

... Et puis, conclut-il brusquement, c'est trop tard, en effet, pour continuer cette conversation que nous reprendrons dans quelques heures. Pour l'instant, on est dans un état d'éreintement, d'énervement aussi, qui ne peut que nous faire dire ou décider des sottises.

... Couche-toi, dors si tu peux. Je vais essayer, moi aussi. Et au lever, nous reprendrons cet entretien où nous l'avons interrompu.

... Adieu, Jacques.

.. .. .

Il l'avait laissé dans sa chambre où — c'était à prévoir — le pauvre amoureux n'avait pas fermé l'oeil.

Dans l'angoisse... dans le découragement.

Et cependant, le découragement? non.

Voilà qu'il sentait naître une autre angoisse, mais qui ressemblait celle-là, à une espérance.

Et quand l'aube avait blanchi... que le jour était venu, puis le grand jour, le grand soleil... quand il s'inquiétait déjà de ne pas voir reparaitre Roger, celui-ci était sans façon, entré dans la chambre.

Et allant droit au fait:

— Je me suis fait attendre, hein?

— C'est que rien ne t'empêchait de dormir, toi.

— Mais non, je ne me suis pas attardé dans mon lit. Il y a deux heures que je me suis levé. Seulement, j'avais d'abord une autre petite affaire à régler. Et maintenant que c'est fait...

Roger se planta brusquement devant Jacques.

— Ecoute. Aimes-tu ma soeur?

— Oh! vas-tu encore me torturer? Tu sais bien que je l'adore!

— Veux-tu que notre indissoluble amitié devienne plus fraternelle encore?

— Je m'appelle Pontailly!

— Attends.

Roger alla ouvrir la grande haie du salon qui donnait sur le parc.

— Gisèle! appela-t-il.

— Oh! que veux-tu faire? balbutia Jacques tout frémissant.

— Tu vois bien, répondit de sa voix la plus calme le marquis de la Tour du Rouvre. Ma soeur est dans le parc... pas trop loin du pavillon. Le moment me semble venu de causer avec cette jeune personne. Je l'appelle.

Et montrant dans l'allée ombreuse, là-bas, sous les chênes:

— Tiens, est-ce que j'avais raison? La voici.

C'est Gisèle, en effet, qui apparaissait avec son radieux sourire de blonde et qui se dirigeait tout droit vers eux.

D'ailleurs, Roger n'allait pas dépenser son éloquence en inutiles préparations oratoires.

Il avait pris sa soeur par la main pour la faire entrer dans ce salon tout en désordre.

Il avait refermé la porte.

Et maintenant qu'ils étaient là, tous les trois:

— Voilà, avait-il dit en montrant Jacques à la belle fille blonde qui souriait toujours...

... Voilà: il t'adore... Il m'a sauvé la vie. ...Il a empêché ma mère de mourir de douleur... Tu le sais cela.

— Oui, fit-elle de sa voix émue.

— Eh bien! si l'affolement de cette nuit ne m'avait pas rapproché de lui... si Jacques, harcelé, torturé par moi n'avait pas fini par tout m'avouer, il allait partir brusquement ce matin... Vois ses préparatifs. Et il partait, Gisèle, pour ne plus jamais te revoir.

A Suivre

LES PILULES ROUGES ARMENT Les FEMMES POUR LES GRANDS COMBATS DE LA VIE

REEMPLISSENT LES VEINES D'UN SANG RICHE, GUÉRISSENT LA FAIBLESSE, L'ANÉMIE, LA NÉVROSE

Il faudrait des Pilules Rouges à toutes les femmes parce qu'il leur faut toujours du sang, beaucoup de sang.

Faire prendre les Pilules Rouges à une femme anémique, névrosée, c'est comme si on lui transfusait du sang neuf, exceptionnellement riche et chaud.

Voilà pourquoi nous ne cessons de recommander aux femmes qui souffrent d'appauvrissement du sang, à celles qui redoutent les fatigues de la maternité, du travail, de se fortifier d'avance contre toutes les épreuves en prenant quelques boîtes de Pilules Rouges.

"Depuis une vingtaine d'années je ne passe pas une journée sans avoir des maux de tête et je ne savais quelle en était la cause. J'étais aussi sujette à des douleurs dans le côté gauche; je manquais de force pour mon travail, d'entrain et de gaieté dans la vie. Je me décidai un jour d'essayer les Pilules Rouges et avec seulement quelques boîtes, je me suis débarrassée de mes souffrances, ai augmenté mes forces. Je suis heureuse de recommander les Pilules Rouges qui m'ont été d'un grand secours.—Mme Augustin Dumas, 28 Charleston, Southbridge, Mass."

"Depuis trois ans que mes forces déclinaient, j'étais devenue pâle et très maigre; j'avais des étourdissements, des palpitations de coeur, des maux de tête et de reins; ma digestion se faisait mal et l'appétit faisait défaut. Mon mari m'apporta un jour quelques boîtes de Pilules Rouges et après quelques semaines j'étais très heureuse de lui annoncer que je me portais mieux. Cela était visible d'ailleurs. Mes forces ont continué à s'augmenter: tout ce qui me faisait souffrir est disparu et j'ai, depuis un an, une bien bonne santé. Si j'annonce aujourd'hui ma guérison opérée par les Pilules Rouges, c'est qu'elle est bien réelle et dans le but de venir en aide aux femmes faibles et malades. Je n'ai d'ailleurs aucun intérêt à les tromper. — Mme L. Perrier, 131 Vliet, Cohoes, N. Y."

CONSULTATIONS GRATUITES. — Consultations gratuites au No 274 rue Saint-Denis, tous les jours, excepté les dimanches et jours de fête, de 9 heures du matin à 8 heures du soir. Les femmes malades, qui ne peuvent venir voir notre médecin sont invitées à lui écrire.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes au prix de 50c une boîte, \$2.50 six boîtes. Elles ne sont jamais vendues autrement qu'en boîtes de 50 pilules, jamais au 100; chaque boîte porte à un bout le nom de la Compagnie Chimique Franco-Américaine limitée et un numéro de contrôle. Refusez toute **substitution**. Lorsque vous demandez les Pilules Rouges, n'acceptez jamais un autre produit que l'on vous recommanderait comme étant aussi bon. Défiez-vous des colporteurs; les Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte.

Si vous ne pouvez vous procurer les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles dans votre localité, écrivez-nous, nous vous les enverrons sur réception du prix.

Toutes les lettres doivent être adressées:

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE (limitée),

274 rue Saint-Denis,

Montréal.



**CAPSULES
CRESOBENE**

CONSOMPTION

Si vous souffrez de Phtisie ou Tuberculose, recourez avec confiance aux CAPSULES CRESOBENE (produit Français) qui opèrent chaque jour des milliers de guérisons merveilleuses chez les consommateurs. Rien ne résiste à leurs propriétés prodigieuses, elles guérissent les toux et les oppressions les plus tenaces. *Prix 50 cts le flacon.*

Dépôt: Arthur Décary, Pharmacien, Bureau de Poste, Boîte 592, Montréal, Canada.

CONTES POUR LES ENFANTS



RAYMOND, LE JEUNE BERGER

No 3

"Suite"

—Nez-crochu, le hibou, a vu un géant qui emportait la princesse, et ce géant avait sept têtes.

—Eh bien! il faut aller au lac avant de rejoindre la dame, et je suis vraiment trop fatigué pour faire un pas avec vous pour vous montrer le chemin. Attendez un instant!" et le petit homme entra dans l'arbre et en ressortit, avant même qu'on eût le temps de se retourner. "Voilà l'affaire! Jetez cette feuille de chêne par-dessus votre épaule droite, et le vent la poussera dans la bonne direction. Ces sept glands devront être jetés dans le lac demain matin au lever du soleil. Quoi que vous fassiez, ne les perdez pas, surtout." Et sur ce, il entra vivement dans son chêne et en claqua la porte.

Raymond fit ce qu'on lui avait dit, et la feuille, tournant sur elle-même sept fois, se mit, finalement, à danser devant lui.

A midi, la feuille s'arrêta, et le berger déjeuna de quelques fruits, cueillis aux alentours. Puis la feuille reprit sa route, et Raymond la suivit. Vers le soir, il arriva en vue d'un beau lac qui devait être, pensa-t-il, celui dont lui avait parlé l'Homme au Gland. C'était bien celui-là, en effet, car une fois sur la rive, la feuille vola directement dans l'eau et se mit à flotter dans la direction de l'île, qu'on pouvait voir confusément au jour qui baissait.

Il fallait maintenant trouver un endroit où passer la nuit. Après quelques recherches, Raymond trouva sous des buissons une couche assez confortable, et, fatigué des péripéties de sa journée, il s'endormit.

Nez-crochu veillait cette nuit-là dans sa tour de lierre, se demandant si Raymond avait réussi dans son entreprise. "Les hommes sont si négligents, se disait-il. Je parie qu'il oubliera ce qu'il a à faire ou doit ne pas faire! Je ferais mieux d'y aller et de voir si tout va bien."

Et, battant des ailes, il engloutit les restes d'une queue de souris qu'il était en train de manger, et prit son vol dans le ciel, dans la direction du Lac enchanté.

"Bon! qu'est-ce que ce petit être noir qui vole par-dessus le

lac; cela ne me dit rien de bon, pour sûr, se dit le hibou en lui-même. Et voilà Raymond qui dort profondément, bien entendu. Quelle pitié de ne pas pouvoir rester éveillé quand on est si près du géant! Il est vrai qu'on ne peut pas s'attendre à ce qu'un homme soit aussi sage qu'un hibou! O! mes amis! c'est le diabolotin du géant! s'écria le hibou, et il vient dérober quelque chose à Raymond!"

Le hibou arrivait juste à temps, car le lutin dansait tout autour du berger, d'abord sur une jambe, et puis sur une autre, en tâchant de trouver ses poches.

"Hou-ou," cria Nez-crochu, et le lutin, terrifié, prit la fuite.

—Ha, ha! hi, hi! Je ferais bien de rester ici toute la nuit; comme cela, Monsieur le lutin n'osera pas revenir," dit le hibou. Et se penchant dans le taillis au-dessus de la tête de Raymond, il attendit l'aube.

Quand elle vint, il pensa qu'il était temps d'éveiller Raymond; aussi, battant très fort des ailes, il fit un tel vent que le berger se réveilla.

A Suivre



"Prenez cette plume d'oise gris..."
Dans le médaillon: Le Hibou blanc montre le chemin.

Les Miller's Worm Powders détruiront les vers qui font tant souffrir les enfants, et qui sont la cause de tant de mortalités. C'est une médecine agréable aux enfants qui débarrasse le canal digestif de ces parasites destructeurs et guérissent les surfaces enflammées. Elles sont un excellent remède pour tous ces maux.

GRATIS - Pour vous Mesdames ? - GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL
TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES, RETABLIR VOS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

Reformateur Myrriam Dubreuil

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Reformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Reformateur Myrriam Dubreuil. Notre Reformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 rue Rivard, Montréal

DÉPARTEMENT 2,

BOITE POSTALE 2353





LA DAME BLONDE

VI—LA SECONDE ARRESTATION D'ARSENE LUPIN

No 16

"Suite"

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Ganimard accuse Antoinette Bréhat d'avoir tué le baron d'Hautree, bien qu'il ne pouvait s'expliquer ce qu'il appelait la faculté de disparition. Antoinette Bréhat apparaît et disparaît de cet hôtel, aussi mystérieusement qu'Arsène Lupin pénétra chez Me Detinan et s'en échappa en compagnie de la dame blonde, fit-il remarquer à l'agent de la Sûreté. Conclusion, c'est Lupin, encore Lupin qui a machiné l'affaire. — Encore faut-il qu'il ait des raisons, fit remarquer l'agent de la Sûreté. — Mais le fameux diamant bleu que portait le baron, s'écria Ganimard, il s'approche de la victime, au doigt crispé du baron resplendissait le diamant bleu. Quinze jours plus tard le diamant bleu fut vendu au profit des héritiers, trois cent cinquante mille francs, à la comtesse de Crozon. Or un soir de grande réunion chez elle, la comtesse ayant été son diamant pour jouer du piano, après la soirée, elle s'aperçut qu'il n'était plus là. Elle accusa M. Bleichen. Dans un petit sac dont la clé ne quitte jamais le consul, (M. Bleichen) on trouve un flacon de poudre, dans le flacon la bague. Mme Bleichen s'évanouit. Son mari est mis en état d'arrestation. On fait venir de Paris des agents de la Sûreté, parmi eux Ganimard. Celui-ci affirme que M. Bleichen n'est pour rien dans le vol de la bague; il accuse une certaine dame blonde amie et complice d'Arsène Lupin. Comme il parlait en présence de Mme la comtesse de Crozon et des agents de la Sûreté, il vit venir la dame blonde. Elle ne pourra plus nous échapper, chef, dit-il. Surprise générale, cette femme n'est autre que Mme Réal, l'amie aussi de la comtesse de Crozon.

M. Gerbois, Mme Réal, Ganimard sont chez la comtesse Crozon. Ganimard demande à M. Gerbois: Reconnaissez-vous la personne qui enleva votre fille, fit-il, en montrant Mme Réal? — Non, répond M. Gerbois. Ganimard n'y comprenait plus rien. Alors l'on propose de faire venir le détective Herlock Sholmès.

Arsène Lupin contre Herlock Sholmès... C'était la France contre l'Angleterre, et un Lupin averti... Lupin causait avec son ami au restaurant, vite mon pardessus, dit-il; tout à coup vous voyez ces deux messieurs qui viennent d'entrer; il venait de reconnaître Herlock Sholmès. L'Anglais fut déconcerté, puis il eut un mouvement instinctif tout près de se jeter sur Lupin. Celui-ci hochait la tête. Vous avez tort, dit-il, sans compter que le geste ne serait pas beau. Allons, montrez-vous beau joueur. Ce parti sembla le meilleur à l'Anglais car il se leva à demi et présenta son ami, M. Wilson. Vraiment c'était une chose passionnante que de voir ces deux hommes en présence l'un de l'autre, et d'une ironie supérieure, dont ils jouissaient tous deux profondément. Maintenant, dirent-ils, parlons du diamant bleu.

N'ayant rien pu tirer de Lupin au sujet du diamant bleu, Sholmès poursuit ses investigations, et découvre plusieurs maisons truquées par les soins du gentleman-cambrioleur. Son ami Wilson est la victime d'un attentat.

Ganimard, le détective, essaye en vain d'arrêter Arsène Lupin dans un hôtel; le cambrioleur réussit à s'échapper. Sholmès continue de le filer.

Herlock Sholmès s'introduit chez M. Destange, architecte, comme remplaçant du secrétaire, malade, de ce dernier, dans le but de continuer ses recherches sur les maisons truquées. Il assiste, caché, à une entrevue entre Lupin, Mlle et M. Destange.

Le détective anglais découvre que la meurtrière du baron d'Hautree et la voleuse du diamant bleu est Clotilde Destange, la "dame blonde". Il assiste, caché, à une entrevue entre cette dernière et Arsène Lupin. Intéressante conversation entre Sholmès et Mlle Destange.

M. Félix Davey, jeune homme élégant, vêtu selon la mode la plus raffinée, mais qui portait à la main une canne d'entraînement dont le poids indiquait chez son possesseur un biceps peu ordinaire, M. Félix Davey s'en alla tranquillement et s'assit sur le banc de l'allée transversale qui coupe l'avenue du Bois, en face

ARSENE LUPIN

CONTRE

HERLOCK SHOLMÈS

de la rue Pergolèse. Près de lui, une femme, en tenue de petite bourgeoise, lisait son journal, tandis qu'un enfant jouait à creuser avec sa pelle un tas de sable.

Au bout d'un instant Félix Davey dit à la femme, sans tourner la tête:

- Ganimard?
- Parti depuis ce matin neuf heures.
- Où?
- A la Préfecture de police.
- Seul?
- Seul.
- Pas de dépêche cette nuit?
- Aucune.

— On a toujours confiance en vous dans la maison?

— Toujours. Je rends de petits services à Mme Ganimard, et elle me raconte tout ce que fait son mari... Nous avons passé la matinée ensemble.

— C'est bien. Jusqu'à nouvel ordre, continuez à venir ici, chaque jour, à onze heures.

Il se leva et se rendit près de la porte Dauphine, au Pavillon chinois où il prit un repas frugal, deux oeufs, des légumes et des fruits. Puis il retourna rue Crevaux et dit à la concierge:

— Je jette un coup d'oeil là-haut, et je vous rends les clefs.

Il termina son inspection par la pièce qui lui servait de cabinet de travail. Là, il saisit l'extrémité d'un tuyau de gaz dont le coude était articulé, et qui pendait le long de la cheminée, enleva le bouchon de cuivre qui le fermait, adapta un petit appareil en forme de cornet, et souffla.

Un léger coup de sifflet lui répondit. Portant le tuyau à sa bouche, il murmura:

- Personne, Dubreuil?
- Personne.
- Je peux monter?
- Oui.

Il remit le tuyau à sa place, tout en se disant:

— Jusqu'où va le progrès? Notre siècle fourmille de petites inventions qui rendent vraiment la vie charmante et pittoresque. Et si amusante!... surtout quand on sait jouer à la vie comme moi.

Il fit pivoter une des moulures de marbre de la cheminée. La plaque de marbre elle-même bougea, et la glace qui la surmontait glissa sur d'invisibles rainures, démasquant une ouverture béante où reposaient les premières marches d'un escalier construit dans le corps même de la cheminée; tout cela bien propre, en fonte soigneusement astiquée et en carreaux de porcelaine blanche.

Il monta. Au cinquième étage, même orifice au-dessus de la cheminée. M. Dubreuil attendait.

- C'est fini, chez vous?
- C'est fini.
- Tout est débarrassé?
- Entièrement.
- Le personnel?
- Il n'y a plus que les trois hommes de garde.
- Allons-y.

L'un après l'autre ils montèrent par le même chemin jusqu'à l'étage des domestiques, et débouchèrent dans une mansarde où se trouvaient trois individus dont l'un regardait par la fenêtre.

- Rien de nouveau?
- Rien, patron.
- La rue est calme?
- Absolument.

— Encore dix minutes et je pars définitivement... Vous partirez aussi. D'ici là, au moindre mouvement suspect dans la rue, avertissez-moi.

- J'ai toujours le doigt sur la sonnerie d'alarme, patron.
- Dubreuil, vous aviez recommandé à nos déménageurs de ne pas toucher aux fils de cette sonnerie?
- Certes, elle fonctionne à merveille.
- Alors je suis tranquille.

Ces deux messieurs redescendirent jusqu'à l'appartement de Félix Davey. Et celui-ci, après avoir rajusté la moulure de marbre, s'exclama joyeusement:

— Dubreuil, je voudrais voir la tête de ceux qui découvriront tous ces admirables trucs, timbres d'avertissement, réseau de fils électriques et de tuyaux acoustiques, passages invisibles, lames de

parquets qui glissent, escaliers dérobés... Une vraie machination pour féerie!

—Quelle réclame pour Arsène Lupin!

—Une réclame dont on se serait bien passé. Dommage de quitter une pareille installation. Tout est à recommencer, Dubreuil... et sur un nouveau modèle, évidemment, car il ne faut jamais se répéter. Peste soit du Sholmès!

—Toujours pas revenu, le Sholmès?

—Et comment? De Southampton, un seul paquebot, celui de minuit. Du Havre, un seul train, celui de huit heures du matin qui arrive à onze heures onze. Du moment qu'il n'a pas pris le paquebot de minuit—et il ne l'a pas pris, les instructions données au capitaine étant formelles—il ne pourra être en France que ce soir, via Newhaven et Dieppe.

—S'il revient!

—Sholmès n'abandonne jamais la partie. Il reviendra, mais trop tard. Nous serons loin.

—Et Mlle Destange?

—Je dois la retrouver dans une heure.

—Chez elle?

—Oh! non, elle ne rentrera chez elle que dans quelques jours, après la tourmente... et lorsque je n'aurai plus à m'occuper que d'elle. Mais, vous, Dubreuil, il faut vous hâter. L'embarquement de tous nos colis sera long, et votre présence est nécessaire sur le quai.

—Vous êtes sûr que nous ne sommes pas surveillés?

—Par qui? Je ne craignais que Sholmès.

Dubreuil se retira. Félix Davey fit un dernier tour, ramassa deux ou trois lettres déchirées, puis, apercevant un morceau de craie, il le prit, dessina sur le papier sombre de la salle à manger un grand cadre, et inscrivit, ainsi que l'on fait sur une plaque commémorative:

"Ici habita, durant cinq années, au début du vingtième siècle, Arsène Lupin, gentilhomme-cambrioleur."

Cette plaisanterie parut lui causer une vive satisfaction. Il la contempla en sifflotant un air d'allégresse, et s'écria:

—Maintenant que je suis en règle avec les historiens des générations futures, filons. Dépêchez-vous, maître Herlock Sholmès, avant trois minutes j'aurai quitté mon gîte, et votre défaite sera totale... Encore deux minutes! vous me faites attendre, maître!... Encore une minute! Vous ne venez pas? Eh bien, je proclame votre déchéance et mon apothéose. Sur quoi, je m'esquive. Adieu, royaume d'Arsène Lupin! je ne vous verrai plus. Adieu les cinquante-cinq pièces des six appartements sur lesquels je régnais! Adieu, ma chambrette, mon austère chambrette!

Une sonnerie coupa net son accès de lyrisme, une sonnerie aiguë, rapide et stridente, qui s'interrompit deux fois et cessa. C'était la sonnerie d'alarme.

Qu'y avait-il donc? Quel danger imprévu? Ganimard? Mais non...

Il fut sur le point de regagner son bureau et de s'enfuir. Mais d'abord il se dirigea du côté de la fenêtre. Personne dans la rue. L'ennemi serait-il donc déjà dans la maison? Il écouta et crut discerner des rumeurs confuses. Sans plus hésiter, il courut jusqu'à son cabinet de travail, et, comme il en franchissait le seuil, il distingua le bruit d'une clef que l'on cherchait à introduire dans la porte du vestibule.

—Diable, murmura-t-il, il n'est que temps. La maison est peut-être cernée... L'escalier de service, impossible! Heureusement que la cheminée...

Il poussa vivement la moulure: elle ne bougea pas. Il fit un effort plus violent: elle ne bougea pas.

Au même moment il eut l'impression que la porte s'ouvrait là-bas et que des pas résonnaient.

—Sacré nom, jura-t-il, je suis perdu si ce fichu mécanisme...

Ses doigts se convulsèrent autour de la moulure. De tout son poids il pesa. Rien ne bougea. Rien! Par une malchance incroyable, par une méchanceté vraiment effrayante du destin, le mécanisme, qui fonctionnait encore un instant auparavant, ne fonctionnait plus!

Il s'acharna, se crispa. Le bloc de marbre demeurait inerte, immuable. Malédiction! Était-il admissible que cet obstacle stupide lui barrât le chemin? Il frappa le marbre, il le frappa à coups de poing rageurs, il le martela, il l'injuria...

—Eh bien, quoi, monsieur Lupin, il y a donc quelque chose qui ne marche pas comme il vous plaît?

Lupin se retourna, secoué d'épouvante. Herlock Sholmès était devant lui!

* * *

Herlock Sholmès! Il le regarda en clignant des yeux, comme gêné par une vision cruelle. Herlock Sholmès à Paris! Herlock Sholmès qu'il avait expédié la veille en Angleterre ainsi qu'un colis dangereux, et qui se dressait en face de lui, victorieux et libre! Ah! pour que cet impossible miracle se fût réalisé, malgré

la volonté d'Arsène Lupin, il fallait un bouleversement des lois naturelles, le triomphe de tout ce qui est illogique et anormal! Herlock Sholmès en face de lui!

Et l'Anglais prononça, ironique à son tour, et plein de cette politesse dédaigneuse avec laquelle son adversaire l'avait si souvent cinglé:

—Monsieur Lupin, je vous avertis qu'à partir de cette minute, je ne penserai plus jamais à la nuit que vous m'avez fait passer dans l'hôtel du baron d'Hautrec, plus jamais aux mésaventures de mon ami Wilson, plus jamais à mon enlèvement en automobile, et non plus à ce voyage que je viens d'accomplir, ficelé par vos ordres sur une couchette peu confortable. Cette minute efface tout. Je ne me souviens plus de rien. Je suis payé. Je suis royalement payé.

Lupin garda le silence. L'Anglais reprit:

—N'est-ce pas votre avis?

Il avait l'air d'insister comme s'il eût réclamé un acquiescement, une sorte de quittance à l'égard du passé.

Après un instant de réflexion, durant lequel l'Anglais se sentit pénétré, scruté jusqu'au plus profond de son âme, Lupin déclara:

—Je suppose, Monsieur, que votre conduite actuelle s'appuie sur des motifs sérieux?

—Extrêmement sérieux!

—Le fait d'avoir échappé à mon capitaine et à mes matelots n'est qu'un incident secondaire à notre lutte. Mais le fait d'être ici, devant moi, seul, vous entendez, *seul* en face d'Arsène Lupin, me donne à croire que votre revanche est aussi complète que possible.

—Aussi complète que possible.

—Cette maison?

—Cernée.

—Les deux maisons voisines?

—Cernées.

—L'appartement au-dessus de celui-ci?

—Les trois appartements du cinquième que M. Dubreuil occupait, cernés.

—De sorte que...

—De sorte que vous êtes pris, monsieur Lupin, irrémédiablement pris.

Les mêmes sentiments qui avaient agité Sholmès au cours de sa promenade en automobile, Lupin les éprouva, la même fureur concentrée, la même révolte—mais aussi, en fin de compte, la même loyauté, la courba sous la force des choses. Tous deux également puissants, ils devaient pareillement accepter la défaite comme un mal provisoire auquel on doit se résigner.

—Nous sommes quittes, Monsieur, dit-il nettement.

L'Anglais sembla ravi de cet aveu. Ils se turent. Puis Lupin reprit, déjà maître de lui et souriant:

—Et je n'en suis pas fâché! Cela devenait fastidieux de gagner à tous coups. Je n'avais qu'à allonger le bras pour vous atteindre en pleine poitrine. Cette fois, j'y suis. Touché, maître!

Il riait de bon cœur.

—Enfin on va se divertir! Lupin est dans la souricière. Comment va-t-il sortir de là? Dans la souricière!... Quelle aventure!... Ah! maître, je vous dois une rude émotion. C'est cela, la vie!

Il se pressa les tempes de ses deux poings fermés, comme pour comprimer la joie désordonnée qui bouillonnait en lui, et il avait aussi des gestes d'enfant qui décidément s'amuse au-delà de ses forces.

Enfin il s'approcha de l'Anglais.

—Et maintenant, qu'attendez-vous?

—Ce que j'attends?

—Oui, Ganimard est là avec ses hommes. Pourquoi n'entre-t-il pas?

—Je l'ai prié de ne pas entrer.

—Et il a consenti?

—Je n'ai requis ses services qu'à la condition formelle qu'il se laisserait guider par moi. D'ailleurs il croit que M. Félix Davey n'est qu'un complice de Lupin!

—Alors je répète ma question sous une autre forme. Pourquoi êtes-vous entré seul?

—J'ai voulu d'abord vous parler.

—Ah! Ah! vous avez à me parler.

Cette idée parut plaire singulièrement à Lupin. Il y a de telles circonstances où l'on préfère de beaucoup les paroles aux actes.

—Monsieur Sholmès, je regrette de n'avoir point de fauteuil à vous offrir. Cette vieille caisse à moitié brisée vous agréait-elle? ou bien le rebord de cette fenêtre? Je suis sûr qu'un verre de bière serait le bienvenu... Brune ou blonde?... Mais asseyez-vous, je vous en prie...

—Inutile. Causons.

—J'écoute.

—Je serai bref. Le but de mon séjour en France n'était pas votre arrestation. Si j'ai été amené à vous poursuivre, c'est qu'aucun autre moyen ne se présentait d'arriver à mon véritable but.

—Qui était?

—De retrouver le diamant bleu!

—Le diamant bleu!

—Certes, puisque celui qu'on a découvert dans le flacon du consul Bleichen n'était pas le vrai.

—En effet. Le vrai fut expédié par la Dame blonde, je le fis copier exactement, et comme, alors, j'avais des projets sur les autres bijoux de la comtesse, et que le consul Bleichen était déjà suspect, la susdite Dame blonde, pour n'être point soupçonnée à son tour, glissa le faux diamant dans les bagages du susdit consul.

—Tandis que vous, vous gardiez le vrai.

—Bien entendu.

—Ce diamant-là, il me le faut.

—Impossible. Mille regrets.

—Je l'ai promis à la comtesse de Crozon. Je l'aurai.

—Comment l'aurez-vous, puisqu'il est en ma possession?

—Je l'aurai précisément *parce qu'il* est en votre possession.

—Je vous le rendrai donc?

—Oui.

—Volontairement?

—Je vous l'achète.

Lupin eut un accès de gaieté.

—Vous êtes bien de votre pays. Vous traitez ça comme une affaire.

—C'est une affaire.

—Et que m'offrez-vous?

—La liberté de Mlle Destange.

—Sa liberté? Mais je ne sais pas qu'elle soit en état d'arrestation.

—Je fournirai à M. Ganimard les indications nécessaires. Priée de votre protection, elle sera prise, elle aussi.

Lupin s'esclaffa de nouveau.

—Cher Monsieur, vous m'offrez ce que vous n'avez pas. Mlle Destange est en sûreté et ne craint rien. Je demande autre chose.

L'Anglais hésita, visiblement embarrassé, un peu de rouge aux pommettes. Puis, brusquement, il mit la main sur l'épaule de son adversaire:

—Et si je vous proposais...

—Ma liberté?

—Non... mais enfin je puis sortir de cette pièce, me concerter avec M. Ganimard...

—Et me laisser réfléchir?

—Oui.

—Eh! mon Dieu, à quoi cela me servira-t-il! Ce satané mécanisme ne fonctionne plus, dit Lupin en poussant avec irritation la moulure de la cheminée.

Il étouffa un cri de stupéfaction: cette fois, caprice des choses, retour inespéré de la chance, le bloc de marbre avait bougé sous ses doigts!

C'était le salut, l'évasion possible. En ce cas, à quoi bon se soumettre aux conditions de Sholmès?

Il marcha de droite et de gauche, comme s'il méditait sa réponse. Puis, à son tour, il posa sa main sur l'épaule de l'Anglais.

—Tout bien pesé, monsieur Sholmès, j'aime mieux faire mes petites affaires seul.

—Cependant...

—Non, je n'ai besoin de personne.

—Quand Ganimard vous tiendra, ce sera fini. On ne vous lâchera pas.

—Qui sait!

—Voyons, c'est de la folie. Toutes les issues sont occupées.

—Il en reste une.

—Laquelle?

—Celle que je choisirai.

—Des mots! Votre arrestation peut être considérée comme effectuée.

—Elle ne l'est pas.

—Alors?

—Alors, je garde le diamant bleu.

Sholmès tira sa montre.

—Il est trois heures moins dix. A trois heures j'appelle Ganimard.

—Nous avons donc dix minutes devant nous pour bavarder. Profitons-en, monsieur Sholmès, et, pour satisfaire la curiosité qui me dévore, dites-moi comment vous vous êtes procuré mon adresse et mon nom de Félix Davey.

Tout en surveillant attentivement Lupin dont la bonne humeur l'inquiétait, Sholmès se prêta volontiers à cette petite explication où son amour-propre trouvait son compte, et repartit:

—Votre adresse? Je la tiens de la Dame blonde.

—Clotilde!

—Elle-même. Rappelez-vous... hier matin... quand j'ai voulu l'enlever en automobile, elle a téléphoné à sa couturière.

—En effet.

—Eh bien, j'ai compris plus tard que la couturière, c'était vous. Et, dans le bateau, cette nuit, par un effort de mémoire, qui est peut-être une des choses dont il me sera permis de tirer vanité, je suis parvenu à reconstituer les deux derniers chiffres de votre numéro de téléphone... 73. De la sorte, possédant la liste de vos maisons "retouchées", il m'a été facile, dès mon arrivée à Paris, ce matin, à onze heures, de chercher et de découvrir dans l'annuaire du téléphone le nom et l'adresse de M. Félix Davey. Ce nom et cette adresse connus, j'ai demandé l'aide de M. Ganimard.

—Admirable! de premier ordre! Je n'ai qu'à m'incliner. Mais ce que je ne saisis pas, c'est que vous ayez pris le train du Havre. Comment avez-vous fait pour vous évader de l'*Hirondelle*?

—Je ne me suis pas évadé.

—Cependant...

—Vous aviez donné l'ordre au capitaine de n'arriver à Southampton qu'à une heure du matin. On m'a débarqué à minuit. J'ai donc pu prendre le paquebot du Havre.

—Le capitaine m'aurait trahi? C'est inadmissible.

—Il ne vous a pas trahi.

—Alors?

—C'est sa montre.

—Sa montre?

—Oui, sa montre que j'ai avancée d'une heure.

—Comment?

—Comme on avance une montre, en tournant le remontoir. Nous causions, assis l'un près de l'autre, je lui racontais des histoires qui l'intéressaient... Ma foi, il ne s'est aperçu de rien.

—Bravo, bravo, le tour est joli, je le retiens. Mais la pendule, qui était accrochée à la cloison de sa cabine?

—Ah! la pendule, c'était plus difficile, car j'avais les jambes liées, mais le matelot qui me gardait pendant les absences du capitaine a bien voulu donner un coup de pousse aux aiguilles.

—Lui? allons donc! il a consenti?...

—Oh! il ignorait l'importance de son acte! Je lui ai dit qu'il me fallait à tout prix prendre le premier train pour Londres, et... il s'est laissé convaincre...

—Moyennant...

—Moyennant un petit cadeau... que l'excellent homme d'ailleurs a l'intention de vous transmettre loyalement.

—Quel cadeau?

—Presque rien.

—Mais encore?

—Le diamant bleu.

—Le diamant bleu!

—Oui, le faux, celui que vous avez substitué au diamant de la comtesse, et qu'elle m'a confié...

Ce fut une explosion de rire, soudaine et tumultueuse. Lupin se pâmait, les yeux mouillés de larmes.

—Dieu, que c'est drôle! Mon faux diamant repassé au matelot! Et la montre du capitaine! Et les aiguilles de la pendule!...

Jamais encore Sholmès n'avait senti la lutte aussi violente entre Lupin et lui. Avec son instinct prodigieux, il devinait, sous cette gaieté excessive, une concentration de pensée formidable, comme un ramassement de toutes les facultés.

Peu à peu Lupin s'était rapproché. L'Anglais recula et, distraitement, glissa les doigts dans la poche de son gousset.

—Il est trois heures, M. Lupin.

—Trois heures déjà? Quel dommage!... On s'amuse tellement!...

—J'attends votre réponse.

—Ma réponse? Mon Dieu! que vous êtes exigeant! Alors c'est la fin de la partie que nous jouons. Et comme enjeu, ma liberté!

—Ou le diamant bleu.

—Soit... Jouez le premier. Que faites-vous?

—Je marque le roi, dit Sholmès, en jetant un coup de revolver.

—Et moi le point, riposta Arsène en lançant son poing vers l'Anglais.

Sholmès avait tiré en l'air, pour appeler Ganimard dont l'intervention lui semblait urgente. Mais le poing d'Arsène jaillit droit à l'estomac de Sholmès qui pâlit et chancela. D'un bond Lupin sauta jusqu'à la cheminée, et déjà la plaque de marbre s'ébranlait... Trop tard! La porte s'ouvrit.

—Rendez-vous, Lupin. Sinon...

Ganimard, posé sans doute plus près que Lupin n'avait cru, Ganimard était là, le revolver braqué sur lui. Et derrière Ganimard, dix hommes, vingt hommes se bousculaient, de ces gailards solides et sans scrupules, qui l'eussent abattu comme un chien au moindre signe de résistance.

"A Suivre"

L'ENFANT A BESOIN D'AIDE

Frapper l'enfant parce qu'il mouille le lit, ne le guérira pas; ce trouble est dû à une faiblesse des organes internes. Mon heureux traitement domestique sera reconnu comme une grande aide. N'envoyez aucun argent mais écrivez-moi dès aujourd'hui. Mon traitement s'applique également avec succès aux adolescents atteints de troubles urinaires.

MME M. SUMMERS
Box 940, Windsor, Ont.

IL A GUERI SA HERNIE

Il y a plusieurs années j'attrapai une grave hernie en soulevant une malle. Des médecins me dirent que l'unique chance de me guérir était dans une opération. Les bandages herniaires ne me faisaient aucun bien. Finalement je trouvai quelque chose qui me guérit rapidement et parfaitement. Des années se sont écoulées et je ne me suis plus jamais aperçu de ma hernie, bien que, comme charpentier, je fasse des travaux durs. Je n'ai pas subi d'opération, je n'ai pas perdu de temps et n'ai eu aucun ennui. Je n'ai rien à vendre, mais je vous dirai bien explicitement comment vous pourrez vous guérir parfaitement sans opération, si vous m'écrivez. Eugène M. Pullen, charpentier, 833D avenue Marcellus, Manassas, N. J. Vous serez bien de découper cet avis et de le montrer à toute personne souffrant de la hernie; vous sauvez peut-être une vie ou, tout au moins, vous mettez fin aux souffrances que fait endurer la hernie et ferez éviter les tourments et le danger d'une opération.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez: E. Hartman, dépt. C., 385 Ave Mont-Royal Est, Montréal.



SIL-BO
n'est pas une teinture, mais une préparation infatigable qui fait pousser, allonger et fortifie les CILS et SOURCILS. Envoyé par la malle contre bon de poste ou timbres de 25c. Ad. White Castle Drug Co. U. O. Box 2234, Montréal. (Méfiez-vous des imitations).

Il est sage de prévenir le danger.—Bien des causes provoquent les désordres d'estomac et peu de gens y échappent. Aux premiers signes que l'estomac et le foie ne remplissent pas leurs fonctions, on devrait essayer un traitement par les Pilules Végétales de Parmelee et l'on constatera que les organes digestifs reprendront vite leur action salutaire. Les laxatifs et les calmants sont si bien mélangés dans ces pilules qu'aucune autre préparation ne saurait être aussi effective qu'elles.

QUAND VOUS DEMENAGEREZ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements 8 jours d'avance, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

Nom
Rue
Localité
Ancienne adresse
Localité

LE SAMEDI,
129-131-133 Cadieux,
Montréal.



NOUVEAU MOYEN DE PEINDRE

Au lieu de matière colorante, on a utilisé avec avantage des graines de plusieurs variétés de plantes pour reproduire une intéressante vue d'une cour attendant à une grange. Cette représentation originale a été même exhibée à l'Exposition Californienne de San Diego.

Elle représente un coq blanc, qui semble avoir été peint sur une riche toile ou sur un pastel, lorsqu'en réalité l'effet produit est dû à une combinaison intelligente de différentes variétés de grains.

En effet, on a employé des grains de blé-d'Inde ordinaire, pour produire la nuance prédominante de brun, tandis que du blé-d'Inde égyptien donne aussi une teinte analogue.

En ce qui concerne le fond de la cour, on a utilisé des grains d'eucalyptus tandis que la verdure de la prairie a été obtenue grâce aux grains d'oignons noirs.

Quelques-unes des nuances blanches ont été produites en écrasant des grains de blé-d'Inde, d'où on a tiré une pâte facile à appliquer aux endroits voulus.

Les tons sont merveilleusement doux, les lignes très bonnes, si l'on considère le genre de matériel employé et l'effet général est très frappant.

Cette méthode de peindre est originaire de l'ouest des Etats-Unis, où elle est très en vogue.

UN VENDEUR DE CARTES POSTALES AUTOMATIQUE



Un vendeur automatique de cartes postales pouvant exhiber, à la fois, 15 modèles différents, et remplacer avantageusement un employé, a été tout récemment mis sur le marché.

L'appareil, comme notre illustration l'indique, consiste en un casier, élevé et très étroit, fait en acier, pourvu d'une grande vitre à la surface, en arrière de laquelle sont étalées les cartes postales.

A l'opposé de chaque carte est un bouton. Au sommet du casier sont adaptées deux ouvertures; l'une pour les centins et l'autre pour les monnaies.

Après qu'un client a fait son choix, il dépose dans l'ouverture convenable le montant d'argent voulu, proportionnellement au nombre de cartes qu'il désire.

Alors, il pousse sur le bouton apposé à la carte qu'il veut obtenir et répète cette opération jusqu'à ce qu'il ait épuisé le montant de l'argent déposé.

Les cartes choisies tombent dans une espèce de boîte, placée à cette fin, à la base de l'invention.

TOUCHE-A-TOUT.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

Traitement Denise Roy EN 30 JOURS

LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le buste, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme fait:

PRIX DU

Traitement Denise Roy de 30 Jours

Au Complet, \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toutes correspondances strictement confidentielles.

MME DENISE ROY,

Dépt. 5,

Boîte Postale 2740 - Montréal, Qué.

ATTENTION MESDAMES ! L'AFFILOIR DE CISEAUX "DIAMOND"

est indispensable à chaque femme dans son panier à ouvrage.

Prix: 15 centins

En vente par
THE PARIS IMPORT COMPANY,
1653 rue Hutchison,
Dépt. S., - Montréal, Can.

Dyspepsie Nerveuse

et toutes maladies nerveuses, y compris la mélancolie, ainsi que toutes mauvaises habitudes telles que l'abus des boissons, morphine, cocaïne, cigarettes, etc., guérie gratuitement. Ecrire pour informations Boîte 46, Station N., Montréal.

UN MONSIEUR indique gratuitement à toute personne souffrant de RHUMATISME, douleurs de reins, un remède nouveau et merveilleux qui l'a guéri lui-même en peu de temps. Cela est la conséquence d'un vœu. Ecrire boîte 66, Station N., Montréal.

TEL. BELL EST 2177

DR. HENRI LEMIRE

Spécialité : Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.

478 rue ST-HUBERT
MONTREAL

AVIS

Records Victor, Columbia et Pathé échangés à 10 cents chacun, \$1.00 la douzaine, à vendre 30 cents et plus, records neufs, 75 cents. Nous vendons et réparons les machines. Ouvert de 7 p.m. à 10 p.m. 195a Sanguinet, près Ste-Catherine.

Même dans les tranchées, les PILULES MORO guérissent tous les rhumatismes.

Le témoignage éclatant du chef de section Odilon Prud'hommeaux est irréfutable en faveur de ce traitement incomparable.

La recommandation ci-dessous vient des tranchées et elle est signée par un des héroïques poilus qui défendent la civilisation contre les barbares.

Et, ce qui lui donne plus de force que tant d'autres du même genre, c'est que le séjour des tranchées, on le connaît facilement, n'est guère propice à la guérison du rhumatisme. Il faut conclure que la vertu guérissante des Pilules Moro est incomparable pour amener le soulagement immédiat chez un rhumatisant placé dans les pires conditions pour suivre un traitement. Aussi, lorsque M. Odilon Prud'hommeaux, de Loretteville, P. Q., chef de section de l'armée française, qui est revenu quelque temps au Canada, en permission, nous écrit qu'à chaque fois qu'il a pris des Pilules Moro, dans les tranchées, il se sentait soulagé complètement, en quarante-huit heures, il faut le croire. Il a ajouté qu'il en a toujours avec lui, au front.

L'influence du froid humide est une des principales causes du rhumatisme, c'est pourquoi tant de soldats, dont l'organisme est plus particulièrement prédisposé, subissent de fréquentes attaques du mal, dans les tranchées.

"Là-bas, disait dernièrement un Canadien-français, en congé de convalescence, ici, on s'habitue à bien des misères et il vient même un temps où la musique allemande ainsi que les obus ne nous émeuvent plus. Je vous avoue cependant que les plus durs au mal faiblissent parfois, lorsqu'ils sont atteints par les atroces lancinements du rhumatisme. Quand ça nous prend sous les pieds, aux genoux, aux coudes, aux épaules ou aux poignets, nous n'avons plus envie de badiner. Une attaque de rhumatisme est bien plus déprimante qu'une attaque des ennemis."

Du reste, le chef de section Odilon Prud'hommeaux nous a adressé, avec sa reconnaissance, le certificat suivant, qui parle par lui-même:

"Odilon Prud'hommeaux, chef de section de l'armée française, de retour du front et en permission à Loretteville, près Québec, certifie qu'étant sujet aux rhumatismes par suite de la vie humide des tranchées, a obtenu un soulagement complet chaque fois qu'il a pris les Pilules Moro, quarante-huit heures après les avoir prises. Il recommande à tous ces excellentes pilules, et il ajoute qu'il en a toujours avec lui au front". (Signé) Odilon Prud'hommeaux, Loretteville, P. Q.

Si donc les Pilules Moro produisent un effet aussi salutaire, alors que les conditions pour le traitement sont défavorables au possible, on admettra que leur pouvoir de guérir est encore bien plus considérable, lorsque le patient peut prendre les précautions exigées et recommandées.



M. O. PRUD'HOMMEAUX

Du reste, les incomparables témoignages que nous recevons chaque jour sont là pour le prouver. Les froids humides de la mauvaise saison sont arrivés, et avec eux le cortège de douleurs rhumatismales. Pourquoi les hommes qui en souffrent ne mettent-ils pas immédiatement un terme à leurs souffrances, en écrivant à nos bureaux, 272 rue St-Denis, Montréal? Nous leur donnerons tous les conseils voulus pour leur guérison. Qu'ils n'oublient pas que les consultations du médecin de la Compagnie Médicale Moro sont toujours gratuites. Ceux qui peuvent difficilement se déplacer n'ont qu'à écrire. Ils recevront tout autant d'attentions et de soins que les clients qui viennent en personne à nos bureaux.

CONSULTATIONS GRATUITES au No 272 rue Saint-Denis, tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées:

COMPAGNIE MEDICALE MORO,

272 rue Saint-Denis,

Montréal.



SIROP CALMANT

"Quel bonheur, dit la jeune maman, grâce au bon SIROP du Dr CODERRE j'ai, bien des fois, soulagé mes enfants de douleurs d'intestins, de douleurs d'estomac, de souffrances de la dentition, etc, je considère que c'est le meilleur dont une mère puisse se servir."—Mme FELIX COMEAU, 165 avenue Gaulin, Woonsocket, R.-I.

MERES, insistez auprès de votre marchand pour qu'il vous donne le SIROP du Dr CODERRE et n'en acceptez jamais d'autre. Evitez les imitations.

Le SIROP du Dr CODERRE est vendu par tous les marchands de remèdes. Prix 25c la bouteille.

BRUITS DANS LA TÊTE

COMMENT SE DEBARRASSER DES BOURDONNEMENTS ET
TINTEMENTS D'OREILLES



Epruvez-vous des bourdonnements ou des tintements dans la tête ou les oreilles? Vos oreilles claquent-elles quand vous vous mouchez? Avez-vous des craquements, des sifflements ou des bourdonnements dans les oreilles? Si vous souffrez de bruits quelconques dans la tête et les oreilles alors vous avez le Catarrhe des conduits de l'oreille et votre trompe d'Eustache—les passages de la gorge aux oreilles—est bouchée. Bien que vous n'ayiez pas d'écoulements du nez ou de la gorge—que vous ne croyiez pas que vous ayez le Catarrhe—les parties centrales délicates de l'oreille sont en voie de destruction. Ces bruits très irritants et gênants indiquent que le dangereux mal progresse. Quand ils empirent, ils plongent parfois les gens dans la prostration nerveuse et la Folie.

Il y a une chose sûre—les bruits de la tête et d'oreilles sont toujours les avant-coureurs de la Surdité. Négligez le mal dans vos passages d'oreilles et la Surdité en est le résultat certain.

Debarrassez-vous de ces bruits de tête et d'oreilles maintenant et pour toujours! N'en souffrez pas plus longtemps. LES BRUITS DE TÊTE ONT ETE GUERIS DANS DES CENTAINES DE CAS. Dès que vous les aurez supprimés, les passages de l'oreille se rouvriront et votre ouïe redeviendra claire et distincte. Eloignez de vous MAINTENANT ce mal dange-

gereux et désagréable avant la destruction de votre santé, de votre bonheur et de votre faculté d'entendre!

Ecrivez aujourd'hui au Spécialiste de la Surdité Sproule, la fameuse autorité en matière de bruits de tête, qui est gradué en médecine et chirurgie de l'Université de Dublin, Irlande, ex-chirurgien de la Marine Royale Britannique, Service Postal. Il vous donnera avec plaisir

UN AVIS MEDICAL GRATUITEMENT

sur ce mal. C'est l'aide dont vous avez besoin. Il fait cette offre honnête et sincèrement parce qu'il croit que c'est le devoir d'un médecin de donner généreusement sa science et sa sympathie à ceux qui en ont besoin. Il vous dira sans frais comment supprimer ces bruits et avoir une ouïe parfaite. Votre cas sera étudié avec soin et un conseil important vous sera envoyé gratuitement.

Si vous voulez savoir quoi faire pour vos bruits de tête et d'oreilles, tout ce qu'il faut c'est de répondre oui ou non aux questions; écrivez complètement vos nom et adresse sur les lignes pointillées, coupez le coupon pour avis médical gratuit et maillez-le de suite au

SPECIALISTE DE LA SURDITE
SPOULE

409 Trade Building, Boston.

Ne manquez pas cette grande opportunité de recevoir l'avis gratis de ce fameux spécialiste. Ecrivez-lui MAINTENANT—AUJOURD'HUI—en anglais ou en français.

DETACHEZ CE COUPON

Il vous donne droit à un conseil médical gratuit sur les bruits de la tête.

Vos oreilles battent-elles?
Vos oreilles craquent-elles?
Vos oreilles vous paraissent-elles pleines?
Votre ouïe diminue-t-elle?
Avez-vous des douleurs d'oreilles?
Depuis combien de temps ces bruits existent-ils?
Ce bruit est-il comme un sifflement?
Ce bruit est-il comme un bourdonnement?
Vos oreilles suppurent-elles?
Ces bruits sont-ils pires quand vous êtes enrhumé?
Ces bruits vous empêchent-ils de dormir la nuit?
Vos oreilles claquent-elles quand vous vous mouchez?

NOM COMPLET
ADRESSE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un An, \$1.25 pour Six mois, (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal *Le Samedi*.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier, Bessette & Cie,
129 - 131 - 133 rue Cadieux, (près Vitré)
Montréal.



Les astronomes prétendent que notre système solaire contient 17,000,000 de comètes.

Un hydroplane est exactement semblable à un aéroplane, en ce qui concerne l'ensemble de la machine et son moteur. La différence essentielle consiste en "flotteurs" qui permettent à l'appareil de flotter sur l'eau avant l'envolée ou après le vol, tandis que les aéro sont munis de roues.

Le Président de la République Française reçoit un salaire de 125,000 dollars par an, le logement gratuit et une allocation de 125,000 en plus. Il est élu pour 7 ans après lesquels il peut de nouveau être élu.

Le topinambour de Jérusalem n'est pas de la famille de celui qui pousse en Palestine. Il est de l'espèce des tournesols, qui tire son étymologie du mot "girasole", un des noms scientifiques de ce genre de plante.

L'Espagne a plus de soleil que tout autre pays. Elle reçoit une moyenne annuelle de 3000 heures. L'Angleterre en a pendant 1400 heures.

La tôle dite galvanisée, n'est aucunement galvanisée, mais est peinte de zinc, étant plongée dans un bain de ce métal et d'acide muriatique.

Il y a encore, en circulation, en Chine, actuellement des pièces de monnaie portant les noms des empereurs qui vécurent il y a 2000 ans.

Les tapis électriques sont en usage à Paris. Ces tapis sont enlacés dans une fine maille de fer par où passe un courant électrique. Tout en couvrant le plancher, ils servent en même temps d'appareil pour chauffer l'appartement.

Les jours sans viande ne sont pas une institution récente. En Angleterre, notamment, sous le règne de la grande-Elisabeth, défense absolue était faite de manger de la viande les mercredi, vendredi et samedi. Une amende de 15 dollars était infligée à quiconque ne se tenait pas en règle avec la loi. On pouvait néanmoins obtenir une licence, valable pour la journée, au prix de onze francs.

L'Asthme est une torture.—Quelqu'un qui n'a pas à respirer difficilement à cause de l'Asthme ne peut se faire une idée de cette souffrance. Des milliers de personnes la connaissent, et le soulagement immense apporté à ceux qui ont employé le merveilleux Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg. Il a guéri et soulagé les cas les plus graves. Si vous souffrez de ce mal, ne tardez pas un instant à vous procurer ce remède chez votre pharmacien.

15 ans de souffrance des hémorroïdes

M. J. McEwen de Dundas, Ont., écrit:—"Pendant 15 ans j'ai souffert des hémorroïdes et n'ai pu obtenir de guérison permanente avant d'avoir essayé Zam-Buk. La persévérance dans l'emploi de ce baume hercier résulta en une cure complète, et depuis, je n'ai jamais été troublé par cette horrible maladie.

M. Henry Fougère de Poulamond, N. B., écrit:—"Je souffrais terriblement des hémorroïdes, et ne pouvais rien trouver pour me soulager jusqu'à ce que je rencontrai Zam-Buk. Il m'a guéri. Je considère Zam-Buk le meilleur onguent sur le marché."

Ces témoignages sont des échantillons des milliers de lettres que nous recevons constamment d'hommes et de femmes qui ont mis fin à leurs souffrances en employant Zam-Buk. Pourquoi ne pas les imiter?

Zam-Buk est insurpassable pour l'eczéma, l'empoisonnement de sang, ulcères, blessures, coupures, brûlures et toutes les maladies et lésions de la peau, 50 cts une boîte, chez tous les pharmaciens et marchands ou de la Zam-Buk Co., Toronto. Envoyez cette annonce avec le nom du journal et un timbre d'un centin pour une boîte d'échantillon gratis.



Ecrivez pour un échantillon Gratis

ASSOCIATION GENERALE DES ALSACIENS-LORRAINS D'AMERIQUE

3 EAST, 44TH STREET, NEW-YORK.

"L'Association Générale des Alsaciens-Lorrains d'Amérique", fondée sous les auspices du Gouvernement Français, a pour objet la défense des intérêts spéciaux des Alsaciens-Lorrains d'origine française dans les deux Amériques, auxquels elle peut faire accorder la protection du Gouvernement Français.

Elle a pour objet principal d'employer tous les moyens pour activer le retour, pur et simple, de l'Alsace et de la Lorraine à la France, en formant une fédération de tous les Alsaciens-Lorrains, et de toutes les Sociétés d'Alsaciens-Lorrains dans les deux Amériques.

Pourront être membres tout Alsacien-Lorrain qui pourra établir son origine française, ou toute Société comprenant comme membres des Alsaciens-Lorrains d'origine française.

L'Association se compose de: Membres actifs payant une cotisation annuelle de \$2.00 et au-dessus. Membres donateurs payant une cotisation annuelle de \$10.00 et au-dessus. Membres bienfaiteurs faisant un don de \$50.00 et au-dessus. Membres à vie faisant un don de \$100.00 et au-dessus.

RECORDS

Columbia, Victor et Pathé, échangés à 10 cents chacun, \$1.00 la douzaine. Records à vendre 30 cents et plus, neufs 75 cents. Nous vendons et réparons les machines. Ouvert de 7 p.m. à 10 p.m. 195a Sanguinet, près Ste-Catherine.

Le Secret De La

PERFECTION DU BUSTE

ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement



Le Système Corsine Français de M^{lle} Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple garantissant l'augmentation du buste de six pouces; il remplit ainsi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 30 ans par les principales artistes et les dames contenant des renseignements complets envoyés gratuitement. Toute lettre absolument confidentielle.

Madame THORA TOILET Co., Dépt. E., TORONTO, ONT.

Guérison de Toutes Les Maladies

avec des traitements
végétaux découverts

Par un Curé

Pour informations,
adressez-vous en men-
tionnant les signes de
votre maladie au direc-
teur de

L'Institut Moderne
de Médecine

Dépt. C.

427 Rue SAINT-DENIS,
MONTREAL.

S.V.P. ajoutez timbre de trois sous
pour la réponse.

L'Institut offre au public sa merveilleuse pastille Anti-dyspeptique, accompagnée du régime pour les dyspeptiques, 75c la boîte par la maille; et sa pastille Anti-Bronchitique qui guérit les bronchites les plus rebelles et les toux les plus tenaces, 75c la boîte par la maille.

APRES L'ABSENCE!



—Mais, ma chère, tu es bien étonnée en m'apercevant?

—Mon Dieu! Et qui ne le serait pas? Vous êtes si ravissante dans votre manteau neuf.

—Merci du compliment! Tu serais stupéfaite davantage si je disais que c'est toujours le même manteau de l'an dernier, qui a revêtu une nouvelle teinte.

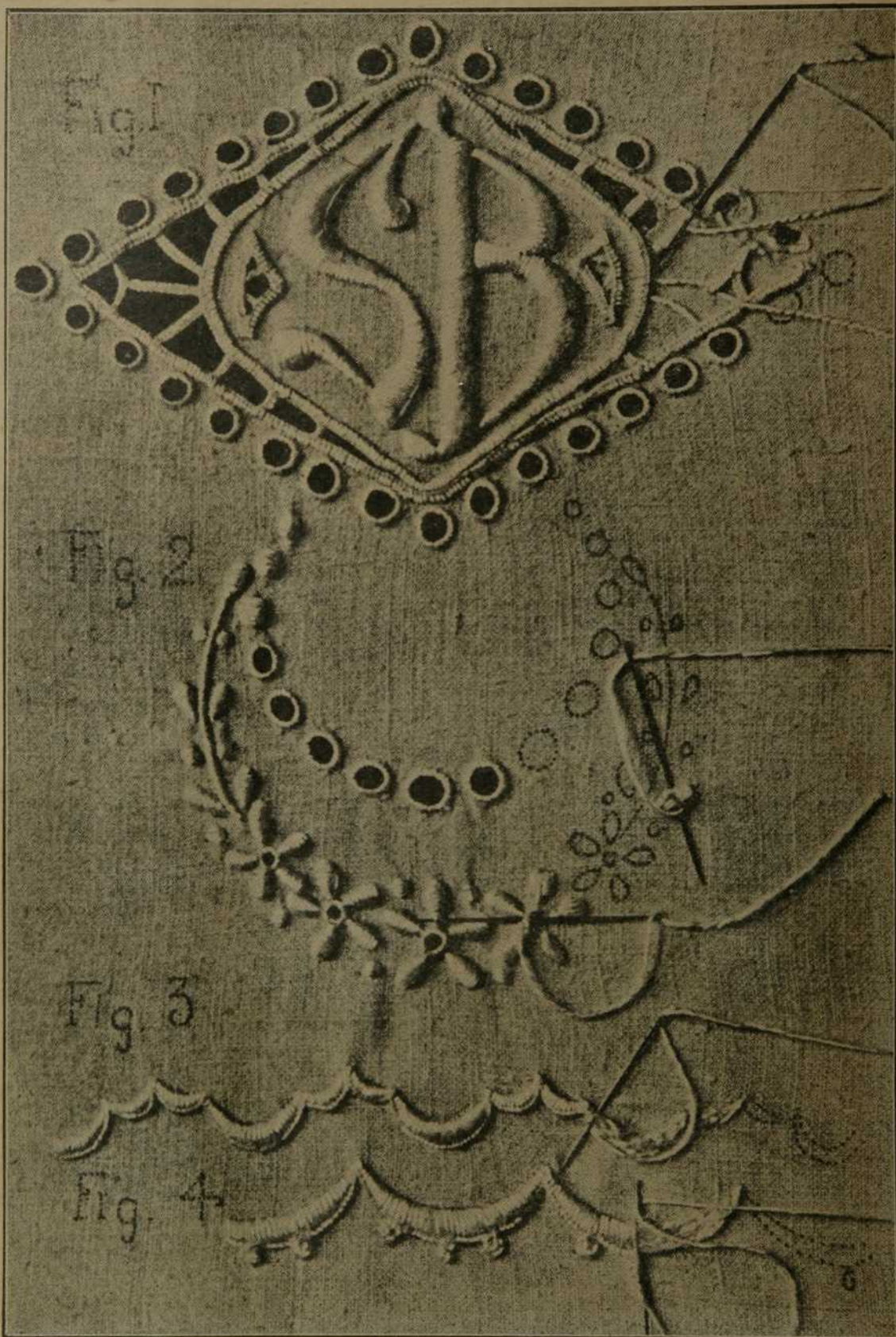
—Comment ça?

—Eh bien! Je l'ai envoyé chez Déchaux Frères, 197 rue Ste-Catherine Est, entre Ste-Elisabeth et Sanguinet ou 710 Ste-Catherine Est, entre Panet et Visitation. Alors tu peux juger de la capacité de cette maison de teinturiers et nettoyeurs par le résultat que j'ai obtenu.

(Demandez le catalogue gratis à l'une ou l'autre des deux adresses.)

Nos lecteurs sont informés que le tirage de
**L'ALMANACH DU
"SAMEDI"**
— pour 1918 —
est
**COMPLETEMENT
EPUISÉ A
Nos Bureaux.**

Un Peu de Broderie, Pour



TOUTE femme élégante et soucieuse d'agrémenter son intérieur des mille riens jolis qui en font le charme en le rendant agréable à habiter, soigne toujours particulièrement son cabinet de toilette, ce petit temple de l'hygiène et de la beauté.

Chaque meuble, chaque bibelot en est choisi avec goût et les plus pimpantes fanfreluches le parent; ainsi la toilette avec ses clairs flacons de cristal aux facettes scintillantes, sa brillante parure de peignes et de broches, sa garniture de porcelaine décorée.

Sous celle-ci, il est très charmant et du tout dernier cri de disposer, non pas un tapis de lingerie tenant toute la surface de la table de marbre, mais de petits napperons, un peu plus grands que le fond de chaque objet.

Ces napperons, comme d'ailleurs tout le beau linge de la maison ont une apparence beaucoup plus luxueuse lorsqu'une délicate broderie vient les orner.

Beaucoup de personnes savent broder aujourd'hui; c'est là un agréable et utile passe-temps mais souvent ce sont les modèles qui manquent, modèles que l'on reproduit exactement ou qui ne servent qu'à inspirer un autre dessin que l'on fera soi-même.

En voici quelques-uns qui sont fort jolis et dont nos lectrices tireront peut-être quelque profit.

La figure 1 représente un monogramme d'un effet très riche. Les figures 2, 3 et 4 sont la reproduction d'ornements faciles à exécuter et qu'il est d'ailleurs possible de modifier au gré de sa fantaisie.

En règle générale, il va de soi que la grosseur du

Linge de Dames et Bébés



coton employé et la grandeur de l'aiguille doivent être en rapport avec l'épaisseur du tissu à broder.

Si la broderie est fort employée pour le linge de la maison et celui de la maman, elle est également très en faveur pour "l'équipement" des bébés; généralement même c'est pour les bébés que l'on recherche les modèles les plus luxueux et les plus compliqués.

De nombreuses pièces de leurs vêtements se prêtent d'ailleurs à ce genre de travail, depuis le "bavoir" jusqu'aux mignonnes chaussures de toile ou de drap.

Le goût personnel, là surtout, doit tenir lieu de règle et la patience seule impose une limite aux ornements projetés car quelques-uns sont fort longs à exécuter.

Les dessins de la première gravure pourront guider utilement dans ce sens.

Pour les bébés, souvent on emploie, au lieu de coton, de la soie de couleurs variées; c'est une question de goût personnel, de préférence et de fantaisie.

Pour terminer, un conseil utile:

Il arrive souvent qu'une nappe de table ou qu'une serviette ourlée se déchire dans l'ourlet, tandis que l'article est encore bon. Placez les parties déchirées sur une baignoire à broderie ou faufilez solidement sur du carton-pâte et, avec une aiguille et un fil fort, liez les bords ensemble. Si ce travail est fait proprement, les endroits raccommodés ne seront pas visibles.

DENTELURE 5^e LA VERGE OURLET PICOT
BOUTONS
 FAIT A ORDRE AVEC VOTRE MATERIEL—TOUS GENRES
 OR—POINT D'OURLET—A—
 FAIT PROMPTEMENT—8^e LA VERGE
 POINT DE CHAÎNE—BRODERIE SIMPLE
PLISSAGE
 BOX—TÔTE—ACCORDEON—COMBINAISON—ETC
ST. LAWRENCE BUTTON CO.
 584 5^e CATHERINE OUEST—UP. 5706

POILS et DUVETS sont détruits en 3 minutes.
EPIL' VITE \$1.00 la boîte, échantillon sur réception de 10 cents.
LABORATOIRE SAGE, Dép. 200,
 508 St-André, — — — — — Montréal.

POUR MAIGRIR



SANS DANGER—SANS REGIME—SANS MEDICAMENTS — SANS PILULES

Faites usage des

SELS AMAIGRISSENTS 'SAGE'. L'emploi des SELS "SAGE" pendant un mois ou six semaines suffit pour un traitement complet, COMPLETEMENT INOFFENSIFS. Prix: 50 cents la boîte dans toutes les pharmacies ou au LABORATOIRE SAGE, Dép. 200, 503 St-André, Montréal, Can.

Mesdames Les Pilules "LOBEL"

guérissent les maladies particulières à votre sexe.

Retards, Périodes Douloureuses ou Irrégulières, etc.

\$1.25 la boîte. D. LOBEL, Dép. 200
 508 Saint-André, — — — — — Montréal.

En vente dans toutes les pharmacies.
 GRATIS—Livre traitant des maladies de femmes.

PARFUMS

FRANÇAIS, ROSE D'AMOUR, 75c l'oz.

Echantillon sur réception de 10 cents.
LABORATOIRE SAGE, Dép. 200
 508 Saint-André, — — — — — Montréal.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois, (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal *Le Samedi*.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133 rue Cadieux, (près Vitré) Montréal.

Toutes les mains
ONT BESOIN DE
SNAP

La main douce de la femme qui fait son ménage—la main rugueuse de l'ouvrier—les petites mains crasseuses des garçons et filles—les mains sales de tous, jeunes comme vieux—ont toutes besoin de Snap. Demandez une boîte pour vos mains—



Il se peut qu'en achetant vos allumettes vous ne vous persuadiez jamais que c'est une importante affaire — et cependant c'en est une!

Il est important que vous n'en achetiez d'autres que

LES ALLUMETTES "SILENCIEUSES" S'ÉTEIGNANT AUTOMATIQUEMENT. (500 DANS CHAQUE BOÎTE)

Allumettes qui ne laissent aucune trace de feu après leur extinction.

E D D Y

est le seul fabricant canadien de ces allumettes; toutes les baguettes de ces allumettes ont été imprégnées d'une solution chimique et lorsqu'elles ont été craquées et jetées ensuite, deviennent véritablement MORTES.

PRENEZ GARDE AUX MOTS:

"S'ÉTEIGNENT D'ELLES-MÊMES PAR

UN PROCÉDÉ CHIMIQUE",

MENTIONNES SUR LA BOÎTE.



PRENEZ GARDE !

Ce rhume bénin peut vous conduire à la consommation qui débute presque toujours par une bronchite, un rhume négligé, cela parce que les sécrétions bronchiques offrent aux microbes, un excellent milieu de culture et l'inflammation des muqueuses

permet facilement leur inoculation.

Soignez votre rhume dès le début, vous éviterez ainsi non seulement bien des incommodités et des malaises, mais vous vous préserverez aussi de complications souvent fatales. Pour que votre guérison soit assurée, employez le

SIROP GAUVIN 25 cts la
En vente partout **Pour le RHUME** bouteille

Le véritable spécifique des affections des voies respiratoires, qui doit son efficacité au choix des balsamo-antiseptiques, des expectorants, des sédatifs, etc., employés dans sa fabrication.

EMPLOYEZ-LE EN TOUTE CONFIANCE, car il est préparé, d'après les formules de médecins célèbres, par M. Gauvin, chimiste canadien dont la réputation est universelle.

ELLE LE RECOMMANDE COMME SPECIFIQUE

"A la suite d'un refroidissement grave je fus prise d'un rhume opiniâtre que ni les prescriptions de médecins, ni les différents sirops pour le rhume employés ne réussirent à faire disparaître. J'employai le Sirop Gauvin pour le Rhume et dès les premières doses, les symptômes s'améliorèrent, la toux diminua, le sommeil revint, et au bout de quelques jours je fus complètement guérie. Votre sirop pour le rhume est certainement un spécifique."

M^{de} A. THIBODEAU, St-Blaise, Que.

Le Sirop d'Anis
POUR LES
Gauvin ENFANTS

Soulage coliques, douleurs de la dentition, indigestion, diarrhées, et assure au bébé un sommeil naturel.

Prix : 25 cts. la bouteille.

Les Cachets
POUR LE
Gauvin MAL de TÊTE

Soulagent et guérissent promptement, maux de tête, migraines, névralgies, et toutes les douleurs.

Prix : 25 cents la boîte.

J. A. E. GAUVIN, Pharmacien-Chimiste, MONTREAL, Can.



LE THE

Le thé, plante originaire de la Chine, est un aliment excitant énergique; il convient aux constitutions énervées, aux tempéraments lymphatiques, aux habitants des contrées humides ou brumeuses, et dans les circonstances où il est nécessaire de ranimer l'action de la peau et de rappeler la transpiration.

Puis quelques heures après un repas copieux, l'infusion du thé stimule l'estomac et précipite les digestions laborieuses.

L'infusion du thé doit être légère, et, pour corriger son âcreté, on y ajoutera du lait, de la crème et du sucre.

Le thé vert attaque les nerfs; on doit lui préférer le thé noir. Cependant, l'infusion du thé devrait être réservée pour certaines circonstances où les forces digestives et transpiratoires sont paresseuses; en faire un usage journalier, c'est se priver d'un excellent moyen lorsque son emploi devient utile.

On distingue communément deux sortes de thé: les thés verts et les thés noirs. Une très grande différence se remarque sur l'action alimentaire des thés noirs et verts.

L'infusion de thé noir produit une excitation générale capable de rendre une énergie nouvelle à l'homme affaibli par la diète, le froid ou la tristesse et qui se soutient durant quelques heures sans laisser ensuite aucun malaise.

Le thé vert produit la même action, mais ensuite, un grand nombre de personnes ressentent d'autres effets tels que des bâillements, une gêne dans la région de l'estomac, des palpitations de cœur et des tremblements dans les membres.

Le plus grand nombre des consommateurs emploient un mélange de thés noir et vert plus aromatique que le thé noir pris isolément.

Le thé est l'objet de nombreuses falsifications. Les fraudeurs se servent, à cet effet, de feuilles telles que celles du prunier sauvage, du frêne, du sureau, de l'aubépine, etc... qu'ils colorent le plus souvent avec des sels de cuivre pour la coloration en vert et avec du bois de campêche pour la coloration en noir.

Il est donc urgent d'acheter le thé dans les magasins spécialement affectés à la vente de cette marchandise.

HARICOTS BLANCS NOUVEAUX.—Faites-les cuire dans de l'eau et du sel, égouttez-les, sautez-les sur le feu avec du beurre et des fines herbes, un filet de vinaigre, du sel et du poivre.

POTAGE PAYSANNE.—Faire revenir légèrement dans le beurre des carottes, navets, choux et oignons, ajouter ensuite l'eau nécessaire et laisser cuire deux ou trois heures à petit feu. Quelque temps avant de servir, colorer à l'arome Patrelle, ajouter oseille et laitues coupées et verser sur des croûtons de pain coupés en morceaux.

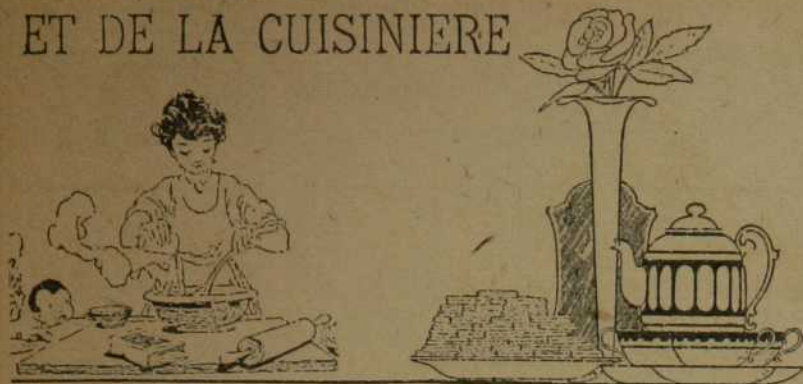
POTAGE À LA LORRAINE.—Faites roussir à sec, et sans beurre, de la farine dans une poêle, délayez-la toute chaude dans du lait. Ajoutez sucre et cannelle en poudre. Faites cuire ce mélange en tournant toujours. Au moment de servir, liez-le avec des jaunes d'œufs, ajoutez un peu d'arome Patrelle et jetez sur des croûtons frits dans le beurre ou des tranches de pain grillées, au choix.

ÉCONOMISEZ LA NOURRITURE

Au moment où il est nécessaire d'économiser la nourriture, un grand nombre de personnes ne reçoivent pas les bénéfices qu'elles devraient tirer des aliments. Ce n'est pas la quantité que vous mangez mais encore plus comment vous vous l'assimilez, qui vous fait du bien.

L'addition d'une petite cuillerée à thé de Bovril à la diète comme peptogène avant les repas donne pour résultat une plus complète digestion et assimilation et fait épargner la nourriture parce qu'il vous en faut moins.

ET DE LA CUISINIÈRE



NAVETS AU GRAS.—Faites cuire des navets à l'eau bouillante et, après les avoir égouttés, mettez-les dans une casserole à sauter avec un bon morceau de beurre, du sel et un peu de sucre en poudre. Mouillez de bouillon et faites doucement cuire feu dessus et dessous. Lorsqu'ils sont cuits, découvrez la casserole et laissez le jus de la cuisson se réduire à glace. Enlevez les navets, mettez-les sur un plat, et couvrez-les du jus de la cuisson au moment de servir.

TOMATES MIRIBELLE.—Plongez vos tomates dans l'eau bouillante, partagez-les en deux, retirez la chair du milieu et assaisonnez l'intérieur des tomates évidées. Puis, faites une farce avec la chair enlevée, de l'aubergine, des oignons, de l'ail, liez d'un jaune d'œuf et, avec cette farce, emplissez-les tomates que vous rangez sur un plat beurré. Arrosez de beurre fondu et faites gratiner au four.



Escalopes de pommes de terre sucrées. — Pelez et coupez en tranches d'un demi-pouce d'épaisseur, des pommes de terre ordinaires. Placez ces tranches dans un plat à pouding, par couches; à chaque couche, salez, poivrez, su-

crez et semez de petits morceaux de beurre. Lorsque le vase est rempli, versez-y quatre cuillerées à table d'eau bouillante dans laquelle vous aurez fait fondre une cuillerée à thé de beurre. Couvrez la surface de croûtons râpés, salez, poivrez et parsemez de nouveau de petits morceaux de beurre. Cuisez sous couvercle pendant trente minutes et laissez brunir le dessus.

CAROTTES EN PURÉE.—Prenez de grosses carottes; enlevez-en les parties dures de l'intérieur, émincez le reste et faites blanchir quelques instants à l'eau légèrement salée. Egouttez, passez vos carottes au beurre avec très peu de sel et une pincée de sucre. Au bout de quelques instants, mouillez de bouillon léger et laissez cuire à petit feu. Lorsque les carottes sont en purée, égouttez-les, passez et remettez sur le feu avec quelques cuillerées de demi-glace et un morceau de beurre. Laissez chauffer sans bouillir.

QUE LA CELEBRITE

de la marque soit votre guide pour acheter la gélatine. Que cette renommée, justement méritée, décide votre choix et vous n'aurez nuls regrets à l'avenir.

Ecrivez dès aujourd'hui pour notre livret gratis "Recettes choisies".

J. & G. COX, Limited, P. O. Box 3009, MONTREAL

COX'S
Instant Powdered
GELATINE



NOIX DE COCO...

POUR ÊTRE CERTAINE D'AVOIR LE
MEILLEUR COCOANUT EMPLOYEZ TOUJOURS

'WHITE MOSS'
de McLEAN

PAQUETS:
5-10-20-35

Nous vous le recommandons
il est délicieux.
Manufacturé par

CANADIAN COCOANUT Company., MONTREAL

VOICI LA MEILLEURE RECETTE

POUR FAIRE VOUS-MEME VOTRE POISON A PUNAISE

PUNICIDE..... 1 once
Huile de charbon..... 1 dem'ard

odeur agréable—Tue les punaises—détruit les oeufs, le meilleur désinfectant.

PUNICIDE s'emploie avec avantage pour désinfecter les poulaillers.

PUNICIDE est en vente dans toutes les pharmacies ou à Universal Drug Co
1288 rue St-Laurent, Montréal, sur réception de 25c la bouteille d'une once.

==: EPUISE ==:

L'ALMANACH DU "SAMEDI" pour 1918

est complètement épuisé.

Il est donc inutile de nous en faire la demande à nos
Bureaux où il n'en reste

➡ PLUS UN SEUL EXEMPLAIRE ➡

Nos lecteurs sont priés d'en prendre bonne note et de se
souvenir qu'il n'y aura pas de deuxième tirage de
cette édition totalement épuisée maintenant.

Les confitures baisseraient-elles?

Entamez l'hiver avec

CROWN BRAND

SIROP DE BLÉ D'INDE
PURE

Tous aiment ce délicieux Sirop de table — et il coûte moins
cher que le beurre, servi sur du pain aux enfants.

Chez tous les épiceries—en bocaux de 2, 5, 10 et 20 livres—
en jarres de verre de 3 livres.

DEMANDEZ NOTRE MANUEL GRATUITEMENT

THE CANADA STARCH COMPANY, LIMITED, Montréal.



NE MANQUEZ
PAS DE LIRE

LA REVUE POPULAIRE

de Janvier

Actuellement en
Vente chez Tous
les Dépositaires.

10 cents LE NUMERO



NOS PRIX POUR DENTIERS

sont de \$5.00, \$8.00, \$10.00, \$15.00, \$25.00 alors

que les autres dentistes chargent

\$10.00, \$20.00, \$30.00, \$40.00, \$50.00

Venez consulter nos Dentistes Experts,
: = : Américains et Canadiens. : = :

**FRANCO - AMERICAN
DENTISTS**

OUVERT JUSQU'A 9 HRS., DU SOIR. 164 RUE SAINT-DENIS.
Un peu plus bas que la rue Ste-Catherine.

: = : EPUISE : = :
**L'ALMANACH DU
"SAMEDI"
pour 1918
est complètement
épuisé.**

Il est donc inutile de nous en
faire la demande à nos
Bureaux où il n'en
reste

PLUS UN SEUL EXEMPLAIRE

Nos lecteurs sont priés d'en
prendre bonne note et de
se souvenir qu'il n'y
aura pas de deuxième
tirage de cette
édition totale-
ment épuisée
maintenant.



PETITS CONSEILS

BALAYAGE DES TAPIS

Saupoudrez-les de sel de cuisine puis balayez-les. Le sel empêchera en grande partie les poussières de voler, et ravivera beaucoup leurs couleurs. C'est un procédé à employer par l'humidité. Ne laissez pas le sel plus d'une demi-heure avant le balayage.

Les taches sur les tapis cèdent souvent à un traitement constitué par un emplâtre de terre à foulon mouillée d'eau; on laisse plusieurs jours puis on brosse avec une brosse dure. Il faut d'abord balayer les tapis avec soin, et les nettoyer, peu à peu, avec une éponge imbibée d'eau contenant quelques gouttes d'ammoniaque. A mesure qu'on vient de nettoyer un certain espace il est nécessaire de rincer cet espace avec une autre éponge imbibée d'eau pure et de frotter avec un torchon sec pour sécher en partie. S'il s'agit d'un tapis de salle à manger, où il y aurait des taches de graisse, il faudrait avoir le soin de les enlever avec de la naphthaline, avant de procéder au nettoyage à l'eau ammoniacale.

La farine de froment enlève les taches de graisse sur les tapis. On saupoudre largement la tache qu'on brosse deux heures après. Au besoin recommencer s'il est nécessaire.

TACHES DE GRAISSE

Toutes les taches de graisse s'enlèvent facilement et à peu de frais à l'aide de l'essence de térébenthine pure.

Pour cela, on les imbibe d'un peu d'essence avec une éponge fine et l'on frotte légèrement dans la main et avec promptitude.

On mouille de nouveau avec l'essence, et l'on recouvre de suite la tache avec de la terre de pipe ou de la cendre tamisée.

Après dix minutes ou un quart d'heure, on donne un coup de brosse et la tache est entièrement disparue. Si la terre absorbante laissait quelque blancheur après l'opération, on la dissiperait facilement en frottant dessus avec de la mie de pain.

Ne pas oublier d'avoir fait parfaitement sécher l'étoffe avant l'opération. Les personnes que l'odeur de l'essence rebute peut-être la remplacer par l'alcool rectifié. Employer le même moyen pour les taches d'huile et de suif.

NETTOYAGE DES OBJETS EN VERRE ET EN CRISTAL

Broyez dans vos mains des coquilles d'oeufs; introduisez-les avec de l'eau dans les carafes ou dans les bouteilles et agitez fortement jusqu'à ce que l'intérieur en soit bien net.

POUR BIEN DIGÉRER

Si l'on veut avoir une liqueur bien digestive on gardera les écorces de mandarines ou d'oranges provenant des épluchures du dessert et on les mettra à infuser pendant 15 jours dans de l'alcool. Au bout de ce temps on filtrera le mélange après y avoir ajouté un sirop de sucre.

POUR LES MAMANS

Traitement de la gourme des bébés. Lavages très fréquents avec de l'eau d'amidon ou de l'eau de feuilles de noyer, non seulement dans un but de propreté, mais surtout pour empêcher les démangeaisons et éviter que l'enfant n'arrache les croûtes. Saupoudrer fréquemment avec de la poudre d'amidon. Lorsque les croûtes seront sèches, facilitez leur chute avec de petits cataplasmes de féculé.

Pour les enfants âgés de plus de 3 ans, quelques légers purgatifs sont indiqués ainsi que l'emploi de sirop antiscorbutique.

BAIN ALCALIN

On rend alcaline l'eau d'un bain en y ajoutant:

	grammes
Savon dissous ...	500
Cristaux de soude ...	250

On peut remplacer le cristal de soude par 1 kilogramme de cendres de bois, mais le premier moyen nous paraît plus convenable sous le rapport de la propreté.

NETTOYAGE DES BOISERIES VERNIES OU PEINTES À L'HUILE

Faites dissoudre sur le feu 1 livre de savon noir dans deux ou trois pintes d'eau; frottez la boiserie avec cette lessive, en vous servant d'une éponge et essuyez aussitôt avec un linge afin que la potasse que contient le savon ne fasse pas crevasser la peinture.

Pour rendre étanches les cuves en bois, les aquariums, etc., enduire les joints avec un mélange, par parties égales, de gutta-percha et de paraffine qu'on fait fondre à feu modéré. Cet enduit résiste aux acides et alcalis, et on le polit au moyen de fer chaud.

Pour raidir les robes en mousseline, faites dissoudre une cuillerée à thé de gomme arabique dans 3 pintes d'eau. Servez-vous de cette solution comme de l'empois; arroser, sécher et repasser de la manière habituelle.

Ne tordez pas votre linge au tordeur d'habits. Il se fera des plis difficiles à enlever.

COMMENT J'AI GUERI MON CATARRHE

SIMPLE RECIT A CE SUJET.

Pas d'appareils, de vaporisateurs, d'onguents, de lotions, de remèdes pernicieux, d'aspiration de fumée ou d'électricité.

Guérit durant le Jour et la Nuit.

C'est une méthode nouvelle. C'est quelque chose d'absolument différent. Pas de lotions, de douches, de pommades ou crèmes dont la senteur vous rend malade. Pas de vaporisateurs ni d'appareil d'aucune sorte. Rien à fumer ou à aspirer. Pas de vapeurs, de frictions ou d'injections. Pas d'électricité, de vibration ni de massage. Pas de poudres, pas d'emplâtres, pas de réclusion dans la maison. Rien de tout cela.



Quelque chose de nouveau et de différent—quelque chose de délicieux et d'hygiénique—quelque chose qui réussit immédiatement. Vous n'avez pas à attendre, à languir et à dépenser beaucoup d'argent. Vous pouvez vous guérir en une nuit—et je vous dirai avec plaisir comment—GRATIS. Je ne suis pas médecin et ceci n'est pas une soi-disant ordonnance de médecin—mais je suis guéri, mes amis sont guéris et vous pouvez être guéri. Votre souffrance cessera immédiatement comme par magie.

Je suis guéri—vous pouvez l'être gratis.

Mon catarrhe était malpropre et dégoûtant. Il me rendait malade, il alourdisait mon esprit. Il minait ma santé et affaiblissait ma volonté. Le graillement, la toux, l'expectoration me rendaient odieux à tous, ma mauvaise haleine et mes habitudes dégoûtantes faisaient que même les êtres que je chérissais me fuyaient en secret. Les charmes de la vie étaient ternes pour moi et mes facultés étaient entravées. Je savais que cela, à la longue, me ferait mourir prématurément, parce que, le jour et la nuit, ma vitalité était sapée lentement mais sûrement.

Mais j'ai trouvé un remède et je suis prêt à vous renseigner GRATIS à ce sujet. Ecrivez-moi promptement.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT

Rien que votre nom et votre adresse sur une carte postale. Dites: "Cher Sam Katz: Veuillez me dire comment vous avez guéri votre catarrhe et comment je puis guérir le mien". C'est tout ce que vous avez à dire. Je comprendrai et je vous enverrai des renseignements complets, GRATIS, immédiatement. Ne tardez pas. Envoyez une carte postale ou écrivez-moi une lettre aujourd'hui. Ne songez pas à retourner cette page avant d'avoir demandé ce merveilleux traitement qui peut faire pour vous ce qu'il a fait pour moi.

SAM KATZ, Chambre H. A. 1168
143 Mutual St. Toronto, Ont.

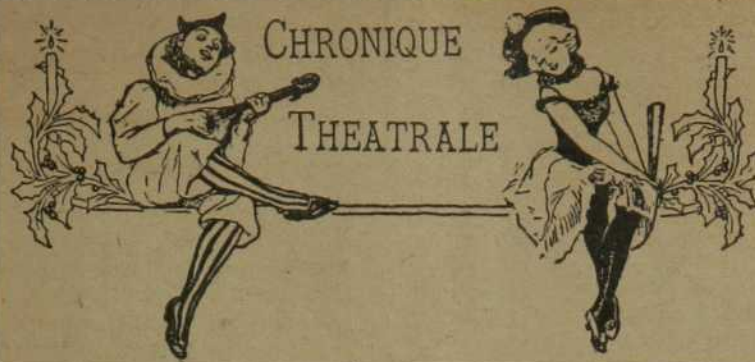
Hopital de Gramophones

Nous réparons avec
soins toutes les
marques de gramophones.
Satisfaction garantie.
Venez-nous voir au No

794 Blvd St-Laurent

ou téléphonez à Est 6703.

Presque tous les enfants sont sujets aux vers et plusieurs les apportent en naissant. Epargnez-leur des souffrances en employant le Mother Graves' Worm Exterminator, le meilleur remède du genre que vous puissiez avoir.



THEATRE CANADIEN-FRANCAIS

Représentation de "L'Alliance Artistique"

"La Sacrifiée", pièce en trois actes par

Gaston Devore

Voici une pièce nette, rapide, vigoureuse, émouvante, fortement pensée et noblement écrite, qui dit avec précision ce qu'elle veut dire et le dit sans hors-d'oeuvres inutiles. Avec une belle franchise et cette décision qui est le fait du véritable auteur dramatique, M. Gaston Devore aborde de front le débat, ne recule devant aucune des audaces de sa pensée et porte à la scène une des questions les plus complexes et les plus délicates parmi celles qui agitent l'esprit des penseurs et des soutiens de la société actuelle. On retrouve dans cette belle pièce les qualités de rudesse, de mordant, d'apreté et en même temps de sensibilité et d'émotion qui ont placé avec "Les Demi-Sœurs" et la "Conscience de l'Enfant" M. Gaston Devore parmi cette élite d'auteurs dramatiques qui cherchent à remuer des idées tout en intéressant le spectateur et qui ne parlent que lorsqu'ils ont quelque chose à dire.

On se rappelle le gros succès remporté jadis par cette pièce au Théâtre National. Depuis, elle ne fut jamais reprise par les artistes de notre Comédie Française. Après le triomphe de Mme Demons dans "La Préférée" de nombreux spectateurs demandèrent à "L'Alliance Artistique" de nous la présenter dans "La Sacrifiée", on était curieux de la voir dans ce rôle si bien dans ses cordes. Ces messieurs n'ont pas voulu se dérober à ce désir, et voilà pourquoi ils ont mis la pièce à l'affiche.

Ce qui sera de plus intéressant c'est qu'à côté de Mme Demons nous verrons Mme Vbery dans le rôle de la sœur aînée, Mme Devoyod et M. Filion dans les rôles qu'ils ont créés à Montréal, M. Pelletier, M. Valhubert, M. Cauvin dans des personnages convenant absolument à leurs talents.

En somme, la pièce de M. Gaston Devore réunira une interprétation de tout premier ordre, sans faiblesse, chaque rôle, même le plus petit, étant tenu par un artiste. Elle sera mise en scène par M. Godeau qui est passé maître en cet art, et qui, chaque semaine, nous charme par son goût éclairé des choses du théâtre. Voilà une belle semaine en perspective et qui certainement fera courir tout Montréal.

Pour la semaine du 21 janvier, on annonce une des plus jolies pièces de M. Alfred Capus "Notre Jeunesse" qui fut créée avec grand succès au Théâtre Français de Paris. Cette pièce servira de rentrée à Mme Dione.

Ajoutons que les fêtes étant terminées "L'Alliance Artistique" a repris son service régulier avec ses trois matinées par semaine, Mardi, Jeudi et Samedi.

AU NEW PRINCESS

Le théâtre fashionable de l'ouest de la ville qui vient d'ouvrir ses portes au public montréalais a droit d'être satisfait de ses premiers succès. Aussi pour conserver la foule, l'administration a mis au programme de la semaine des numéros très inédits à Montréal, tels que Sam Mann & Co. dans la farce philosophique "The Question"; Ed. Gallagher et William LeMaire, comédiens; six danses américaines, représentant les nations alliées; Leavitt et Lockwood, dans des dialogues comiques, et les Trois Kervilles, les billiardistes joyeux. Assistez aux représentations du New Princess, vous y passerez une soirée agréable et vous vous amuserez pour votre argent.

A L'ORPHEUM

La pièce de résistance à l'Orpheum pour la semaine courante est une jolie romance pittoresque du Sud, oeuvre de Bartley Campbell, intitulée "The White Slave" et qui fut représentée pour la première fois le 3 avril 1882. Cette représentation dramatique est des plus pathétiques et des plus instructives; elle mérite d'être vue et le public, amateur de belles choses, se portera en foule à l'Orpheum durant le cours de la semaine.

AU FRANCAIS

Le Théâtre Français doit son succès à la variété de son programme et au choix judicieux de ses représentations.

En effet, son populaire gérant, M. Phil. Godel, s'est attiré les félicitations du nombreux public qui fréquente le Théâtre Français, en changeant le programme les lundi et jeudi de chaque semaine et en donnant une représentation spéciale chaque dimanche. Le vaudeville et les vues animées sont des plus relevés.

Aucun numéro de vaudeville paraissant au Français n'est inférieur ou banal; les artistes engagés quelquefois à des salaires très onéreux sont toujours choisis parmi ceux qui ont fait leurs preuves dans les meilleurs théâtres du monde entier et chaque semaine, le programme composé avec beaucoup de goût, comporte une grande variété.

En ce qui concerne les films, on remarque également le même souci d'intéresser le spectateur et de lui plaire.

En résumé, nous recommandons hautement à nos lectrices et à nos lecteurs le Théâtre Français comme étant celui où l'on est certain d'avancer de passer une soirée reposante, amusante et très souvent instructive.

Pourquoi endurer des cors quand on peut les extirper sans douleur en employant le Holloway's Corn Cure?

AU GAYETY

M. Thomas Conway, le populaire gérant du Gayety, annonce pour cette semaine le vaudeville "All Reeves". Cette représentation qui nécessite une compagnie de 35 personnes est une des plus intéressantes jusqu'ici vues à Montréal. Les habitués du Gayety ne devront pas manquer d'assister durant la semaine à ces soirées si recherchées ordinairement de l'amateur de la gaieté, du rire et des mots d'esprit. Chants et danses les plus nouveaux, exécutés par un groupe de 25 jeunes jolies filles.

MIDWAY

Les vues animées sont devenues un réel besoin à notre époque mais dans la quantité d'établissements de ce genre ouverts au public, bien peu donnent du réellement digne d'être vu. Le Midway Theatre, au coin de Ste-Catherine et St-Laurent, est un des meilleurs sous tous rapports. Son gérant, M. George Gladianos, s'assure toujours la primeur de ses films et son choix ne se porte que sur ce qui offre une valeur indiscutable. C'est dire qu'au Midway on est certain de trouver un spectacle qui plaît.

NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Un homme respire environ 20 fois par minute ou 1200 fois par heure.

Une couche d'eau de 1 pouce d'épaisseur sur une surface de 1 acre, pèse 101 tonnes.

Il y a 100 ans, c'était un travail extraordinaire pour 10 hommes de manufacturer 48,000 épingles par jour. Aujourd'hui 3 hommes en font 7,500,000 dans le même espace de temps.

Le savant M. Giard a constaté que la "mouche des fruits", introduite en France, soit avec des oranges, soit avec des primeurs de certains pays exotiques, exerce depuis quelques années des ravages de plus en plus considérables dans les environs de Paris.

Quelques-unes des plus belles couleurs sont obtenues du coaltar ou goudron extrait de la houille. On tire également de la même source quelques précieux arômes comme la saccharine qui est beaucoup plus douce que le sucre, et employée en une plus petite dose.

Le roi de Roumanie est le souverain de la plus jeune monarchie d'Europe. La couronne qu'il porte est faite de fer forgé. Elle est d'une très grande simplicité. Le fer qui l'a formée provient d'un énorme canon que les braves troupes roumaines arrachèrent aux Turcs, lors de la célèbre bataille de Plevna.

UNE PRESSE CAMPBELL CENTURY

(A DEUX REVOLUTIONS, 4 ROULEAUX DE
FORME, LIT DE 30 X 44, DEBIT A L'AVANT,
EN BON ETAT.

Informations et prix vous seront fournis en vous adressant à

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131 rue Cadieux, Montréal.

PROCUREZ-VOUS LA

REVUE POPULAIRE

NUMERO DE JANVIER

C'EST UN DES PLUS BEAUX QUI AIENT PARU JUSQU'A CE JOUR; IL
CONTIENT PLUS DE
CENT - VINGT ARTICLES, CENT GRAVURES
et un
MAGNIFIQUE ROMAN COMPLET :

Mais l'Amour Veillait

PAR LE CELEBRE ROMANCIER PAUL DE GARROS.



Gravure extraite de la REVUE de Janvier.

VOUS Y LIREZ DES PAGES CANADIENNES
TRES INTERESSANTES; VOUS Y TROUVerez
DES TRAVAUX D'AMATEURS, DE LA MAGIE
AMUSANTE EN FAMILLE, UNE SERIE DE PE-
TITS ARTICLES DE GUERRE INEDITS, UNE
VIEILLE CHANSON DU PAYS, UN COURS SUR
LES MALADIES DES CHEVAUX, DES PAGES
ENCYCLOPEDIQUES TRES INSTRUCTIVES ET
QUANTITE D'AUTRES ARTICLES.

CE SUPERBE NUMERO N'EST VENDU QUE
 **10 CENTS SEULEMENT 10** 
C'EST DIRE QU'IL N'Y EN AURA PLUS POUR
LES RETARDATAIRES ET QUE C'EST UNE
BONNE PRECAUTION DE

**L'ACHETER DES MAINTENANT
CHEZ VOTRE DEPOSITAIRE.**

Ceux qui n'ont pas de dépôt dans leur lo-
calité et qui demeurent en dehors de Mont-
réal et de la banlieue peuvent s'abonner pour
\$1.00 par ANNEE ou 50c pour SIX MOIS
en remplissant ce coupon et en l'envoyant
directement aux Editeurs-Propriétaires,

POIRIER, BESSETTE & CIE,
131 rue Cadieux — Montréal.

LA REVUE POPULAIRE Coupon d'abonnement

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité
Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133 rue Cadieux,
Montréal.